



14809



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario

Sala Piccola

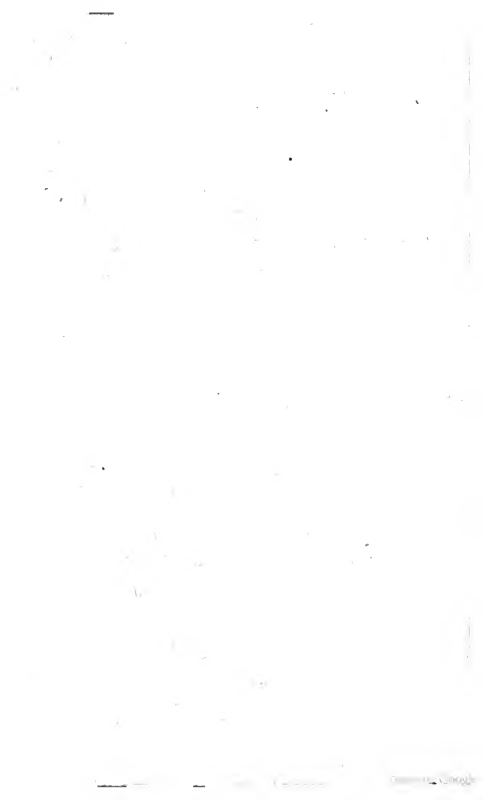
Scansia a Polchetto A

N.º d'ord. JH





Palat. XXXVIII-57



LES
CONSOLATIONS
DE
LA RELIGION

DANS LA PERTE DES PERSONNES
QUI NOUS SONT CHÈRES.

~~~~~  
TROISIÈME ÉDITION.

*Que votre affliction ne ressemble pas à  
celle des personnes qui ne conservent  
plus d'espoir.*

I. Thessal. 4.

TURIN

CHEZ HYACINTHE MARIETTI LIBRAIRE,

Rue du Pô, sous les arcades de l'Université.

1824.



*Imprimé par CHIRIO ET MINA.*

---

## AVANT-PROPOS.

---

**L**a Religion, toujours grande et sublime comme la Divinité dont elle tire son origine, est sur-tout admirable dans les consolations qu'elle offre aux affligés. L'infortuné lui présente l'image de l'Homme-Dieu qui l'a fondée sur la terre, et elle trouve dans cette image d'autant plus de ressemblance avec son modèle, que ses peines sont plus cuisantes et plus sensibles. Or quelles autres peines peuvent

être comparées à celles qui naissent de l'amour, de ce sentiment du cœur qui seul peut former le bonheur de la vie, comme il forme la félicité éternelle de Dieu et celle que Dieu fera goûter à ses élus ?

L'amour de nos semblables est, comme eux, sujet à bien des vicissitudes ; et quel est celui en qui la connoissance de ce sentiment ait été de si courte durée, que son cœur n'ait pas eu le tems d'en recueillir des regrets et des larmes ? Cependant dans un siècle, où parmi une foule d'ouvrages mauvais ou dangereux on rencontre des ouvrages bons et estimables sur presque toutes les situations où l'on peut se trouver comme hommes et comme chrétiens, je ne sais pas qu'on

en ait écrit directement pour la consolation de l'homme chrétien à qui une personne chérie vient d'être enlevée par la mort.

Parmi les Auteurs qui ont adressé aux affligés des paroles de consolation, les uns ont considéré indistinctement toute espèce de malheur. Ils ont paru ignorer que chaque malheur a son langage, et qu'en parlant au cœur affligé un langage qui n'est pas celui de sa position , on lui devient souvent insupportable ; le cœur qui pleure une personne que la mort vient de ravir à sa tendresse, sait ce qu'il en coûte de lire alors un de ces auteurs qui lui parlent de la nécessité de se résigner sur le succès d'un envieux , ou sur la perte d'un procès. D'autres ,

pour consoler l'homme malheureux ,  
ont cru devoir s'adresser à son esprit,  
en employant le langage du raisonne-  
ment, tandis que l'homme dans l'afflic-  
tion n'aime à s'ouvrir qu'à des cœurs  
compatissans et sensibles qui s'affli-  
gent avec lui. D'autres enfin essayent  
de couper le membre blessé au lieu  
d'y porter remède, et ils osent parler  
de la nécessité de faire cesser les pleurs  
à des cœurs pour qui les larmes sont  
désormais l'unique bien sur la terre.  
On a cherché à éviter ces écueils dans  
les lettres suivantes ; elles contiennent  
les secours offerts à l'amitié dans une  
de ces circonstances pénibles. Si elles  
tombent sous la main d'une de ces  
personnes à qui la nature a fait le tri-  
ste présent de l'insensibilité aux souff-

frances du cœur, elle ne comprendra pas leur langage. Celui qui pleure la séparation d'une personne chérie, n'en portera peut-être pas le même jugement.

---



---

## LETTRE I.

---

**V**ous aimez!...Ce sentiment, bien loin d'être incompatible avec le devoir du Chrétien, est le plus beau comme le plus noble de ceux que la religion inspire.

Le premier devoir de l'homme, après celui qui nous consacre entièrement à Dieu, est d'aimer son semblable, et cet amour est susceptible de différens degrés. Saint Jean étoit connu comme celui qui étoit particulièrement aimé de Jésus(1). C'est le partage des réprouvés de ne pas aimer, et ce fut une expression bien énergique et bien capable de peindre l'abîme du malheur dans lequel il est plongé, que celle du Démon lorsqu'il dit à Sainte Cathérine de Gênes: *je suis celui qui n'aime pas* (2).

(1) *Discipulus ille quem diligebat Jesus. Joan. 21.*

(2) *V. sa vie, ch. 14.*

Vous aimez, et vous pleurez la perte de l'objet que vous aimez!... Vos pleurs sont justes, elles sont raisonnables, elles ne sont pas un signe d'imperfection: Jésus aimoit et pleuroit (1).

Il savoit que des événemens fâcheux nous porteroient souvent aux pleurs et aux regrets: il n'a pas voulu nous laisser dans ces états sans la ressource de son exemple. Nous pouvons donc ressembler à Jésus, nous pouvons imiter Jésus en pleurant ceux que nous aimons. Oh que les larmes versées par Jésus sur le tombeau de Lazare sont précieuses aux yeux du Chrétien affligé; qu'elles ont de charmes pour celui qui pleure, et qui sait qu'il peut pleurer avec Jésus! Que notre religion est consolante lorsqu'elle nous offre dans nos malheurs un Dieu qui pleure avec nous, un Dieu qui pleure à la vue des personnes affligées (2); un Dieu enfin qui veut qu'on mesure son amour sur les pleurs qu'il donne à son ami (3).

(1) *Diligebat Jesus Lazarum, et lacrymatus est. Joan. 11.*

(2) *Ut vidit Mariam plorantem, et Judaeos qui venerant cum illa plorantes, lacrymatus est. Joan. 11.*

(3) *Dixerunt ergo: ecce quomodo amabat eum. Joan. ib.*

Il est cependant difficile à l'homme de pleurer et de conserver en pleurant la tranquillité et le calme; le trouble de l'esprit accompagne ou suit de près l'affliction, et il nous agite ordinairement plus que l'affliction même. Si les larmes versées dans le silence et dans le calme sont les marques d'une douleur profonde, cette douleur ne laisse pas d'avoir ses charmes pour le cœur. Jésus vouloit être notre modèle, et il a dû pour cela se revêtir de toute notre foiblesse; il a voulu se priver de cette douceur qu'on trouve dans le calme de l'affliction; il a voulu être troublé. Sa nature divine ne lui permettoit de l'être qu'autant qu'il auroit concouru lui-même à ce trouble; c'est ce qu'il a fait, l'Évangile nous le marque (1). Après un pareil exemple n'attribuons plus à notre imperfection les pleurs que l'affliction nous arrache, le trouble dans lequel elle nous jette; Jésus a pleuré, Jésus s'est troublé. Que ce trouble ne dégénère pas en inquiétude; c'est tout ce qu'il faut pour ne pas perdre la ressemblance avec Jésus.

(1) *Turbavit se ipsum. Joan. 11.*

O vous donc qui êtes livré aux regrets, je ne prétends pas arrêter vos larmes; je vous invite à pleurer, et je veux vous offrir un ami qui pleure avec vous. Cet ami c'est Jésus; c'est lui que l'Évangile nous représente pleurant sur son ami qui vient de mourir, et répandant dans l'ame de Marie et de Marthe la consolation et la paix. C'est ainsi qu'avant d'étonner les hommes par l'éclat de sa puissance dans la résurrection de Lazare, il a voulu les laisser dans l'admiration de sa tendresse en s'affligeant sur sa mort; c'est ainsi qu'il nous découvre sa double nature d'Homme-Dieu par la réunion des qualités qui distinguent plus noblement Dieu et l'homme, la toute-puissance et la sensibilité. Peu de personnes ignorent les circonstances qui accompagnèrent la résurrection de Lazare; mais peut-être en est-il un plus grand nombre qui ne connoissent pas celles de sa mort, qui n'ont pas contemplé jusqu'ici la sublime simplicité des expressions par lesquelles l'Apôtre de l'amour nous peint la douleur des sœurs de Lazare et les pleurs de Jésus. Si vous étiez de ce nombre, écoutez ce Disciple bien-aimé, à qui

l'Esprit - Saint dicta lui-même cette histoire si attendrissante (1).

« Il y avoit un malade dans le château de  
» Béthanie qui appartenoit à Marie et à Marthe ,  
» sa sœur. Cette Marie étoit la même qui avoit  
» oint le Sauveur et qui en avoit essuyé les pieds  
» avec ses cheveux; le malade étoit leur frère  
» Lazare. Les deux sœurs firent avertir le Sauveur  
» qui se trouvoit dans la Galilée: Seigneur, lui  
» dit-on de leur part, celui que vous aimez est  
» tombé malade. Jésus qui aimoit Marthe, Marie  
» et leur frère Lazare , fit répondre aux deux  
» sœurs que cette maladie ne se termineroit pas  
» à la mort, mais qu'il en résulteroit la gloire  
» de Dieu, et celle de son fils. Cependant Lazare  
» mourut, et Jésus ayant quitté la Galilée, arriva  
» à Béthanie le quatrième jour après sa mort.  
» Comme ce village n'étoit éloigné de Jérusalem  
» que d'environ quinze stades, plusieurs d'entre  
» les Juifs s'y étoient rendus pour consoler Mar-  
» the et Marie sur la mort de leur frère. Marthe  
» n'eut pas plutôt appris l'arrivée de Jésus qu'elle  
» alla à sa rencontre, tandis que Marie restoit à la

(1) Joan. 11.

» maison. Ah Seigneur, s'écria Marthe, si vous  
» eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort,  
» mais je sais que présentement même Dieu vous  
» accordera tout ce que vous lui demanderez.  
» Votre frère ressuscitera, lui dit Jésus : je le  
» sais ; reprit-elle, il ressuscitera au dernier jour.  
» Jésus lui répondit : je suis la résurrection et la  
» vie ; celui qui croit en moi, vivra même après  
» sa mort, et quiconque vit et croit en moi ne  
» mourra jamais ; croyez-vous cela ? Oui, Sei-  
» gneur, dit Marthe, je le crois, parce que vous  
» êtes le Messie, le fils du Dieu vivant qui êtes  
» venu parmi nous. Elle vint ensuite à sa sœur,  
« et l'appela tout bas, en lui disant que le Sei-  
» gneur étoit là qui l'appeloit. Marie se lève, et  
» court à sa rencontre vers l'endroit où il avoit  
» trouvé Marthe, car il n'étoit pas encore entré  
» dans le château. Les Juifs qui étoient venus  
» trouver Marie pour la consoler, voyant qu'elle  
» sortoit, crurent qu'elle alloit pleurer sur le  
» tombeau de son frère, et ils la suivirent. Ah !  
» Seigneur, dit-elle, dès qu'elle vit Jésus, en se  
« jetant à ses pieds, si vous aviez été ici, mon  
» frère ne seroit pas mort. Jésus, en la voyant

» pleurer, ainsi que les Juifs qui la suivoient,  
» frémit, se troubla, et demanda où avoit été  
» placé Lazare. Venez, Seigneur, lui dit-on, et  
» vous le verrez. Les Juifs voyant Jésus qui  
» pleuroit, disoient entr' eux : voilà jusqu'à quel  
» point il l'aimoit ; ne pouvoit-il donc pas ,  
» ajoutoient d'autres , lui qui avoit ouvert les  
» yeux à un aveugle-né, faire en sorte que La-  
» zare ne mourût point ? Jésus arrive au tom-  
» beau, et il frémit de nouveau, il commande  
» qu'on ôte la pierre.....» Ce touchant récit se  
termine par la résurrection de Lazare.

---

## LETTRE II.

---

**J**e sais qu'il est beaucoup de Chrétiens que  
l'idée d'amitié et de sensibilité dans le cœur de  
Jésus surprendra peut-être ; qu'il s'en trouve  
plusieurs qui ne considérant dans le Sauveur

du monde que sa divinité, ne sauroient lui supposer cette sensibilité qui leur semble presque incompatible avec l'être infiniment grand. D'autres accoutumés à ne l'envisager que comme un juge sévère, devant qui tout homme doit paroître en posture de coupable, ne savent allier l'idée de cette rigueur avec celle de la tendresse, et ils craindroient de manquer de foi ou de respect s'ils alloient à lui comme à un frère et à un ami. Ah ! ce même Jésus qui sera juge rigoureux des méchans, est pourtant cet ami sensible que nous avons vu partager la douleur de Marie et de Marthe au point d'exciter la surprise des Juifs qui étoient témoins de ses larmes; il est pourtant ce père tendre qui au retour de l'enfant prodigue ne se rappelle la grandeur de ses torts que pour proportionner la mesure des caresses dont il l'accable à celle des sujets de mécontentement qu'il en a reçu; il est ce bon pasteur qui court après la brebis égarée, qui la charge sur ses épaules pour lui diminuer la peine du retour, et qui donne sa vie pour faire revoquer l'arrêt de mort qu'elle avoit mérité. Jésus est ce juge compatissant qui

absout une femme coupable et confond ses accusateurs ; cet homme bienfaisant à qui on rendoit après sa mort le témoignage sublime que sa bienfaisance s'étoit fait sentir à tous (1) ; il est ce consolateur qui appelle à lui les malheureux et les affligés (2) : cet homme à qui toute l'envie et toute la haine de ses ennemis n'a su faire d'autres reproches que celui d'être indulgent pour les pécheurs (3).

Cet Homme-Dieu dont la majesté nous semble ne pouvoir s'allier avec la sensibilité et la tendresse, est celui qui à la veille d'être immolé par un peuple qu'il avoit comblé de bienfaits, verse des larmes sur les malheurs qui alloient fondre sur la ville déicide (4) ; il est celui dont les dernières paroles sont des paroles de paix et de miséricorde pour un malfaiteur qui meurt sur un gibet à ses côtés, des paroles de consolation pour une mère et pour un disciple affligé, des paroles d'excuse et de pardon pour

(1) *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes.* Act. 10.

(2) Matth. 11.

(3) Matth. 9. Luc. 15.

(4) Luc. 19.

ses bourreaux (1). Un Homme-Dieu dont la voix appaisoit les tempêtes et ressuscitoit les morts, n'aura-t-il pas la puissance de nous soulager dans les maux que nous endurons? Son cœur ouvert jadis à tous les malheureux seroit-il maintenant insensible à nos gémissemens et à nos larmes? Hélas! à qui irions-nous donc si nous ne cherchions pas en lui notre consolation? Le monde qui nous ouvroit ses bras lorsque nous jouissions de la prospérité, paroît nous avoir oubliés aussitôt que l'adversité nous a frappés; ce monde aux yeux duquel le malheur est un crime, nous rejette de son sein, dès que nos lèvres se refusent aux accens de joie qu'il exige de nous: c'est ainsi qu'il rebutoit les infortunés Israélites, qui arrosoient de leurs larmes les rives de l'Euphrate, lorsqu'ils pensoient au bonheur qu'ils avoient goûté dans Sion (2). Combien de ceux qui se disoient nos amis, n'aimoient en nous que la prospérité que nous avions en partage! Dans le triste état de

(1) Luc. 23. Joan. 19.

(2) Ps. 136.

délaissement qui a succédé aux faveurs, nous n'avons que trop de motifs de nous approprier les plaintes dont le saint homme Job dans l'excès de ses malheurs nourrissoit la douleur de son ame: « mes frères se sont éloignés de moi comme » s'ils ne me connoissoient point: mes parens » m'ont abandonné; j'ai dû employer les prières » avec mes serviteurs et avec mes enfans: ceux » qui se disoient mes amis s'unissoient, pour » me tourmenter, à la main de Dieu qui s'est » appesantie sur moi » (1).

Dans cet abandon absolu, tandis que livrés à nous-mêmes, nous ne trouvons en nous que de nouvelles sources d'affliction, la voix de cet ami tendre et sensible se fait entendre: Venez à moi: vos peines et vos malheurs vous donnent un nouveau droit à ma tendresse; venez qui que vous soyez; vous trouverez en moi la consolation et le calme que vous cherchez (2). Vos amis vous oublient? Venez à celui dont l'amitié ne vous oubliera jamais, à celui dont l'amitié

(1) Job. 19.

(2) *Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.* Matth. 11.

ne sauroit cesser : cet ami tendre vous promet le repos au milieu des peines que vous souffrez, et sa parole est infaillible (1).

---

### LETTRE III.

---

Le cœur affligé qui vient de perdre une personne chérie, chercheroit en vain d'autres motifs de consolation que ceux que lui fournit la pensée de la personne elle-même, et il faut être bien peu accessible au sentiment, pour espérer le consoler alors en cherchant à le distraire de cette pensée, et à tourner ailleurs ses regards ; ce qui n'est cependant que trop commun. Non, la considération des motifs qui nous obligent à soigner notre santé, à nous conserver pour des êtres à qui nous pouvons être uti-

(1) *Invenietis requiem animabus vestris. Ibid.*

les , est aussi éloignée d'avoir le pouvoir de nous consoler, que les raisonnemens d'un esprit froid et méthodique sont incompatibles avec les sentimens d'un cœur tendre et sensible. Que les hommes connoissent mal le cœur humain, cet ouvrage le plus noble de la création ! Que les hommes sentent peu, lorsqu'ils veulent nous consoler autrement qu'en sentant, qu'en s'affligeant avec nous ! C'est ainsi que Jésus adoucit les peines de Marie et de Marthe ; en pleurant avec elles, il ne sanctifie pas seulement les marques de la douleur, il les remplit de douleur. Pourroit-on trouver un moyen plus sûr pour parvenir à consoler le cœur affligé que celui qui est indiqué par l'Homme-Dieu ? Mais hélas ! qu'ils sont rares ces cœurs bienfaisans qui prennent Jésus pour leur modèle auprès des malheureux ! Les hommes nous parlent dans ces circonstances de la nécessité de la loi commune du trépas, du tribut qu'il faut payer à la nature. D'autres moins sensibles encore viennent adresser à notre esprit le langage trop stérile de la raison, tandis que c'est le cœur qui est ulcéré, et leurs consolations déplacées

ne produisent souvent d'autre effet que celui d'aigrir une plaie qui n'est déjà que trop cuisante. C'est ainsi que les amis de Job essayèrent de le consoler en accablant son esprit de raisonnemens et de réflexions que son cœur ne pouvoit goûter. Oh! sans doute, l'homme dans le malheur pourroit souvent dire à ses consolateurs ce que disoit aux siens ce saint homme : *J'ai entendu souvent de pareils discours : mes amis, qui vous répandez en paroles, vous êtes tous des consolateurs importuns* (1). Il n'est que Dieu qui parle le langage du cœur, et qui sache le soulager dans ces momens; il en remplit le vide par l'espoir d'une réunion éternelle; il en guérit les plaies par l'onction qu'il donne aux afflictions, et par les consolations dont il sait les accompagner.

(1) *Audivi frequenter talia: verbosi amici mei, consolatores onerosi omnes vos estis.* Job. 16.

## LETTRE IV.

IL est des hommes peu sensibles qui veulent nous offrir leurs secours dans notre malheur en nous disant que le tems , dont l'action affoiblit et détruit tout , diminuera aussi et fera cesser notre peine ; ils essayent par cette réflexion de nous consoler dans notre douleur qui nous est chère , mais ils gardent , sur la perte qui en est la cause , un silence trop pénible pour l'ame affligée. Lorsque nos pleurs ont pour objet une personne chérie qui n'est plus avec nous , tout ce qui nous la rappelle , tout ce qui porte notre pensée vers elle devient cher à notre cœur ; la douceur que nous trouvions dans le bonheur de la posséder , se communique en quelque sorte encore aux regrets et aux peines qui en remplacent la possession. Comment donc ne parler à une ame affligée que de ce qui ,

en la distrayant de son affliction, la distrairoit en quelque sorte de l'objet bien-aimé? Comment lui présenter comme un remède l'effet de ce tems dont elle redoute si fort l'action destructive? Hélas! il n'est que trop ordinaire cependant de rencontrer de ces personnes qui, pour nous consoler, nous entretiennent des effets du tems, de la nécessité où nous sommes de recevoir sa loi, et de nous soumettre à l'empire qu'il exerce sur les sentimens du cœur qu'il peut diminuer et effacer même entièrement. Que ces personnes sentent foiblement, si elles considèrent notre douleur comme un mal dont nous puissions souhaiter le terme! Ils ignorent, ces consolateurs peu sensibles, que vainement ils chercheroient à faire cesser l'affliction, puisque le coup qui la cause est sans remède; ils ignorent que l'affliction dont se nourrit le cœur malheureux ne pèse point sur lui: qu'elle a au contraire pour l'ame infortunée des douceurs auxquelles il lui coûteroit trop de renoncer. Nous rencontrons une nouvelle peine dans la crainte de trouver trop de poids à leurs pénibles discours, et d'être forcés par là à renoncer à l'espoir de vi-

vre toujours dans l'affliction et dans les regrets ; dans la pensée que nous pourrions un jour cesser de nous affliger sur notre malheur , que nous pourrions un jour le regarder , ce malheur , d'un œil indifférent.

Cessez, ame sensible , de vous livrer à ces inquiétudes : tandis que les hommes vous serrent le cœur par leurs raisonnemens , l'exemple de Jésus vous rassure ; Jésus pleure son ami , et un sentiment qui est digne d'occuper le cœur de Jésus ne sauroit être sujet au tems ni à ses vicissitudes. L'inquiétude cessera ; l'agitation , le désespoir receiveront la loi du tems ; tout ce qui est , pour me servir de la phrase de l'Écriture , de l'homme terrestre ne sauroit être durable ; mais les sentimens qui ont pu être trouvés dignes du cœur de Jésus , ne craignent pas les ravages du tems. Pleurons et regrettons comme Jésus ; nos regrets et nos pleurs ne connoîtront d'autre terme que celui que Dieu même y mettra en les remplaçant dans le ciel par des consolations éternelles.

LETTRE V.

---

Les hommes auxquels votre affliction est à charge parce qu'il leur en coûte de s'attrister avec vous, cherchent quelquefois à attaquer ce sentiment dans sa source, et il ne craignent pas d'accuser d'imperfection et de défaut cette sensibilité qui vous plonge dans la tristesse qu'ils voudroient dissiper.

Que les leçons de ces faux consolateurs n'augmentent pas la peine de votre position, ame sensible; que leurs vains raisonnemens ne vous effrayent point: bien loin d'être un défaut ou une imperfection, la sensibilité est un don de Dieu: je parle de cette qualité du coeur qui le rend plus susceptible des impressions de l'amitié et de l'amour, qui lui fait sentir plus vivement les biens et les maux d'autrui comme les siens propres; qui le porte enfin à partager tous

les événemens heureux ou malheureux qui consolent ou qui affligent ses frères. Celui qui voudroit condamner cette disposition du cœur, condamneroit l'opinion d'un saint et illustre Évêque, qui dit: « C'est un des plus grands dons et des » plus excellens que la bonté de Dieu fasse aux » hommes que celui d'une union de cœur et » d'un amour tendre envers le prochain ». Ce saint Évêque qui nous peint ailleurs la sensibilité d'une manière si naïve lorsqu'il dit: « Il n'est » personne au monde, je pense, qui aime plus » cordialement, plus tendrement que moi, » ayant plu à Dieu de former ainsi mon » cœur (1) », ce Saint, dis-je, ne craignoit pas qu'il pût y avoir de l'excès dans cette sensibilité qu'il reconnoissoit comme l'ouvrage du Créateur. Comment auroit-il pu en douter, puisqu'il la retrouvoit dans le cœur de cet Homme-Dieu en qui tous les trésors des grâces éternelles ont été renfermés sans aucun mélange d'imperfection humaine; dans ce cœur divin dont la sensibilité envers son ami Lazare

(1) S. François de Sales. Lettr.

étoit l'objet de l'étonnement et de l'admiration de ses ennemis; dans ce cœur dont la tendresse envers le disciple bien-aimé a brillé d'un nouvel éclat au milieu des souffrances d'une longue et pénible agonie? La sensibilité qui dilate notre cœur, qui le rend capable d'un plus grand amour, pourroit-elle nous venir d'ailleurs que de la source même de l'amour? Si on vouloit prouver que l'origine de la sensibilité n'est pas aussi pure et aussi sainte, en s'appuyant sur les résultats condamnables auxquels souvent elle donne lieu, on ne prouveroit autre chose si non qu'on ne sait pas distinguer ce que nous recevons de Dieu, de ce que notre misère ne mêle que trop souvent à ses dons pour leur faire produire les effets les plus pernicioeux. Le désir du bonheur ne nous vient-il pas de Dieu, qui, en nous formant à son image, a créé en nous ce désir qui est essentiel et immuable en lui? Cependant, que de fois l'homme cherchant sa félicité dans les plaisirs sensuels et terrestres, fait servir ce désir à la recherche des satisfactions les plus honteuses!

Essayons seulement de conserver en nous,

autant qu'il nous est possible, la sensibilité, ce don de Dieu, dans toute la pureté qu'il avoit en sortant de ses mains. Tant que ce don est employé suivant les vues de celui de qui nous le tenons; tant que nous ne le faisons pas servir contre ses desseins et contre ses ordres, non seulement notre sensibilité n'est pas répréhensible, mais elle peut, comme tous les dons de Dieu, nous offrir de nouveaux moyens de mériter, et servir ainsi à rendre plus abondante notre récompense, qui consiste elle-même dans l'amour.

---

## LETTRE VI.

Quelque sainte que soit la source de la sensibilité, il est difficile qu'elle se conserve en nos cœurs dans cette pureté qu'elle a reçue de son auteur. Cette fille de l'amour divin, dès

qu'elle vient habiter notre cœur pour le diriger vers la patrie céleste, s'y trouve bientôt souillée par les impressions que font en lui les objets créés qu'il rencontre sur la terre, auxquels il s'attache d'une manière moins pure, d'une manière moins parfaite que celle qu'il devoit garder dans ses affections: c'est le voyageur qui ne peut parcourir une route bourbeuse sans en porter sur soi les souillures jusqu'à l'habitation vers laquelle il dirige ses pas. Ce qui se mêle d'humain ou de terrestre à cette sensibilité, se borne ordinairement à aimer dans les créatures ce qu'elles ont de moins aimable, à nous aimer en elles, ou à aimer en elles, non leur vrai bonheur, mais leur félicité présente ou un fantôme de félicité.

C'est du premier de ces défauts que naît l'amour terrestre, l'amour de ce qui tombe sous les sens, et cet amour ne sauroit être durable, puisque la matière, qui est la base sur laquelle il se fonde, est périssable et sujette elle-même au changement et à la corruption. Cependant cet amour n'est que trop commun; il est même trop souvent la première cause de toutes les

affections. Il n'est pas rare non plus que nous nous recherchions nous-mêmes dans l'amour que nous portons aux autres ; car à quoi attribuerait-on tous les regrets , que l'on éprouve de l'éloignement ou de la séparation d'une personne chérie dont le bonheur est néanmoins certain ? D'où vient que l'on redoute souvent d'apprendre les souffrances , de connoître la misère d'autrui dans la crainte d'être obligé par un sentiment naturel du cœur d'en partager malgré soi les peines ? Il n'est encore que trop facile de diriger l'amour que nous avons pour les créatures vers une félicité trompeuse et imaginaire, vers un fantôme de félicité ; de sacrifier leur vrai bonheur à des projets souvent chimériques de félicité que nous nous sommes plus à former à leur égard : combien de mères ne pourroient-elles pas reconnoître là les sentimens qu'elles ont pour ceux qui leur doivent la vie ?

A Dieu ne plaise pourtant que je condamne tout sentiment dans lequel on découvroit quelque empreinte d'un de ces défauts ; que je trouve blâmable la douleur d'une Rachel lorsqu'elle pleure des enfans chéris qui , moissonnés

par la mort dans les jours de leur innocence et réunis aux Anges du Ciel, ne laissent pas moins inconsolable, parce qu'ils ne sont plus avec elle (1); que je désapprouve les pleurs d'un époux qui, après avoir levé les yeux au Ciel pour y voir son épouse couronnée d'immortalité, les sent se remplir de larmes, lorsqu'en les abaissant sur la terre il n'y retrouve plus cette compagne bien-aimée. Comment isoler l'amour que nous conservons à la personne dont la présence formoit notre bonheur, de l'idée des charmes qu'elle avoit reçus de la main de son Créateur; ou comment séparer cet amour de la douceur que nous trouvons à nous rappeler ses traits? L'épouse sainte, dont les plaintes sur l'absence de son bien-aimé sont dictées par l'esprit de Dieu, regrette la douceur de la voix de son époux et les charmes de son visage (2). Raguel pleuroit de joie en revoyant dans le jeune Tobie les traits de son ancien ami (3).

(1) Jerem. 31.

(2) Cant. 5.

(3) Tobie 7.

Le sentiment même qui nous fait regretter la personne dont la compagnie formoit notre bonheur, ne sauroit être condamnable, lorsqu'il n'est pas la seule cause des larmes que nous donnons à sa perte. Ce désir de jouir de la société de ce qu'il aime est tellement naturel à l'homme, que c'est l'accomplissement de ce désir que Dieu lui propose dans le Ciel pour récompense de la fidélité qu'il a eue à l'aimer pendant la vie. C'est encore l'Apôtre bien-aimé qui en nous traçant la félicité de ceux qui auront aimé leur Dieu, nous dit : *il sera avec eux, ils seront son peuple, et il sera leur Dieu, et il habitera avec eux* (1). Mais si le regret de ne plus posséder un objet que nous aimions nous fait verser des pleurs sur sa tombe, sachons faire succéder à l'idée de son départ l'espoir d'une réunion prochaine ; si nous trouvons de la douceur dans le souvenir de cet objet par les charmes qu'il offroit à nos sens, pensons au perfectionnement que son corps recevra par son entrée dans la gloire ; si un triste retour sur nous-mêmes nous

(1) Apoc. 22.

fait sentir dans toute son étendue la solitude dans laquelle nous nous trouvons , cherchons à y unir la pensée de la félicité que ce coup mortel a procurée à la personne que nous pleurons.

Sans doute que l'amour ne sauroit subsister dans sa pureté dans le cœur de l'homme mortel qui n'est que poussière et corruption. Mais si notre sensibilité se laisse transporter , par la fragilité qui nous est propre , à quelques-uns de ces défauts qui rendent moins pur aux yeux de Dieu l'ouvrage de sa main , le mérite ne consiste pas à ne pas sentir les effets de cette foiblesse ; mais à les combattre et à y résister. Donnons des larmes à l'amitié, puisque Jésus lui-même en a données ; mais aimons dans nos frères sur-tout cette ame immortelle, cette image de la Divinité qui élève l'homme si fort au-dessus des autres créatures ; aimons leur vrai bonheur et non leur félicité momentanée, ou notre satisfaction ; alors notre sensibilité sera pure et sainte ; alors notre amour sera, même dans notre affliction, rempli de douceur, et il sera agréable à celui qui est l'auteur de la sensibilité et la source de l'amour.

## LETTRE VII.

La douceur qui est cachée dans l'observance de la loi de ce Dieu, dont les préceptes ne sont qu'amour, cette douceur que goûte l'âme tendre et sensible qui obéit à Dieu en suivant le penchant qui la porte à aimer son semblable, est changée pour vous en amertume, âme infortunée, qui n'osez vous dire que c'est l'amour du Créateur qui dirige vos affections vers cette créature, dont la présence sur la terre formoit votre bonheur, et dont le souvenir est le seul bien qui vous reste après la plus pénible des séparations. Que vous êtes à plaindre, que votre position mérite de pitié, si au milieu des larmes que vous donniez à l'objet que votre cœur regrette, cette pensée vous place dans l'alternative effrayante ou de renoncer aux douceurs de cette amitié, dernière et fidèle compagne de

votre cœur dans son infortune ; ou de vous exposer à enfreindre la loi divine ; en suivant librement un penchant auquel ce cœur a besoin de se livrer, et dont il n'ose pourtant prononcer la légitimité. Ah ! non, rassurez-vous sur la suavité de cette divine loi dont aucun précepte n'est difficile (1). Si vous êtes du nombre de ces âmes qui voudroient offrir à l'objet aimé un amour pur et entier, et qui craignent de ne pouvoir le concilier avec la volonté d'un Dieu qui veut être aimé par-dessus toutes choses, qui veut que nulle chose ne soit aimée que pour l'amour de lui ; si ce partage dans l'amour vous effraie, vous êtes dans l'erreur, et vous connoissez mal l'esprit et le sens de cette loi d'amour.

Aimer une créature pour Dieu ce n'est pas détacher notre cœur de la créature, ou retrancher de notre cœur tout penchant qui ne porteroit pas exclusivement l'empreinte du devoir ; un sentiment dicté par la seule obéissance ne sauroit porter le nom d'amour. Dieu est l'auteur en nous du penchant qui nous porte à aimer :

(1) I. Joan. 5.

en créant le cœur de l'homme il y a placé lui-même le besoin d'aimer, le besoin de ce sentiment qui fait la félicité éternelle de Dieu lui-même. En se livrant au besoin d'aimer, l'homme obéit à la loi de son Créateur. Mais Dieu qui veut notre bonheur, a voulu, par le précepte de la charité, diriger le penchant qui nous porte à la créature vers le seul but digne de l'être raisonnable formé à l'image de Dieu, vers la félicité de cette créature et la nôtre. Dès que les affections du cœur ont en vue la félicité réciproque, mais une félicité vraie, solide et durable, la volonté de Dieu est satisfaite, la direction qu'il a voulu donner à notre amour est conservée, son commandement est gardé; l'amour ainsi réglé est l'amour que Dieu nous demande, il est une émanation de la Divinité, et par là il est dans l'ordre de ses desseins et de sa volonté. Rassurez-vous donc, ame timide et troublée, qui pleurez un objet digne de toute votre tendresse. Cette amitié à laquelle votre cœur attache tant de prix, lui est conservée sans que la loi du Seigneur en reçoive d'atteinte. Tant que cette amitié ne vous ôte pas la résignation, la

soumission à la volonté de Dieu, ce sentiment est louable, il est digne d'un cœur créé par le Dieu d'amour (1). Si des désirs déréglés contraires à sa loi se glissoient dans votre cœur à la suite de ce sentiment, ce sont eux qu'il vous faudroit combattre, ce sont ces enfans de la nature corrompue qu'il faudroit anéantir, mais non pas un sentiment qui peut subsister sans eux, comme il subsistoit dans le cœur humain tel qu'il sortit des mains de son Créateur.

---

## LETTRE VIII.

---

La personne affligée qui vient de perdre un objet chéri, ne sait trouver de motifs de consolation à ses peines hors de cet objet lui-même. Elle ne peut parler que de lui, et sa plus douce

(1) I. Joan. 4.

consolation est de verser des pleurs sur sa tombe. C'est ainsi que l'Apôtre de l'amour nous peint Marie qui soulage la douleur dont son cœur est oppressé, par les larmes dont elle arrose le tombeau de son bien-aimé! *Marie se tenoit dehors près du sépulcre, pleurant* (1). Si elle ouvre la bouche, c'est pour parler de lui: elle ne le nomme même pas; elle ne sauroit imaginer qu'on puisse être occupé d'un autre objet, et semblable à l'amante sacrée dont l'Esprit-Saint nous a tracé les plaintes amoureuses, elle demande à ceux qu'elle rencontre, s'ils ont vu le bien-aimé de son cœur (2). Cette pensée qui seule occupe notre cœur dans son affliction, lorsqu'elle est dirigée par la foi, nous conduit nécessairement à la vie éternelle dont le premier instant est celui qui finit cette vie périssable. Oh qu'elle devient précieuse l'espérance chrétienne, ce guide céleste avec lequel le cœur franchit l'espace du tems, et cherche dans l'éternité la compagnie de la personne bien-aimée!

(1) *Maria stabat ad monumentum foris, plorans.* Joan. 20.

(2) *Numquid quem diligit anima mea vidistis?* Cant. 3.

Pour bien apprécier les avantages que l'espérance vous offre dans votre malheur, il faudroit pouvoir vous mettre un instant à la place des infortunés à qui le paganisme, après la pompe funèbre qui prolongeoit encore de quelques momens des rapports trop chers à leur cœur affligé, n'offroit plus que le néant. L'adieu éternel, VALE AETERNUM, cette affreuse expression du plus affreux désespoir étoit la seule ressource, si on peut l'appeller de ce nom, qui restât à l'amitié désolée ; c'étoit le dernier anneau d'une chaîne qui, après avoir formé le bonheur de deux êtres qu'elle avoit unis sur la terre, touchoit par cet anneau funeste au vide éternel.

Ces expressions désolantes ne sont pas connues du fidèle ; à cette annonce fatale d'une séparation sans terme a succédé l'annonce de l'éternelle résurrection : *il est ressuscité, il n'est point ici* (1). Cette voix *pleine d'immortalité* (2) qui a retenti pour la première fois du tombeau du chef des croyans après la consommation du mystère de la rédemption, se fait entendre de

(1) *Surrexit, non est hic.* Marc. 16.

(2) Sap. 3.

nouveau à celui qui approche la tombe de ses disciples, toutes les fois qu'il y apporte la foi de Madeleine et de ses pieuses compagnes. Que l'homme esclave des sens trace sur la pierre qui renferme la dépouille terrestre de l'objet chéri, le triste avertissement de sa caducité, *ci git, HIC JACET*; c'est-là un hommage par lequel on se plaît à reconnoître dans la fille du premier péché, les restes de son antique puissance; c'est le dernier écho de ses triomphes passés. Mais la partie la plus noble de la victime est soustraite aux fureurs de la mort; bien plus, elle en triomphe à son tour sous la protection du *premier né* parmi les morts, et le cri de la victoire est proclamé pour elle comme il le fut pour son chef: *il est ressuscité, il n'est point ici.*

Relevez donc votre courage, ame chrétienne; ranimez votre foi, redoublez d'espérance; non, *il n'est plus ici* cet objet tendrement aimé, mais son bonheur est assuré dans cette patrie, d'où il vous tend les bras. La mort, ce nom terrible pour l'infidèle, rappelle au vrai Chrétien la participation à la victoire de l'Homme-Dieu, que la créature remporte avec lui lorsqu'elle meurt

dans son amour. La vie qui vous offroit tant de charmes, n'était qu'une longue préparation au triomphe de cet objet bien-aimé: la préparation a touché à son terme, le moment dernier est arrivé, les portes du ciel ont été ouvertes, et son bonheur éternel a commencé.

---

## LETTRE IX.

---

La pensée du bonheur éternel de la personne que l'on pleure ne reste pas à tous les cœurs affligés: je ne prétendrais pas offrir ce secours à ceux qui ont vu mourir une personne chérie dans des dispositions qui laissent une crainte trop fondée de son malheur éternel. Grand Dieu! cette seule idée de malheur éternel fait frémir l'homme de foi, lors même qu'elle concerne un être inconnu! L'Apôtre qui veut donner à

ses chers disciples de Thessalonique des motifs de consolation dans la perte de leurs amis, semble n'oser parler d'une position aussi douloureuse ; il ne parle qu'à ceux qui peuvent espérer une réunion éternelle. Je ne voudrais pas vous voir affligés, dit-il, comme ceux qui n'ont plus d'espérance ; il se tait sur le sort des autres ! Oserai-je après cet exemple parler moi-même à ces ames infortunées ? Oserai-je rompre un silence que l'homme de Dieu ne savoit remplacer par aucune considération consolante ? Ou bien en seroit-ce de leur rappeler qu'il n'est pas de pécheur dont le dernier moment n'ait pu être un moment de lumière, de repentir, de pardon, de salut ? Une consolation fondée sur la possibilité seule d'un pareil changement est loin de pouvoir suffire au cœur désolé, lorsque toutes les apparences ne concourent que trop pour en atténuer l'espoir. « Ah ! dirai-je plutôt à ces ames, si votre cœur est encore ouvert à quelque consolation, ne la cherchez pas ici, ame trop justement désolée ; entrez plutôt dans ce jardin des Oliviers, voyez-y votre Sauveur qui dans son agonie

» voit devant lui la longue suite des ames dam-  
 » nées sur lesquelles il ne peut se consoler ,  
 » puisqu'elles ne sont point écrites sur le livre  
 « de vie (1); entrez dans les sentimens de son  
 » cœur navré de tristesse, ou, si la perfection  
 » de ce modèle vous décourage, sondons ensem-  
 » ble les sentimens de ce père malheureux à  
 » qui un fils est enlevé, tandis qu'il portoit une  
 » main sacrilège contre lui, de David qui pleure  
 » la perte d'Absalom: pénétrons le sens de ces  
 » paroles que la douleur lui arrache: *j'ai gardé*  
 » *le silence* , dit-il , *et je n'ai pas ouvert ma*  
 » *bouche parce que c'est vous qui l'avez permis, ô*  
 » *mon Dieu* (2). Cette résignation, cet acquiesce-  
 » ment parfait à la volonté d'un Dieu qui est  
 » glorifié par la punition du coupable comme  
 » dans la récompense du juste, tient du prodige:  
 » et ce prodige la main d'un mortel ne sauroit  
 » prétendre de le produire. Le Seigneur, dont  
 » *le bras n'est pas raccourci*, pour traduire la  
 » phrase du Prophète, peut seul opérer ce pro-  
 » dige, et il sait l'opérer pour l'ame fidelle lors-

(1) *Noluit consolari quia non sunt.* Jerem. 31.

(2) Ps. 38.

» qu'elle se trouve dans la plus rude des épreuves ».

Mais si la pensée d'une position aussi terrible paroît exclure pour ces ames infortunées tout moyen de consolation hors le miracle, apprenez, homme de peu de foi, à mieux apprécier votre situation, lorsque la personne que vous pleurez, en quittant la terre, s'est présentée devant Dieu couverte du sang de son fils dont les mérites lui ont été appliqués par les derniers sacremens, lorsque cette personne chérie est du nombre de celles qui *n'ont paru mourir qu'aux yeux de l'homme insensé*, de celles dont *l'espérance est pleine d'immortalité* (1), auxquelles *le repos de l'éternité est promis*, et avec le repos *une gloire perpétuelle qui ne cessera de briller pendant la suite des tems* (2). Sachez apprécier votre bonheur, et tandis que l'objet de vos affections vous est enlevé, cherchez-le dans ce séjour où la foi vous guide, où l'espérance vous soutient, et sans bannir de votre cœur des regrets trop fondés, sachez l'ouvrir en même tems aux sentimens de

(1) Sap. 3.

(2) IV. Esdr. 2.

la plus douce reconnoissance envers celui qui a appelé cette ame au royaume des cieux (1).

---

## LETTRE X.

---

Dans la perte des personnes qui nous sont chères, nous nous livrons quelquefois à l'égard de Dieu à des sentimens que nous nous ferions un reproche d'avoir envers nous-mêmes. La foi qui nous soutient dans nos peines et dans la pensée de notre mort, paroît nous abandonner par rapport à celle de nos frères: nous savons nous défendre d'une crainte démesurée; quand nous pensons à ce dernier instant, par la croyance d'une récompense future, et nous nous affligeons pourtant sur celui de nos amis comme si cette

(1) IV. Esdr. 2.

récompense n'existoit pas pour eux. L'espérance en la miséricorde de Dieu ne nous permet pas de tomber dans l'abattement à notre égard ; pour nos amis nous ne voyons dans les attributs de Dieu que sa justice, et nous n'envisageons en lui qu'un juge tellement inexorable, qu'une pareille sévérité dans un homme nous feroit horreur. A nous entendre, on diroit que l'amour de Dieu pour ses créatures cesse à l'égard de l'ame qui se trouve le plus dans la nécessité d'en ressentir les effets, et la croix d'un Homme-Dieu semble n'avoir produit que des fruits de colère pour la personne que nous regrettons. Tandis que Dieu nous offre pour image de sa tendresse envers les hommes l'amour d'une mère pour son enfant (1), nous ne voyons en lui qu'un tyran, et nous occupant continuellement des jugemens de Dieu, nous en oublions la bonté et la miséricorde. Nous nous plaisons alors à nous exagérer la facilité de pécher, la difficulté de rentrer dans la grâce d'un Dieu offensé, la rage de notre ennemi dans les dernières attaques, et le désir d'une certitude

(1) Isai. 49.

entière que nous voudrions avoir sur le salut d'autrui, nous mène par une conséquence bien étrange vers une assurance presque complète de sa perte. Grand Dieu ! Comment ne se fait-elle plus entendre la voix de vos serviteurs qui nous annoncent que nous serons préservés de la colère de Dieu par le sang de notre Sauveur (1), qui nous assurent que c'est sur-tout en honorant votre miséricorde que les hommes vous rendent l'honneur qui vous est dû (2); cette voix qui nous ordonne d'avoir de vous des pensées conformes à votre bonté (3), et de n'approcher de votre trône que dans les sentimens de la plus douce confiance (4) ! Si les larmes hypocrites du méchant qui ne regrette au lit de la mort que les plaisirs du péché dont il se sépare, sont l'objet du mépris d'un Dieu (5); si les trésors des miséricordes divines semblent alors épuisés pour lui, ce Dieu paroît vouloir se dédommager de la né-

(1) Rom. 5.

(2) Rom. 15.

(3) Sap. 1.

(4) Heb. 4.

(5) Prov. 1.

cessité d'être inexorable avec le pécheur mourant, par les secours, par les caresses mêmes que sa tendresse prodigue dans ces momens à l'ame qui l'aime. Les secours extraordinaires que le Ciel nous accorde à ce dernier instant, les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, celui de l'Extrême-Onction, l'assistance de Marie, cette consolatrice des affligés, que chaque jour de la vie nous avons réclamée pour cette heure de la mort, sont bien propres à nous obtenir alors une nouvelle fermeté et de grâces plus puissantes. Il est vrai que l'ange des ténèbres dont la fureur est d'autant plus grande que les momens sont plus courts (1), redouble les efforts; mais Dieu qui ne permet pas que jamais on nous attaque au-dessus de nos forces (2), redouble aussi ses secours, et Marie qui n'a jamais été invoquée vainement, sait détourner alors les coups que l'ennemi porte à celui qui a su recourir à elle durant la vie. Pourquoi donc le moment, duquel dépend en quelque sorte tout l'effet du sang versé pour nous par un Dieu,

(1) Apoc. 12.

(2) I. Cor. 10.

deviendra-t-il un moment de colère, et pourquoi ce sang qui ne cesse de demander miséricorde, ne poussera-t-il plus alors, ainsi que celui d'Abel, que des cris de vengeance? Ce Dieu qui nous est peint *portant sa main sous le juste au moment de sa chute, pour qu'il n'en reçoive pas de blessure* (1), pourroit-il refuser de la tendre cette main toute-puissante à son serviteur pour l'aider à surmonter le dernier obstacle qui le dérobe encore à ces divins embrassemens après lesquels son ame soupire? Si on me répliquoit que l'application des mérites du sang de Dieu dépend des dispositions de l'ame, et que les mérites n'agissent point absolument par eux seuls sur la créature parvenue à l'âge de la raison, je demanderois avec quel esprit de charité on suppose dans une ame fidelle des dispositions si peu chrétiennes, et un attachement au mal tel, qu'il soit plus puissant en elle que le désir infini que Dieu a de son salut? Je demanderois quel motif nous autorise à juger si peu favorablement d'une personne par cette seule raison

(1) *Justus . . . cum ceciderit non collidetur, quia Dominus supponit manum suam. Psalm. 36.*

que nous serions infiniment affectés de son malheur, si elle y était condamnée? La mort ne nous dispense nullement du précepte de ne pas juger le prochain, l'amitié qu'on a pour lui ne nous autorise pas non plus à le juger peu favorablement; et le commandement d'avoir sur le Seigneur des sentimens conformes à sa bonté, ne sauroit être sujet ni aux vicissitudes du tems, ni aux rapports qui peuvent unir entr'eux les enfans des hommes.

Pénétrons dans la vie future pour y chercher nos amis, mais encore une fois, que l'espérance, que l'amour de Dieu nous soutiennent tandis que la foi nous y précède. Les Gentils n'ont su donner à l'espérance d'autre soutien que l'ancre, cette dernière et trop souvent inutile ressource du désespoir. L'espérance du Chrétien s'appuie sur la croix; c'est par elle que le Chrétien se préserve du naufrage; la croix ne nous invite pas moins à la confiance qu'à l'amour, et les fidèles n'ont pu mieux exprimer la douceur du sommeil de leurs frères trépassés qu'en les plaçant en terre à l'ombre de la croix.

LETTRE XI.

---

Ici vous m'objectez que si la miséricorde avec laquelle le Seigneur vient au secours de sa créature dans ses derniers momens, pour lui appliquer les mérites de sa rédemption, peut changer tout-à-coup le cœur du pécheur et en faire même à la dernière extrémité un modèle de pénitence; ce sont de ces prodiges sur lesquels il seroit impossible de compter; et que si l'on ne compte pas sur ces miracles de la miséricorde divine, on ne sauroit penser avec tranquillité à la sévérité des jugemens de Dieu, desquels a dû dépendre le sort éternel de l'ame qui vient de paroître à son redoutable tribunal ? Une sainte mort, ajoutez-vous, est à la vérité la suite d'une fervente et exacte préparation; mais que cette préparation est rare ! Le désir de la guérison, les inquiétudes et les angoisses

de la maladie, la pensée des dernières dispositions, souvent les délires ou l'assoupissement préoccupent trop l'esprit du malade pour lui permettre de se préparer à bien mourir : et durant la vie y pense-t-on assez sérieusement pour pouvoir se passer d'une dernière préparation plus fervente ? Et qui seroit prêt à mourir, même après une vie régulière et chrétienne, sans une préparation prochaine et immédiate ?

Oh ame désolée ! l'objet que vous pleurez n'a peut-être pas eu le tems ou les moyens de recevoir les derniers sacremens, ou sa maladie ne lui a pas laissé assez de repos et de calme pour se bien disposer à la grâce d'une sainte mort. Mais est-il donc nécessaire de supposer un état intermédiaire entre une vie régulière et une bonne mort ? Et la meilleure préparation à la mort, ne consiste-t-elle donc pas précisément dans cette vie régulière et chrétienne ?

La Vérité éternelle qui nous indique l'accomplissement de la volonté de Dieu en nous, comme le seul et unique moyen qui puisse

nous ouvrir les portes du ciel (1), cette Vérité éternelle, dis-je, nous apprend clairement par là que c'est dans cet accomplissement que consiste la meilleure préparation pour bien mourir. Cette préparation est de tous les âges et de toutes les conditions; elle est de toutes les circonstances de la vie; elle est de l'état de santé, comme de celui de maladie : dans les dernières heures même elle ne change pas de nature; elle change seulement dans son application aux situations différentes : mais aussi dans quelque situation que la mort nous trouve, si nous y sommes occupés à remplir la volonté de Dieu, la mort sera pour nous la voie du ciel.

Saint Louis de Gonzague, ce jeune Saint dont les vertus douces et aimables semblent tirer un nouveau lustre de l'âge tendre dans lequel on eut à peine le tems de les voir éclore en lui, fut interrogé par son supérieur, à l'heure où sa règle lui prescrivait la récréation, ce qu'il auroit fait, s'il eût appris en ce moment que

(1) *Qui facit voluntatem Patris mei, qui in coelis est, ipse intrabit in regnum coelorum.* Matth. 7.

Dieu étoit sur le point de l'appeler subitement à son tribunal. Je continuerois mon jeu, dit-il naïvement (il jouoit alors au mail), car quelle meilleure disposition pour bien mourir que la pratique de l'obéissance qui me prescrit à cette heure de me récréer de la sorte (1)? Elle savoit cette belle ame, que nous ne plaisons jamais plus à Dieu que lorsque nous faisons sa volonté, telle qu'elle nous est indiquée dans les devoirs de notre état; et elle ne connoissoit pas de meilleure préparation à bien mourir, que l'accomplissement de sa volonté dans l'observance de la règle. Celui qui est surpris par la mort, tandis qu'il sert Dieu de cette manière, ne peut être surpris plus heureusement, quelle que soit l'occupation que son état lui impose en ce moment, fût-elle la plus indifférente en elle même, puisque la Vérité éternelle, qui ne sauroit faillir, lui promet l'entrée du ciel, si la mort le trouve occupé à faire la volonté de son Père céleste.

Ainsi le Stylite qui termina sa vie sur une colonne, frappé de la foudre du ciel (2),

(1) Voyez sa vie par le P. Marchetti, liv. III, ch. 2.

(2) Saint Siméon.

mourut dans le baiser du Seigneur tout aussi parfaitement, que si une longue maladie l'eût prévenu des approches de son dernier passage. Ainsi ce saint Prince (1), *l'un des plus grands Rois que le soleil ait vu* (2), se trouva également préparé à la mort sur les côtes d'Afrique, parmi les tumultes de la guerre et au milieu des préparatifs de l'attaque, que s'il se fût trouvé dans la paix et la tranquillité de la Cour. Et cette grande ame (3) dans le cœur de laquelle *le Seigneur s'étoit choisi une agréable demeure*, comme il se plut à le révéler lui-même, ne fut jamais plus contente que, lorsque, tombée au foud d'un abîme, elle se crut au moment de se réunir sans autre préparation à celui qui régnoit dans son cœur ; et lorsqu'on lui parloit du risque qu'elle avoit couru de mourir sans les derniers sacremens, j'aurois eu, dit-elle, bien plus de regret, si j'avois manqué de me plaire dans la volonté de Dieu qui m'appelloit à lui de cette manière (4).

(1) Saint Louis, Roi de France.

(2) Introd. à la vie dévote, III, 16.

(3) Sainte Gertrude.

(4) *Sarasa, Ars semper gaudendi*. tr. XV, 34.

Et ce n'est pas seulement parmi les héros du Christianisme que la Volonté Divine trouve de ces serviteurs fidèles qu'elle prépare ainsi à une mort précieuse aux yeux du Seigneur ; il est aussi parmi les Chrétiens de nos jours *de ces hommes selon le cœur de Dieu, qui s'occupent sans cesse de faire sa volonté* (1). Oui, il se trouve dans le silence de la vie domestique, et même parmi les agitations du monde, de ces personnes qui, *instruites par la grâce de notre divin Sauveur à renoncer aux leçons de l'impiété et aux désirs corrompus du siècle*, si elles ont eu le malheur dans un tems de s'en laisser séduire, qui, dis-je, *mènent une vie sobre* envers elles-mêmes, *juste* envers leur prochain, *pieuse* envers leur souverain Maître, *et qui attendent ainsi*, selon la promesse de son Apôtre, *dans les sentimens de la plus heureuse espérance la venue de Dieu* (2). Et peut être le nombre de ces personnes est-il plus grand qu'on ne le pense.

Cette vie chrétienne est-elle donc rare au point que nous devons nous livrer à des doutes

(1) Act. 13.

(2) Tit. 2.

injurieux à la bonté divine sur le salut d'une personne chérie, dont le bonheur éternel dépendoit d'une conduite aussi simple et aussi facile? ou Dieu auroit-il donc choisi pour la citer à son tribunal le moment où, après une vie régulière, elle auroit eu le malheur de tomber dans une faute mortelle, sans lui accorder le tems de se relever, ce Dieu qui oublie si peu ses miséricordes à l'égard même du pécheur habituel, selon un saint Docteur, il ne permet à la mort de le frapper que lorsqu'il connoît dans sa préscience qu'une plus longue vie ne le conduiroit pas au repentir, mais à continuer dans ses péchés, et par là à l'augmentation de sa peine (1)? Ranimez donc votre courage, ame chrétienne; ne vous créez pas de vains fantômes en vous exagérant la difficulté que la personne que vous regrettez a éprouvé de se trouver préparée pour le dernier moment; entrez à son égard dans des sentimens plus conformes à la bonté de Dieu, et à l'idée que s'en formoient

(1) *Nec si Deus poenitentiam acturum (peccatorem) scivisset, ante poenitentiam eum rapuisset.* S. Joann. Chrysost. hom. 69 ad pop.

tant de Saints éclairés par son divin Esprit ; et au lieu de vous abandonner à l'inquiétude sur le sort de cette ame, comme si c'étoit à votre défiante pusillanimité à prononcer sur sa destinée, pensez que la miséricorde divine est disposée envers elle d'une manière infiniment plus favorable que jamais vous n'eussiez osé l'espérer, malgré l'intérêt qu'elle vous inspire ; pensez que votre espérance se mesure toujours sur les idées que l'esprit de l'homme peut se former, et partant elle est toujours bornée, tandis que la bonté de Dieu, bien loin de souffrir des bornes, est infiniment supérieure à tout ce qu'il y a de grand, à tout ce qu'il y a d'infini dans ses œuvres (1).

(1) *Miserationes ejus super omnia opera ejus. Psalm. 114.*

## LETTRE XII.

**S**i les premiers Chrétiens semblent avoir connu si peu les excès de la douleur à laquelle nous sommes sujets dans la perte de nos amis, ce n'étoit point en eux l'effet de l'insensibilité; c'est à l'espérance dont ils étoient animés qu'il faut attribuer leur force et leur fermeté dans l'affliction.

Accoutumés dès l'instant de leur baptême à considérer le ciel comme un bien qui leur appartenoit, ils ne voyoient dans l'heure du trépas que le moment où ils étoient admis à jouir de ses délices. Les Éphésiens avoient appris de l'apôtre Saint Paul qu'ils devoient se considérer comme admis déjà par le baptême à participer au royaume des cieux (1). Les habitans de Colosse avoient appris que l'arrivée de Jésus-Christ

(1) Ephes. 2 v. 6.

(c'est ainsi que la mort est souvent appelée dans les livres saints) seroit pour les Chrétiens le moment de leur gloire (1). Le même Apôtre écrivoit aux Corinthiens que la mort étoit vaincue et changée en un triomphe pour eux (2); il écrivoit aux habitans de Thessalonique que la consolation que nous avons reçue de Jésus-Christ est éternelle, c'est-à-dire qu'elle est indépendante de la mort (3); il écrivoit aux Hébreux qu'ils devoient se considérer comme admis déjà dans la cité de Dieu, dans la Jérusalem céleste, dans la société des Anges et des Saints (4). Pleins de ces idées consolantes sur la mort, les premiers Chrétiens ne s'affligeoient pas de la même manière que ceux pour qui le moment qui met un terme à la vie est le moment d'une séparation éternelle, que ceux pour qui il n'est plus d'espoir de se retrouver. En payant au souvenir des personnes chéries qu'ils venoient de perdre, le tribut de regrets que la

(1) Coloss. 3. v. 4.

(2) I. Corinth. 15. v. 55. 57.

(3) II. Thess. 2. v. 15.

(4) Hebr. 12. v. 22.

nature exige, ils versaient sur leur tombe des larmes de joie et de consolation à cause du bonheur auquel elles venoient d'être admises. Si la nature demandoit des pleurs de ces fervens Chrétiens, la foi les soutenoit, et leurs regrets étoient en quelque sorte perdus dans l'abîme de cette éternité bienheureuse où leurs frères les attendoient, de cette éternité où jusqu'à l'idée de la mort devoit être effacée avec toute idée de peines et de larmes (1).

Ainsi pleuroient les fidèles de Jérusalem sur le tombeau du premier des martyrs (2); ainsi pleuroit à Rome Saint Laurent sa séparation d'avec son Pontife (3). Les prières mêmes que les fidèles dans ces beaux tems de l'Eglise adressoient à Dieu pour leurs frères trépassés, étoient des prières pleines d'une confiance douce et tranquille dans sa bonté paternelle.

Les sentimens de l'Eglise envers les trépassés n'ont pas changé depuis ce tems. Ressouvenez-vous, Seigneur, dit encore maintenant l'Eglise

(1) *Mors ultra non erit.* Apoc. 21.

(2) Act. 8 v 2

(3) Ambros. l. I off. c. 41.

en répétant ces mêmes prières dont ils se servirent alors, ressouvenez-vous de ceux de vos serviteurs qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui dormient dans un sommeil de paix. Maintenant encore l'Église laisse apercevoir les sentimens dictés par la foi la plus vive dans la rédemption du fils de Dieu qui les a aimés et s'est livré pour eux. L'espérance semble rayonner encore maintenant sur son auguste front au milieu de la cendre dont elle le couvre lorsqu'elle implore en faveur de ses enfans trépassés le dernier trait de la miséricorde divine.

---

## LETTRE XIII.

---

Lorsque le Roi Prophète considéroit la sainteté de la loi que Dieu avoit révélé à son peuple , lorsqu'il examinoit la sublimité de ses

préceptes , la pureté de sa doctrine , la douceur de son joug , il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier dans les transports d'un saint enthousiasme : les impies ont voulu me faire connoître leurs doctrines ; mais qu'elles sont éloignées , Seigneur , de votre loi , *que leurs vains discours ressemblent peu à vos préceptes* (1) ! Votre reconnaissance envers le Seigneur ressemblera à celle de ce saint Roi , ame affligée , si vous avez le bonheur de puiser dans sa loi sainte ces consolations solides que vous avez cherchées vainement auprès des hommes. Hélas ! tandis que ces amis verbeux , ces consolateurs pénibles , comme les appelle Job , vous parlent des motifs qui doivent tarir la source de vos larmes , tandis que dans la vue de guérir les plaies du cœur ils accablent votre esprit de raisonnemens , votre Sauveur tient à ses amis affligés un langage bien différent. Nous l'avons vu ce divin Sauveur donnant des larmes à la mort de son ami : allons à lui encore , considérons-le au milieu de ses Apôtres occupé à les consoler dans leur affli-

(1) *Narraverunt mihi iniqui fabulationes , sed non ut lex tua.* Psalm. 118.

ction. Entouré de ses chers disciples au moment de les quitter pour aller à la mort, on diroit qu'il ne sait s'en séparer (1). Il avoit déjà célébré la Pâque avec eux : il leur avoit déjà donné le dernier gage de son amour dans l'Eucharistie ; son cœur navré de tristesse avoit besoin de repos ; mais ses Apôtres sont dans l'affliction, il ne veut point les abandonner dans cet état, et avant de quitter le cénacle il leur propose les motifs de consolation les plus propres à adoucir les plaies de leurs cœurs.

Il les entretient de son départ, mais il leur prouve que ce départ n'est pas moins nécessaire à sa gloire qu'il est avantageux à leur foi. Je vais, dit-il, je retourne à celui qui m'a envoyé, et au lieu de chercher à connoître l'endroit où je vais, vous vous livrez à la tristesse. Ah ! si ses disciples avoient pu connoître le lieu de gloire où il alloit entrer par sa mort, s'ils avoient pu apercevoir le bonheur que son Père lui avoit préparé, eussent-ils balancé entre la joie de le voir heureux dans le sein de son Père et la satisfaction sensible de sa présence ? Jésus ne pou-

(1) Joan. 13 et seq.

voit cependant au milieu de ces pensées de la gloire qui lui étoit réservée, oublier les intérêts de ses chers disciples; c'est de ces intérêts qu'il veut leur parler. Il savoit combien il se mêle de terrestre et d'humain dans notre cœur, lors même qu'il est livré à l'amour; il connoissoit avec combien de difficulté on se dépouille de tout retour sur soi-même dans la recherche du bonheur de l'objet aimé: aussi il leur apprend que leurs avantages avoient été consultés dans le sacrifice que son cœur va faire en se séparant d'eux; *il vous est avantageux que je m'en aille* (1). Mais le cœur de Jésus, cœur le plus sensible qui fût jamais, savoit aussi que le cœur qui aime avec tendresse n'est pas tellement esclave des considérations de l'intérêt même le plus noble, qu'il n'en repousse l'idée dès qu'il vient à l'apercevoir. Il savoit que quand l'homme auroit tout sacrifié à l'amour, il ne sauroit encore attacher de prix à son sacrifice (2). Il veut donc, après avoir arrêté quelques instans leur pensée sur leur propre intérêt, verser dans le cœur de

(1) *Expedit vobis ut ego vadam.* Joan. 14.

(2) Cant. 8.

chers enfans un baume plus efficace ; il leur parle du terme de leur séparation , il les occupe du moment qui les réunira à lui. Vous allez être privés de ma présence , mais dans peu nous serons réunis , et ce qui mettra le comble aux douceurs de la réunion, c'est que votre bonheur ne sauroit plus vous être ôté (1).

Ame affligée , que la foi ne vous élève-t-elle pour un instant vers ce séjour céleste qui est notre véritable patrie , dans lequel ceux que nous pleurons ici-bas nous ont précédés ! Que ne peut-elle cette divine foi ouvrir vos oreilles à la voix chérie qui vous parle du haut des cieux , et qui vous dit : *je vous ai quitté pour venir dans les bras de celui qui m'avoit placé sur la terre*, et au lieu de vous élever à la pensée de mon bonheur, au lieu de chercher à connoître les charmes de ce séjour , vous ouvrez votre cœur à la plus profonde tristesse ? Votre avantage lui-même réclamoit cette séparation. Attachée à moi par un amour trop terrestre, votre ame étoit peu capable de recevoir les impressions de l'esprit de Dieu qui devoit

(1) Joan. 16.

la purifier, de cet esprit dont les consolations sont seules solides et durables. Notre séparation a brisé ces liens trop sensibles ; notre amour subsiste , mais le vide que votre cœur a éprouvé par la privation de ma présence , pouvoit seul faire trouver place au feu de l'amour divin qui doit purifier notre amour , et le rendre saint comme Dieu lui-même, qu'il est le centre et la source de tout véritable amour. Ainsi Dieu a voulu diriger vers la vie éternelle cet amour trop sensible qui vous rendoit moins parfait à ses yeux : en y plaçant la personne qui en étoit l'objet , il veut que vos regards soient plus constamment fixés vers cette patrie dans laquelle vous devez désormais chercher ce qui vous attachoit trop à la terre.

Ce coup mortel , nécessaire pour votre sanctification , vous livre , il est vrai , à une solitude bien douloureuse : l'amour qui tend continuellement à l'union , ne sauroit être indifférent à cette situation , quels que soient les motifs d'avantages mutuels qui l'ordonnent. Un sentiment qui céderoit sans résistance à des vues d'intérêts, quelques nobles, quelque élevées qu'el-

les fussent , seroit indigne du nom d'amour ; mais si la pensée de la séparation est trop pénible , si elle vous paroît insupportable , transportez vos idées vers l'instant où votre ame se réunira dans le sein de Dieu à l'objet de votre amour. Cet effort est douloureux sans doute ; la nature n'entend même pas ce langage : ainsi les disciples , à ce discours du Sauveur , se disoient-ils les uns aux autres : *nous ne comprenons pas ce qu'il dit* (1). Pour mieux se faire entendre , pour se mettre plus à leur portée , leur maître leur cite l'exemple d'une mère ; oh que la tendresse maternelle est un sujet doux pour le cœur affligé ! Une mère , leur dit-il , sent bien de la peine lorsque l'heure de son enfantement est arrivée ; mais combien n'en est-elle pas dédommée , lorsqu'elle serre sur son cœur un enfant chéri qui est déjà pour elle l'objet des plus tendres affections (2) ! Ame affligée , c'est à vous que ce Sauveur semble adresser ces paroles , tant votre position a de ressemblance avec celle des Apô-

(1) *Nescimus quid loquitur*, Joan. 16.

(2) Joan. *ibid.*

tres. Vous êtes comme eux plongée maintenant dans la tristesse ; mais l'heure viendra où cette tristesse touchera à son terme ; votre cœur s'ouvrira enfin à la joie par sa réunion avec l'objet qu'il pleure , et à une joie que personne ne pourra vous ravir (1).

---

## LETTRE XIV.

---

Je vous ai déjà entretenu des consolations que le Sauveur offre dans le cénacle aux disciples affligés de sa séparation prochaine , de la manière toute divine avec laquelle il cherche à adoucir la plaie que l'idée de cette séparation avoit faite à leurs cœurs. Entrons encore une fois dans ce cénacle ; allons aux pieds de ce Consolateur divin y écouter les leçons sublimes

(1) *Gaudium vestrum nemo tollit a vobis. Joan. 16.*

qui sortent de sa bouche. Que ne puis-je arrêter ici votre esprit, travaillé par une longue douleur, à chacune des paroles de vie qu'il adresse à ses bien-aimés ; que ne puis-je emprunter la plume inspirée de l'Apôtre de l'amour, et vous rendre entièrement son discours ! Il vous représenteroit le cœur de cet Homme-Dieu abimé dans la plus profonde douleur ; il vous le peindroit, ce Sauveur, au moment où prêt à souffrir les supplices les plus terribles pour nous délivrer de la mort éternelle, il venoit de se séparer de sa sainte Mère. Son cœur étoit tout occupé encore des adieux d'une séparation qui eût déchiré un cœur bien moins sensible. Une autre séparation vient inonder son ame d'une nouvelle amertume ; un de ses disciples bien-aimés n'a pas plutôt été admis à la première participation du sacrement de son amour, qu'il le quitte, et portant encore dans son cœur ce gage de sa tendresse, il part pour aller vendre son maître, et le vendre à ceux qui avoient juré sa mort. En vain Jésus met-il en œuvre tous les moyens pour le détourner de son projet abominable. Après la leçon d'humilité qu'il lui avoit donnée en se jetant à ses pieds

pour les laver, il lui fait entendre qu'il connoît ses affreux desseins (1); il lui rappelle la dignité de l'apostolat auquel il l'a élevé (2); il lui fait lire dans son cœur divin le trouble que lui cause le crime qu'il médite (3); ce traître résiste à tant de douceur: il quitte son Seigneur pour aller à ses ennemis; Jésus le suivoit de sa pensée et à la vue d'une perfidie aussi exécrationnelle son cœur ne savoit pourtant éprouver à l'égard de ce monstre d'autres sentimens que ceux de la pitié.

Telles étoient les dispositions du cœur de Jésus dans le cénacle; c'est au milieu des angoisses que lui causoient ces deux pensées, la tendresse de la Mère la plus chérie et l'ingratitude d'un de ses apôtres, que Jésus entreprend de consoler ses disciples que la nouvelle de sa séparation prochaine a remplis de tristesse.

Son cœur embrasé d'amour, et de l'amour le plus tendre, le plus compatissant, ne peut leur parler que de cette séparation même qui cause leur affliction; mais en les entretenant de ce qui

(1) Joan. 13. v. 18.

(2) V. 20.

(3) V. 21.

occupe uniquement leur ame, il les rappelle à toutes les pensées de consolation qui peuvent en adoucir l'amertume. S'il leur annonce d'abord qu'il ne lui reste plus que peu d'instans à passer avec eux (1), c'est pour donner plus de force à la leçon de charité qu'il leur fait en leur recommandant de s'entr'aimer; il veut que cet amour et cette tendresse qui doit les unir, adoucissent en eux les regrets de son absence en le faisant vivre en quelque sorte pour chacun de ses bien-aimés dans la personne de leurs frères; il veut que cet amour fraternel serve à les faire connoître pour ses disciples. Si un apôtre transporté d'un zèle peu réfléchi lui tient un langage présomptueux, capable de fatiguer celui-là même qui n'auroit pas connu dès-lors, comme Jésus, sa défection prochaine, il emploie des paroles de douceur pour le faire rentrer en lui-même; il lui prédit ses parjures, pour ne jamais les lui reprocher après sa chute; et avant que cet apôtre se soit rendu coupable, son amour s'empresse de l'entretenir d'avance de la récompense qui suivra son repentir (2).

(1) Joan. 13. v. 33.

(2) V. 36.

S'adressant ensuite à tous ses apôtres, « que » votre cœur, leur dit-il, ne se livre pas à l'in- » quiétude (1); si je me sépare de vous, ce n'est » que pour votre bien; c'est pour vous préparer » une place dans le séjour de la félicité qu'il » m'est bien doux de vous faire partager avec » moi (2) ». Tandis que leurs âmes sont plus ouvertes à ses divines paroles par le pouvoir de l'affliction, il mêle à ses consolations les leçons de la foi, ou pour mieux dire, c'est par les pensées mêmes de la foi qu'il veut leur donner une consolation solide et durable. Il leur annonce qu'il est Dieu comme l'est son Père (3), il les fait réfléchir au bonheur qu'ils ont de voir Dieu en lui, de voir la Divinité même unie à cette humanité qu'ils avoient aperçue seule jusqu'ici; il leur parle de la confiance que leurs cœurs doivent trouver dans la pensée de sa Divinité, puisque par elle ils voient Dieu dans leur maître, dans leur ami, dans leur frère (4).

(1) Joann. 14. 1.

(2) V. 2, 3.

(3) V. 1, 9, 10.

(4) V. 11, 12, 13.

« Je vais à mon Père, leur dit-il encore, mais  
» je ne vous abandonnerai par pour cela. Si je  
» vais à lui, c'est pour vous appeler bientôt vers  
» moi; c'est pour vous y admettre à une vie qui  
» n'aura plus de terme, à une vie toute cachée  
» en Dieu, dans la source même du bonheur  
» éternel (1) ». Pour les consoler dans l'intervalle  
qui précédera cette réunion, il leur laisse dans  
l'observance de sa loi un moyen de lui témoi-  
gner continuellement leur tendresse (2), et le fruit  
de leur obéissance doit être l'amour de Dieu  
même, qui reconnoitra par là l'attachement qu'ils  
auront eu pour son fils; ce doit être encore  
une prompte réunion avec eux (3). « Si quel-  
» qu'un d'entre vous, leur dit-il, m'aime, qu'il  
» observe mes commandemens; mon Père l'ai-  
» mera, nous viendrons à lui, mon Père et moi,  
» et nous ferons avec lui notre demeure (4).  
» L'Esprit d'amour, viendra lui-même vous ap-  
» prendre cette observance, il se fera lui-même  
» votre maître (5) ».

(1) Joan. 14. v. 18, 19, 20.

(2) V. 21.

(3) V. 21.

(4) V. 23.

(5) V. 26.

Jésus leur renouvelle la demande qu'il leur a déjà faite de ne point se livrer à l'inquiétude; il ne veut point qu'ils se laissent abattre par la crainte (1). « Si dans mon éloignement c'est » pour moi que vos cœurs sont dans l'affliction, » qu'ils se soutiennent par la pensée de la gloire » qui m'est préparée (2), de la satisfaction que » je trouve à faire la volonté de mon Père pour » lui prouver mon amour (3); si c'est sur vous- » mêmes que vous vous affligez, pensez à l'amour » qui nous unit, aux secours que vous trouvez » dans cette union (4), aux droits qu'elle vous » donne de tout obtenir de mon Père (5). Dans » mon amour pour vous, continue-t-il, je n'ai » voulu prendre d'autre modèle que celui de » l'amour que mon Père a pour moi (6); vous » pouvez par votre fidélité vous assurer la conti- » nuation de ma tendresse, comme mon obéis- » sance envers mon Père m'assure la continua-

(1) *Jonn.* 14. v. 27.

(2) *V.* 28.

(3) *V.* 31.

(4) *Id.* 15. v. 4, 5.

(5) *V.* 7.

(6) *V.* 9.

» tion de la sienne (1). Que cette pensée est capable de remplir vos cœurs de joie, comme le mien en est comblé (2) »! A cet amour envers lui, il leur recommande encore de joindre un amour mutuel entr'eux (3). « Je vous ai traités » comme mes plus chers amis jusqu'à donner » ma vie pour vous (4); je ne vous ai caché » aucune de mes pensées (5). C'est une disposition de mon amour, et non votre choix, qui » vous a admis à avoir une part aussi intime dans » mon cœur, et à remplir la vocation sublime à » laquelle je vous destine (6). Ce choix pour- » roit-il ne pas vous engager à aimer ceux qui » ont eu, comme vous, part à ces preuves de ma » tendresse (7) »? Jésus les entretient ensuite de la haine que le monde lui a vouée (8). Hélas! quelque pénible que soit pour son cœur ce sentiment de ses ennemis, quelque inexcusable qu'il

(1) Joan. 15. v. 10.

(2) V. 11.

(3) V. 12.

(4) V. 13.

(5) V. 15.

(6) V. 16.

(7) V. 17.

(8) V. 18.

soit en eux, après tout ce que Jésus a fait pour leur bien (1), ce n'est pas pour s'en plaindre qu'il en parle à ses disciples; c'est pour les empêcher de s'attacher dans leur affliction à ce monde injuste; c'est encore pour les disposer à supporter avec lui cette haine qui sera l'effet de leur fidélité pour leur maître (2), pour les préparer aux persécutions les plus cruelles qui en seront la suite (3). Ce discours jetoit les Apôtres dans de nouvelles craintes. Aux regrets de le perdre se joint encore en eux l'inquiétude de rester exposés à ces tempêtes qu'il leur annonçoit sans avoir sa présence pour en être soutenus: un morne silence succède aux questions qu'ils lui ont adressées; la tristesse ne leur permet pas de penser à satisfaire, comme les autres fois, leur curiosité, et à l'interroger sur les motifs de son départ. Le cœur de Jésus souffroit trop de leur affliction, pour ne pas chercher à la soulager en prévenant leurs demandes. « Vous vous abandonnez à la tristesse, leur dit-il, parce que

(1) Joan. 15. v. 24, 25.

(2) V. 20.

(3) Id. 16. v. 2.

» vous pensez que je vous quitte ; la douleur sem-  
» ble vous fermer la bouche, et vous ne m'inter-  
» rogez point sur le but de mon départ (1). C'est  
» pour votre bien que je vais à mon Père, c'est  
» pour vous envoyer son Esprit consolateur (2),  
» dont les leçons divines vous instruiront et vous  
» rendront le calme et la paix. Dans mon absence  
» vous allez être exposés à la tristesse ; les larmes  
» vont devenir votre partage ; mais remplis de  
» cet Esprit de Dieu, vous apprendrez à sup-  
» porter l'adversité ; c'est lui qui dans ces mo-  
» mens d'affliction parlera à votre cœur, portera  
» vos regards vers un avenir heureux (3), vous  
» fera voir combien est courte la durée de notre  
» séparation (4). C'est lui qui vous rappellera  
» enfin à l'idée de ce séjour de bonheur, où  
» votre tristesse sera changée en joie (5), en une  
» joie que personne au monde ne pourra vous  
» ravir (6), en une joie qui satisfera tous les dé-

(1) Joann. 16. v. 5, 6.

(2) V. 7.

(3) V. 13.

(4) V. 16, 19.

(5) V. 20.

(6) V. 22.

» sirs de votre cœur (1). Dans l'attente de cet  
» heureux instant où vous n'aurez plus rien à  
» souhaiter, la prière vous reste, ce moyen tout-  
» puissant pour obtenir de mon Père ce que  
» vous lui demanderez. Tout ce dont vous  
» le prierez en mon nom, vous sera accordé  
» (2); il n'est pas nécessaire de vous dire  
» que je joindrai mes prières aux vôtres auprès  
» de lui; mais mon Père vous exaucera parce  
» qu'il vous aime, et c'est votre amour pour  
» moi, c'est votre foi qui sont la cause de sa ten-  
» dresse à votre égard (3). Me voici à l'instant  
» de me séparer de vous, je ne serai pourtant  
» pas seul; mon Père est avec moi (4); je m'em-  
» presse de vous le dire pour calmer les alarmes  
» de votre cœur à mon sujet. Le monde va vous  
» susciter des persécutions, mais ne craignez  
» rien, je l'ai vaincu pour vous (5).

Ame affligée, que de sentimens consolans n'a  
pas réveillés en vous ce touchant discours de  
votre Sauveur, dont je n'ai osé interrompre la

(1) Joan. 16, v. 23

(2) V. 23.

(3) V. 27.

(4) V. 32.

(5) V. 33.

suite par des réflexions qui auroient été trop déplacées. Combien de fois, en sentant couler dans votre cœur l'onction de ces divines paroles, telles que les rapporte le Disciple bien-aimé, n'avez-vous pas senti renaître l'espérance la plus sublime et la plus solide ! C'est ainsi que les disciples d'Emaüs sentirent l'effet de ses touchantes instructions, lorsque sans être reconnu par eux, Jésus les consolait dans la tristesse où sa mort les avait plongés. Ne quittez pas les pieds de ce divin Consolateur ; méditez dans le silence les leçons sublimes que vous venez d'entendre, ces leçons de consolation qui sortent du cœur le plus affligé lui-même et le plus sensible pourtant aux afflictions d'autrui : votre cœur rendu peu à peu à cette tranquillité qui, sans bannir les regrets, sait si bien en guérir l'inquiétude et en adoucir l'aigreur, répétera avec reconnoissance l'aveu naïf de ces heureux disciples : « oh que notre cœur étoit brûlant tandis » qu'il nous parloit, et que nous écoutions les » leçons divines qu'il nous adressoit (1) » !

(1) Luc. 24.

## LETTRE XV.

Une des peines qui affligent le plus cruellement le cœur qui vient de perdre un objet chéri , est souvent celle qui est causée par la pensée du purgatoire. Hélas ! pourquoi un article aussi consolant de notre foi deviendra-t-il un nouveau sujet de chagrin et d'inquiétude pour le cœur affligé ? Dans quelle épouvantable alternative se sont placés tant de malheureux hérétiques qui ont renoncé à l'espoir d'un purgatoire ! Ils n'attendent que le paradis ou l'enfer ! le paradis, où rien de souillé n'entrera jamais (1), ou l'enfer pour ceux dont l'innocence ne sera pas à leur dernier instant dans son entière perfection ! une vie bienheureuse pour l'ame dont la sainteté pourra soutenir l'éclat et la comparaison de la

(1) Apoc. 21.

sainteté même de Dieu, ou un malheur horrible sans remède et sans terme ! Cette alternative n'existe pas pour le vrai croyant ; la foi lui apprend que la paix et la justice s'embrassent aussi dans l'autre vie (1) ; que la justice divine sait y céder ses droits à la miséricorde au prix d'une satisfaction temporelle qui , en différant l'arrivée d'un bonheur infini , n'en assure pas moins la possession.

Cependant la pensée du purgatoire n'est souvent plus pour le cœur affligé le soutien de son espérance , quand il réfléchit sur les taches et les foiblesses inséparables de notre nature ; c'est un objet de terreur qu'il ne sauroit se peindre avec des couleurs assez sombres.

Arrêtons-nous d'abord à examiner le fondement sur lequel s'appuye cette espèce de certitude que vous avez , que la personne qui vient de vous être ôtée se trouve dans le purgatoire. Vous avez appris dès votre enfance , que la peine due aux péchés véniels qui n'ont pas encore été remis , et la peine temporelle due aux péchés

(1) Psalm. 84.

mortels après leur rémission dans le sacrement de pénitence , sont le sujet de notre condamnation aux flammes du purgatoire , lorsque la mort surprend notre ame avec ces souillures. La facilité qu'on a trop souvent de tomber dans des péchés véniels , et souvent même le manque de résolution de les éviter à quelque prix que ce soit , vous portent à considérer ces taches comme inséparables de la nature humaine. Je vous accorderai que les occasions de tomber dans les péchés véniels ne sont que trop fréquentes , que *le juste tombe sept fois* , mais l'Esprit-Saint nous avertit aussi qu'*il se relève autant de fois*(1). C'est même cette circonstance qui le distingue de l'impie (2). Pourquoi croirons-nous , après cela , que la mort vienne le surprendre ce juste à l'instant même où il est tombé , avant qu'il ait eu le tems de se relever de sa chute ? Pourquoi voudrions-nous que le Seigneur lui refusât dans cet instant des secours de la grâce , d'autant plus grands et plus puissans pour se purifier des souillures passées , et pour ne point en ajouter

(1) *Septies enim cadet justus et resurget.* Prov. 24.

(2) *Impii autem corruent in malum.* Ibid.

de nouvelles , que le moment est plus pressant , que c'est même pour ce seul moment qu'il a reçu toutes les grâces précédentes. Qui de nous oseroit comparer la miséricorde du Père céleste à celle des humains , et quelle est cependant la mère qui oublieroit ou qui abandonneroit son enfant lorsqu'elle le verroit exposé au péril de tomber dans un gouffre enflammé ?

Comme il est cependant vrai que ceux qui voient partir de ce monde une ame chérie , n'ont aucune certitude qu'elle soit exemptée des peines du purgatoire , examinons ces peines en elles-mêmes , non dans la vue d'en braver la crainte ou de devenir indifférens au sort des ames souffrantes , car il faudroit , pour conduire à ces dispositions , prouver que ces peines ne sont pas peines ; mais examinons-les pour nous porter aux sentimens qu'ont les ames qui les souffrent , pour nous exciter à la tranquillité , à la résignation , à cette complaisance dans la volonté de Dieu , qu'elles conservent au milieu de leurs tourmens.

Leurs peines sont grandes , il est vrai : l'opinion de Saint Thomas qui assure que le feu du

purgatoire est de même nature que celui de l'enfer, suppose à ces tourmens un degré d'intensité au-delà de toute idée; mais ceci nous ramène à une distinction qu'il est indispensable de faire, entre la peine du sens et celle qui est produite par l'éloignement de Dieu. Je ne m'arrête pas à parler de l'intensité de la première de ces peines, j'examine seulement si cette peine du feu est suffisante par elle-même pour rendre une ame tellement malheureuse qu'elle devienne inaccessible à tout sentiment de consolation. J'en appelle d'abord à l'aveu du cœur, et je me servirai d'une comparaison que la sagesse éternelle elle-même nous propose dans son Evangile (1). Qu'est-ce qui cause une si grande différence entre les sentimens qu'éprouve un époux tendre à la vue des douleurs que souffre son épouse au moment de devenir mère, et ceux que lui causeroient les douleurs qui en accompagneroient les derniers soupirs? Cette demande n'exige assurément pas de réponse, et on convient néanmoins que les douleurs de l'enfantement sont souvent plus fortes que celles de la mort. Celles-ci expriment dans le langage divin les peines

(1) Joan. 16.

éternelles ; les premières sont comparées aux peines par le moyen desquelles on arrive au bonheur céleste (1). Pensons donc aux peines du purgatoire ; affligeons-nous avec l'époux sur les douleurs qu'endure peut-être à ce moment un objet chéri ; mais unissons avec lui à cette pensée celle de la joie qui suit , qui accompagne même les douleurs de l'enfantement.

Si nous voulons nous occuper encore des moyens de concilier l'idée des souffrances les plus vives avec la plus grande résignation , fixons nos regards sur ce diacre de l'Eglise romaine (2), qui exposé à l'ardeur d'un brasier défie le tyran d'augmenter ses peines ; jetons les yeux sur cette jeune vierge (3) qui prie son juge de la *faire tourmenter avec soin*, afin qu'elle puisse obtenir le Ciel par la voie du martyre ; sur cette jeune esclave (4) qui martyre à la fois de Jésus-Christ , et de sa pudeur qu'elle lui a dévouée , tressaille de joie à l'approche des tourmens au prix desquels elle a pu racheter le supplice de sa nudité :

(1) Joan. 16.

(2) Sainte Laurent.

(3) Sainte Agathe.

(4) Sainte Potamienne.

représentons-nous une Sainte Thérèse qui ne trouve de consolation dans le délai de la mort qu'en employant sa vie à souffrir sans cesse ; représentons-nous celle de ses filles (1) qui demande à Dieu le retard d'une mort qui a pour elle trop de douceur, afin d'être encore livrée à de nouvelles souffrances. Si on disoit à cela que c'étoient des Saints qui sentoient et parloient ainsi , je répondrois que les ames souffrantes le sont aussi , et que purifiées de tout sentiment matériel , elles partagent après leur mort les sentimens qui occupoient ces grandes ames dès leur vie.

Je sais que celles-ci souffroient par amour , et que leurs souffrances étoient une source de nouveaux mérites pour elles, et d'une nouvelle gloire infinie pour leur Dieu , tandis que les ames du purgatoire expient des fautes qui ont offensé leur bien-aimé. Aussi le purgatoire deviendrait-il un paradis si les sentimens qui remplissoient de douceur les souffrances des Laurent, des Potamienne, des Thérèse, y régnoient sans mélange d'amertume. Mais les souffrances

(1) Sainte Marie Madeleine des Pazzi.

des uns et celles des autres n'en ont pas moins cela de commun qu'elles les rapprochent toujours davantage de leur Dieu , que par ces souffrances ils deviennent toujours de plus en plus un objet de complaisance à ses yeux.

S'il est donc vrai , comme nous avons essayé de le démontrer , que la peine sensible du corps est indépendante de la peine du cœur , que c'est la peine du cœur qui rend véritablement malheureux ; s'il est vrai que la jouissance de Dieu , accompagnée même de toutes les peines sensibles de l'enfer , n'en seroit pas moins un vrai paradis , comme tous les plaisirs sensibles ne sauroient rendre heureuse une ame dont le cœur est peiné ; je crois avoir prouvé aussi que dans la mesure des peines du purgatoire ce ne sont pas les peines sensibles dont nous lisons la description dans quelques auteurs , qui doivent nous servir de règle , mais l'état absolu et la disposition du cœur de ceux qui souffrent dans ce lieu d'expiation. Les ames y sont éloignées de leur Dieu vers lequel elles tendent continuellement ; elles souffrent sans mérite pour l'éternité. Ces deux motifs rendent l'état de ces ames infiniment plus malheureux

que celui de la créature la plus affligée et la plus tourmentée sur la terre, toutes les fois que cette créature est en état de grâce, seule condition qui laisse le moyen de comparer ces deux genres de malheurs. Mais l'âme dans le purgatoire est la fille de Dieu, l'épouse de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit ; elle est sûre de l'amitié de son Dieu, et de la durée éternelle de cette amitié. Pleine de ces idées qu'elle a reçues par une tradition infaillible, l'Église appelle l'état de l'âme souffrante un sommeil de paix, dans le canon de la sainte Messe ; l'âme peut dans cet état dire avec Saint Paul, et le dire avec certitude, que la couronne lui est préparée (1), couronne de miséricorde et de compassion de la part d'un Dieu plein de bonté (2) qui l'a traitée avec tant de douceur, couronne de justice de la part d'un Dieu juste qui la récompense de sa fidélité (3). Le regret qu'elle éprouve d'avoir offensé son Dieu, et de n'avoir pas encore expié ses fautes est infini ; mais lorsqu'elle lit sur les portes de

(1) I. Timoth. 4.

(2) Psalm. 103.

(3) I. Timoth. 4.

cette cité céleste à laquelle elle aspire, que rien de souillé n'y entrera (1), et lorsqu'elle se voit indigne encore des embrassemens sacrés de son Dieu, elle se soumet à sa volonté qui en diffère le moment, et se complait néanmoins dans l'idée de cette pureté extrême qui découvre encore en elle des taches à expier. « Lorsqu'elle considère » que, si la justice divine n'étoit tempérée par la » miséricorde au moyen du sang de notre Rédempteur, un seul péché mériteroit mille enfers, cette ame, nous dit une grande Sainte (2), » souffre si volontiers ces peines qu'elle ne voudroit pas se les diminuer le moins du monde, » et sa volonté ne se plaint pas plus de son Dieu » que si elle étoit déjà dans le Ciel. En voyant » l'œuvre de Dieu en elle dirigée par l'amour et » la miséricorde, elle sent de plus un grand contentement, et ce contentement augmente à mesure qu'elle s'approche de Dieu, de qui elle » est bien plus occupée que des peines qu'elle » endure ». Ainsi l'épouse qui n'est pas prête encore à paroître devant son bien-aimé de la

(1) Apoc. 21.

(2) Sainte Cathérine de Gênes. Traité du purgatoire.

manière qu'elle juge la plus propre à plaire à ses yeux, se soumet, malgré les désirs de l'amour, à un retard, et craint même sa trop prompt arrivée. Si l'ame souffrante élève la voix au milieu de ses peines, si elle interrompt le silence de la patience et de la résignation, ce n'est que pour demander des secours à ses frères, ou de nouvelles peines à son bien-aimé afin de hâter par les uns ou par les autres le moment de sa félicité.

---

## LETTRE XVI.

---

L'homme ne sent jamais mieux le prix des jouissances que dans le moment où elles lui sont ôtées ; c'est une preuve irréfragable d'une autre vie et de l'existence d'un bonheur futur solide et durable. Les charmes de l'amitié se font

surtout sentir à l'homme , lorsque la mort , en brisant des liens dont la douceur étoit passée pour lui en habitude , laisse son cœur dans la solitude et dans l'isolément. L'idée du bonheur éternel de la personne que nous pleurons ne sauroit faire cesser nos larmes ; nous sentons le besoin d'être aimés , et nous redoutons l'oubli ou l'indifférence de la personne chérie qui n'est plus présente à nos yeux. Son bonheur nous touche moins , si nous croyons ne trouver plus de place dans ses affections : et, mesurant le cœur d'un esprit bienheureux sur celui d'un foible mortel , nous craignons que Dieu ne l'occupe tellement que toute autre affection en soit bannie.

Ne pensez pas que je reprouve cette crainte , ame affligée ; le besoin d'être aimé par l'objet qu'on aime est dans la nature même de l'amour. Dieu qui est l'amour par excellence , obéit , qu'on me permette de m'exprimer ainsi , à cette loi que l'amour impose , et le but de tous les préceptes que Dieu donne à l'homme , le retour qu'il en exige pour tous les bienfaits dont il le comble , c'est d'être aimé par l'homme. Ah ! tant

que nos sentimens sont semblables à ceux de Dieu , ils ne peuvent être que nobles, ils ne sauroient qu'être louables.

Mais le sentiment de l'amour établi et voulu de Dieu même, pourroit-il être banni de ce séjour céleste dont l'amour le plus parfait forme les délices et les charmes? ou bien un esprit bienheureux n'arriveroit-il à cet amour parfait et au bonheur qui l'accompagne , qu'en sacrifiant d'abord à ce sentiment les affections qui ont fait jusques-là la félicité de son cœur et dont la seule idée de renoncement l'eût révolté? Si nous voulions consulter le cœur des Saints, nous trouverions un Augustin qui pleure son ami et qui en le considérant dans le Ciel , rassasié des torrens des délices divines , ne peut cependant se persuader qu'il cesse de l'aimer: « puisque, dit-il, vous-même , Seigneur, qui êtes la source » de ces délices , êtes encore occupé de mon » amour (1) »; nous trouverions un Cyprien qui nous peint « nos frères , nos amis, nos enfans , » qui nous attendent dans le Ciel , le cœur plein

(1) Confess. 9. 3.

» du désir de notre arrivée (1) » ; nous trouverions un Jérôme qui dirige les regards de la veuve inconsolable vers le paradis où se trouve son époux , les yeux fixés sur elle , et où sa place est déjà préparée à côté de celle de son bien-aimé (2). Le cœur tendre et sensible de Grégoire de Nazianze ne trouvoit pas , après la mort de son ami , d'occupation plus consolante que de s'élever au Ciel où il le voyoit en possession du bonheur éternel , et de l'y conjurer d'intercéder pour ceux qu'il avoit aimés sur la terre (3). Ce grand homme , à qui son attachement tendre et constant pour saint Basile , le compagnon de sa jeunesse à Athènes , et de sa solitude dans le Pont , a obtenu un place parmi les héros de l'amitié chrétienne , comme sa plume lui assure un des premiers rangs parmi les docteurs de l'Église d'Orient , ne craint pas d'affirmer que *les Saints connoissent dans le sein de la gloire ce qui nous concerne* (4) , *qu'ils voient nos besoins du haut des cieux , et qu'ils s'y in-*

(1) De Mortal.

(2) Epist. 53 ad Theod.

(3) Orat. 20.

(4) Epist. 201.

*téressent en notre faveur plus encore qu'ils ne le faisoient sur la terre* (1). « La part, nous dit » encore une grande Sainte, que les bienheureux » prennent dans le ciel au bonheur de leurs » frères, est plus spéciale à l'égard de ceux auxquels l'amour vertueux les unissoit plus étroitement dans le monde (2) ».

Laissons aux amours vaines et matérielles le triste privilège d'être périssables comme la matière qui en est le seul objet ; aussi ne méritent-elles pas un nom qui annonce l'essence même de la Divinité (3). Le sentiment de l'amitié, qui a trouvé place dans le cœur de Jésus, pourroit-il avoir assez peu de prix aux yeux de Dieu, pour que les liens qu'il forme fussent soumis aux vicissitudes du tems et à l'empire de la mort ? Quoi ! tandis que les sens mêmes du corps ressusciteront parfaitement heureux et satisfaits dans le Ciel, le sentiment qui lie sur la terre les enfans de Dieu entr'eux en pourroit-il être banni ; pourroit-il l'être, sans que la perfection du bonheur que Dieu a promis de leur y faire goûter, en reçut atteinte ?

(1) Orat. 24.

(2) S. Cathérin. de Sienn. Dialog. ch. 41.

(3) I. Joan. 4. 8.

## LETTRE XVII.

**L**es raisonnemens qui peuvent calmer ou adoucir les regrets auxquels votre cœur est livré, n'y trouvent pas toujours un accès facile, je le sais. Depuis que la peine et la douleur sont devenues sa nourriture, il craint en quelque sorte de se livrer à tout ce qui ne se présente pas avec l'apparence de l'affliction, dont il croit devoir faire désormais ses seules délices. Votre imagination à laquelle la Religion offreroit un tableau moins pénible en la portant vers l'éternité bienheureuse terme de toutes les réunions, votre imagination, dis-je, avide d'une nourriture de douleur se reporte vers le passé où elle peut trouver encore le fiel et l'absinthe dont elle ne veut pas se priver. Semblable à ces malades dont l'appetit dépravé refuse les nourritures salubres et agréables au goût, pour dévorer des alimens insipides et mal-

faisans, votre cœur craint de ne pas assez s'affliger, s'il ne se nourrit de tout ce que votre esprit, abattu par la crainte et la douleur, lui présente d'idées plus pénibles et plus révoltantes. Vous repassez pour cela toutes les souffrances qui ont accompagné les dernières heures d'une vie chérie, vous vous représentez tous les maux qui accabloient l'objet de vos larmes sur le lit de sa douleur, et qui sembloient appréhender que la mort ne les devançât par les coups qu'elle alloit lui porter, et qu'elle ne leur dérobât leur proie infortunée, avant qu'ils eussent assouvi leur rage. Ah! répétez-vous dans l'excès de votre peine, si elle eût été moins accompagnée de souffrances cette dernière heure qui a été pour moi le premier anneau d'une chaîne funeste de malheurs! Si en me quittant cet objet chéri m'eût laissé goûter dans toute sa plénitude la coupe de douleur que la mort portoit avec elle! Je l'ai perdue, elle n'est plus pour moi cette personne qui formoit mon bonheur; cette terrible et effrayante pensée ne suffisoit-elle donc pas, falloit-il que je dusse y ajouter la pensée de toutes les angoisses qui ont précédé sa mort?

Que ne fondoient-elles sur moi toutes ces souffrances que j'aurois voulu lui épargner au prix de mes jours, ces souffrances dont le souvenir est toujours présent à mon cœur après même que la mort leur a marqué un terme par le plus funeste des arrêts ?

Ame affligée, je partage trop vos peines pour ne pas vous plaindre jusques dans les excès auxquels elles vous transportent malgré vous. Je n'essayerai pas de parler ici à votre esprit, tandis que c'est votre cœur qui a besoin des consolations de l'amitié; je ne vous rappellerai pas les droits du Créateur sur la créature, ni la soumission que la créature doit aux jugemens de l'auteur de son existence; je ne parlerai point de la providence du Tout-Puissant qui ne laisse pas tomber un seul cheveu de la tête de ses enfans sans que cela soit dans l'ordre de ses vues paternelles sur eux (1). Si vous connoissiez les vrais intérêts de cette personne qui touchoit aux portes de l'éternité; si vous saviez quelle ample moisson de mérites elle devoit recueillir dans ces

(1) Matth. 10.

heures de souffrances, dont le moindre instant alloit lui obtenir un nouveau degré de bonheur éternel (1); si vous pensiez qu'un seul jour passé dans les souffrances qui nous viennent de la main du Seigneur, est plus profitable que dix ans de peines de notre choix, comme le disoit une grande ame que de pareilles épreuves élevèrent à une haute sainteté (2); si vous saviez enfin quel est maintenant l'excès de sa joie pour ces douleurs qui lui ont donné avec son Sauveur cette ressemblance qui seule nous ouvre les portes du Ciel, les sentimens de la plus vive reconnaissance succéderaient bientôt dans votre cœur à ces idées désolantes, et vous joindriez votre voix à la sienne pour chanter ce saint cantique par lequel le Roi Prophète épanchoit son cœur devant le Seigneur dont la main s'étoit appesantie sur lui: « Les jours où vous nous avez affligés, » sont devenus pour nous un sujet d'alégresse; » nos cœurs se remplissent de joie en pensant » aux années qui se sont écoulées pour nous dans » les souffrances (3) ».

(1) II. Corinth. 4.

(2) Sainte Thérèse.

(3) Psalm. 89.

Comblée de la joie la plus pure dans ce paradis où Dieu ne dédaigne pas d'employer toute sa puissance pour rendre heureuse une ame élue, ah! croyez-moi, ce qui lui rend plus douce encore sa position, c'est de pouvoir offrir quelque chose à son Dieu en échange de tant de bienfaits qu'elle en reçoit; c'est de pouvoir lui présenter ce calice d'amertume auquel elle a participé durant sa vie pour son amour. Oui! si la créature humaine pouvoit parvenir à goûter les plaisirs célestes par une autre voie, et si la gloire des bienheureux étoit compatible avec quelque sentiment de confusion ou de regret, cette confusion, ces regrets y trouveroient place dans le cœur de celui qui ne pourroit pas offrir à son Dieu souffrance pour souffrance. Oh ame infortunée, portez donc dans ces instans d'abattement vos yeux vers le Ciel, voyez-y la gloire qui a remplacé les douleurs de cette personne chérie; ou, si vos yeux fatigués de larmes ne peuvent dans leur foiblesse soutenir la vue de ce séjour de lumière, ne fermez pas du moins l'entrée de votre cœur aux paroles de consolation, par lesquelles Dieu lui-même vous annonce que toutes les souffran-

ces qui accompagnent notre vie présente, n'ont nulle proportion avec la gloire qu'elles nous obtiennent, et que Dieu nous réserve dans sa miséricorde (1).

---

## LETTRE XVIII.

---

Hélas ! si le malheur , dites-vous , qui m'a ôté tout espoir de félicité sur la terre n'eût pesé que sur moi ! Si j'eusse été seul à en sentir les tristes conséquences ! J'aurois reconnu avec le Prophète la main d'un Dieu qui punit en père , j'aurois répété avec le saint Roi , *il est bon pour moi d'avoir été affligé* (2) , *puisque ce coup m'a ramené à vous , o mon Dieu* (3). Mais ces senti-

(1) Rom. 8.

(2) *Bonum mihi quia humiliasti me.* Psalm. 118.

(3) *Castigasti me , et eruditus sum* Jerem. 31.

mens font bientôt place à d'autres qui leur sont opposées. Mes yeux , après s'être élevés vers le Ciel, où désormais je dois chercher un refuge dans mes peines , s'abaissent sur des êtres encore innocens , et déjà trop malheureux. Ils semblent réclamer de la providence d'un Dieu l'existence de la personne qu'ils ne pourront connoître , ces êtres à qui nul soin ne sauroit rendre ou remplacer ce qu'ils ont perdu en la perdant !

C'est ainsi que Jacob dut pleurer la perte de Rachel ! que de fois cette pensée dut augmenter des regrets déjà trop cuisans , lorsqu'il se voyoit forcé à reprendre dans son fils les discours dont la mystérieuse simplicité révoltoit les frères de Joseph (1) ! Que de fois ce père malheureux dut-il se dire à lui-même : que ne vit-elle encore cette mère qui eut à peine la consolation de s'entendre nommer d'un nom aussi tendre, et de connoître les douceurs dont ce nom est la source ! Le cœur d'un mère eût su prévoir dans un fils chéri des dispositions moins parfaites , qui échappent à tout autre qu'à l'œil maternel ; elle eût su en prévenir les suites funestes !

(1) Gen. 37.

Mais cette grande ame, héritière de la foi ainsi que des promesses de ses pères, n'en croyoit pas moins que ce Dieu, au trône duquel arrivent les plaintes des jeunes oiseaux privés de nourriture dans leur nid (1), ne sauroit être insensible aux pleurs des créatures innocentes qui réclament sur la terre un secours, que la main maternelle ne peut plus désormais leur donner. Jacob pensoit que cette providence paternelle, appelée par l'Esprit Divin, le centre et la source de toute paternité (2), ne rejette pas la voix bégayante à qui le malheur a déjà appris à dire avec le Prophète : ceux à qui je devois le jour m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a recueilli dans ses bras (3) ; c'est lui qui est maintenant toute ma ressource (4).

Si vous voyez dans le malheureux Jacob une ressemblance avec la position où Dieu vous a placé, si votre cœur est livré à ces mêmes sentimens qui lui faisoient regretter l'assistance maternelle pour son fils chéri, transportez-vous

(1) Job. 38.

(2) Eph. 3.

(3) Psalm. 26.

(4) Psalm 38.

par la pensée à cet instant où dans l'excès de l'admiration sur la gloire qui entourait Joseph, devenu vice-roi en Égypte, Jacob est forcé de s'écrier : n'étoit-ce donc pas assez, Seigneur, que mon fils me fût rendu et qu'il me fût accordé de voir encore son visage (1) ? Vous avez assez d'autres motifs de peine ; ne cherchez pas à les augmenter par des regrets injurieux à la providence paternelle d'un Dieu. Si des fautes de jeunesse ou des chûtes de la part de ces infortunés orphelins aggravoient la douleur de votre position, n'allez pas en accuser inconsidérément une perte que Dieu lui-même s'est engagé à réparer ; redoublez plutôt de confiance, et dites-vous à vous-même : hélas ! mes soins envers ces objets chéris étoient autrefois partagés, et ce partage en rendoit la charge douce, il en allégeoit la peine ! Mais si Dieu a voulu m'en laisser sentir tout le poids, il me promet de venir à mon secours pour le supporter ; et ces créatures chéries, aidées du Ciel par les prières d'une âme bienheureuse qui

(1) Gen. 45.

veille sur elles, recevront avec mes soins ceux que leur donnera la providence paternelle et toute-puissante d'un Dieu, qui est protecteur des pupilles (1) et père des orphélins (2).

---

## LETTRE XIX.

---

Si, lorsque j'ai cherché à élever vos regards vers le Ciel, j'ai été assez heureux pour parvenir à vous y faire voir la place que Jésus avoit lui-même destinée à cette ame chérie que vous pleurez, place que déjà peut-être elle occupe, grâces aux secours qu'elle a reçus de vos prières et même de vos souffrances; si j'ai pu réussir à essuyer les pleurs qui couloient de vos yeux en voyant l'abandon où ce coup douloureux a peut-être jeté des créatures innocentes, qui ne

(1) Ps. 145.

(2) Ps. 67.

peuvent invoquer que par des cris l'assistance du Ciel ; ah ! qu'elle mérite encore de larmes votre position , ame affligée , qui ne pouvez tirer d'autre fruit de ces consolations que cette triste et désolante pensée : il n'y a donc que moi de malheureux dans cet événement !

Solitude terrible du malheur, qui semble en rendre le joug plus pesant encore ! Oui , ce coup pèse sur vous ; c'est à vous seule que le Ciel a réservé toute la lie de ce calice de douleur et d'amertume. Le partage de votre cœur est la croix , et quelle croix , mon Dieu ! la plus terrible , la moins supportable des croix ; croix d'autant plus douloureuse en comparaison de toutes les autres , que les peines du cœur surpassent toutes les autres peines pour une ame sensible ; croix d'autant plus difficile à porter qu'elle ne cessera d'être votre partage durant tout le tems qui vous reste à vivre.

Mais, si de quelque côté que je porte mes regards je ne vois nulle part d'autres bornes que le Ciel aux flots de la douleur dont vous êtes entourée ; s'il n'est plus pour vous d'espoir de bonheur durant le reste de votre carrière ,

permettez, que je me prosterne aux pieds du Tout-Puissant, et que je lui offre le tribut de mes bénédictions de ce qu'il vous a appelée à la connoissance de sa Religion divine. Où en seriez-vous maintenant, ame trop malheureuse, si dans l'excès de la douleur qui ne vous laisse, comme à Job, pour vous soutenir sur la terre que l'amertume même de votre ame (1), le Ciel vous étoit fermé? si l'éternité ne vous ouvroit ses portes et ne vous permettoit de franchir, par la pensée, la distance qui vous en sépare encore? Quelle ressource vous resteroit-il si un rayon de lumière céleste ne venoit éclairer le sombre séjour du malheur et des larmes que vous habitez? Que ceux-là connoissoient bien peu les besoins du cœur, qui essayoient de lui ôter ses plus grandes ressources, Dieu et l'éternité. Si leur affreux système ajoutoit quelques roses à celles dont la route de la volupté semble parsemée, que d'épines ne faisoit-il pas naître dans la voie du malheur, sous les pas de la plupart des enfans d'Adam! Rassurez votre cœur, ô vous à qui il

(1) *Confabulabor cum amaritudine animae meae. Job. 7.*

ne reste plus que cette triste carrière : tandis que les mondains condamnés à la loi de l'adversité semblent s'étudier à en accroître le poids, Dieu qui ne peut connoître cette enfant du premier péché, Dieu qui est la félicité même, a pitié de l'homme affligé ; il vient *lui-même*, comme l'exprime énergiquement son Prophète (1), *soutenir le joug de votre douleur*, afin que vous ne succombiez pas sous la charge. Bien plus votre affliction est un nouveau motif qui l'engage à prendre de vous un soin tout particulier, qui le porte à venir à vous, à se tenir près de vous, prêt à étendre sa main puissante dans vos chûtes, afin que vous n'en receviez point de mal (2). Tandis que dans le Ciel il n'est entouré que d'être bienheureux, il ne veut composer sa cour dans cette vallée de larmes que d'infortunés et de malheureux ; il ne leur permet pas seulement d'aller à lui, il les appelle, il les presse : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés* (3), les larmes et l'affliction donnent un droit assuré

(1) Osée 11.

(2) Ps. 36.

(3) Matth. 11.

à sa prédilection. Jaloux du beau nom de Dieu de toute consolation (1), il cherche les cœurs qui sont dans la peine, comme si le soulagement de leurs maux étoit pour lui un besoin dont la satisfaction fût nécessaire à sa félicité ; c'est lui-même qui nous peint l'empressement avec lequel il vole auprès d'eux ; il est à la porte, il frappe, il demande l'entrée de notre cœur (2), et c'est pour essuyer nos pleurs, pour adoucir nos peines (3). Écoutez cette voix divine qui se fait entendre dans la solitude où votre cœur est désormais placé pour toujours. Cette voix de consolation ne vous parlera pas le langage des mortels : ce ne sera pas en vous offrant des dissipations dont l'idée seule vous révolte, ni en vous faisant apercevoir sur la terre un terme à vos regrets, qu'il en adoucira les peines. Ce Dieu de suavité (4) qui connoît combien vos plaies vous sont chères, renouvellera pour vous le miracle des eaux de Mara dont il changea l'amertume

(1) II. Corinth. 1.

(2) Apoc. 3.

(3) Matth. 11.

(4) Ps. 144.

en douceur (1). Ces mêmes plaies deviendront pour vous une source de douceur, et il saura proportionner, selon sa promesse, les consolations qu'il vous prépare, aux peines que vous aurez endurées (2).

---

## LETTRE XX.

---

Qu'elle annonce hautement la sagesse et la bonté de son Auteur cette religion qui a seule le droit de parler au malheureux le langage de la consolation, sans que le son de ses sublimes paroles contraste au fond du cœur affligé, d'une manière pénible, avec les plaintes que la douleur lui arrache! Cette fille de la Divinité qui, dans l'abondance des consolations qu'elle offre à l'ame affligée, sembleroit être créée uniquement pour

(1) Exod. 15.

(2) Ps. 93.

le malheureux, si le mortel placé dans la prospérité ne proclamait également les ressources qu'il trouve en elle pour la durée et la solidité de son bonheur, cette religion sainte vous ouvre ses bras, elle vous appelle dans son sein, elle parle à votre cœur, elle lui promet la consolation et le calme. Que vous êtes heureux si votre cœur n'est point insensible à ses invitations; si, tandis que les grandeurs de la religion captivent et soumettent votre esprit, elle parvient par ses charmes à captiver aussi votre cœur! C'est alors que vous pourrez sentir combien elle est fidelle dans ses promesses; vous serez même forcé d'avouer que vous étiez loin de pouvoir en imaginer la douceur inexprimable avant que l'expérience vous l'eût appris! Que cette religion si grande, si sublime se montre douce et aimable, quand elle est pour le mortel non pas seulement la suite et l'effet de la conviction de l'esprit, mais l'objet des recherches du cœur! C'est cette religion du cœur, qui a su répandre tant d'onction et de charmes dans les écrits des François de Sales, des Fénelon, des Huby, et qui de leurs touchantes leçons a fait une nourriture si propre aux besoins du cœur affligé.

Ne craignons pas de le dire: aussi long-tems que l'esprit est le seul guide de l'homme vers la religion, il ne voit dans ses mystères que des objets infiniment au-dessus de lui; il n'aperçoit en Dieu que sa sainteté et une grandeur qui remplit d'effroi tout ce qui l'approche et le considère de près. Le cœur au contraire qui ne connoît point de réserve lorsque l'amour le conduit, au lieu d'être ébloui à la vue des perfections de Dieu, y trouve un nouveau motif d'approcher de lui. Le cœur sait, il est vrai, adorer la Majesté divine et s'arrêter aux pieds de son trône; mais bientôt il vole sans crainte dans ses bras, il se jette sans hésiter dans son sein paternel. La Divinité pour l'homme qui va à elle par le cœur n'est plus entourée de flammes qui lui en défendent l'approche; une voix redoutable ne l'empêche pas, comme Moïse, de la considérer de près. Il entend au contraire une voix qui le presse d'aller à elle (1), ou pour mieux dire, c'est une invitation de rentrer dans votre propre cœur qui sera le guide le plus sûr pour vous

(1) *Venite ad me.* Matth. 11.

faire trouver votre Dieu, et en lui la consolation, le repos et la paix (1).

L'homme dont le cœur, après une perte irréparable, isolé de tout ce qui l'entoure, sent qu'il ne peut trouver de consolation solide et durable sur la terre, cet homme guidé par son cœur vers les consolations de la religion, voit alors cette religion auguste sous un tout autre aspect qu'il ne l'apercevoit lorsque la conviction de l'esprit le tenoit seule sous le joug de la loi de Dieu; une nouvelle carrière semble s'ouvrir devant lui, et cette religion, sous les auspices de laquelle il va la parcourir, ne lui paroît plus la même, tant il voit maintenant de rapports entre ses préceptes et les inclinations de son propre cœur.

Les vérités de la foi qui fatiguent par leur élévation l'entendement du foible mortel, remplissent de douceur le cœur de ce Chrétien; dans son Dieu il ne voit qu'un père qui l'aime d'un amour tendre et compatissant; dans les mystères de l'Homme-Dieu il reconnoît un frère et un Sauveur qui lui est présenté tantôt dans son enfance pour lui inspirer la confiance, tantôt dans

(1) *Redite ad cor.* Isai. 46.

sa passion pour obtenir son amour ; dans la Mère de son Dieu il trouve les sentimens de la plus tendre des mères. Les habitans du séjour de la gloire sont pour lui des amis, des concitoyens qui l'attendent , qui l'appellent parmi eux. Le triomphe des martyrs de la foi est à ses yeux le triomphe de ses compagnons d'armes; il y voit des victoires dont l'éclat est aussi glorieux à cette milice dans laquelle il est inscrit, qu'il lui devient utile à lui-même pour en retirer une nouvelle force, un nouveau courage. Les choses créées lui annoncent cette bonté divine que leur Créateur a versée à pleines mains dans les ouvrages de sa toute-puissance (1), pour qu'elles parlassent au cœur de l'homme le langage de son amour; les cieux s'ouvrent pour lui dans son affliction, et lui laissent apercevoir les couronnes que Dieu réserve à sa fidélité; dans ses privations, dans ses humiliations il voit des traits de ressemblance avec son chef. Les malheureux lui présentent l'image de son Sauveur , et c'est lui que son cœur croit secourir et consoler, toutes les fois qu'il offre à ses frères souffrans quelque secours ou

(1) Psaum. 103.

quelque consolation. La pratique de la loi divine est accompagnée pour lui de toute l'abondance des douceurs célestes, sur lesquelles la pensée d'une récompense éternelle répand encore une nouvelle suavité.

L'oraison dont la pratique paroît si difficile à la plupart des Chrétiens, et si pénible souvent à ceux-là même qui convaincus de sa nécessité n'osent pas s'en dispenser, devient pour lui le plus doux des exercices; elle ouvre son cœur à la rosée des consolations divines et le nourrit des leçons de salut qu'il apprend à l'école de Dieu lui-même. La prière vocale n'est pas pour lui un tribut pénible, un hommage commandé seulement par le devoir ou par le besoin qu'il a du secours de son Créateur: c'est le moyen de s'entretenir avec lui de son amour et de sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il en a reçu, et pour ceux que sa miséricorde lui prépare. Ses foiblesses l'humilient sans l'étonner, comme sa confiance en Dieu le soutient sans l'enorgueillir; et en l'humiliant ces mêmes foiblesses font une partie de son remède: bien plus, par le soin qu'il prend de toujours se relever, sans se laisser dé-

courager et sans rien perdre de l'intention qu'il a d'être tout à Dieu, elles deviennent pour lui, selon l'expression du saint Évêque de Genève, le sujet de pratiquer une vertu héroïque.

L'idée que son Dieu l'aime, la confiance dans laquelle il vit d'être dans sa grâce, la pensée de la Providence qui veille au bien de ceux qui se confient en elle, le soutiennent au milieu des adversités, et font régner un calme inaltérable au fond de son cœur, lors même que les eaux de la tribulation fondent sur lui et sont prêtes à le submerger. Le souvenir de ses fautes, celui même de ses crimes passés, est pour ce Chrétien un nouveau motif de s'écrier que le Seigneur est bon, que sa miséricorde n'a point de bornes, lorsqu'il voit les peines éternelles qu'il avoit méritées se changer par cette divine miséricorde en des peines de peu de durée, en des peines qui se présentent à ses yeux comme de nouveaux moyens de mériter devant son Dieu, plutôt que comme des effets de sa colère. Les sacremens de l'Église sont pour lui des trésors inépuisables de consolation et de délices qui naissent de l'union

de l'ame avec le principe et le centre de ses affections. La vie est un tems précieux dont chaque instant l'approche davantage de son Dieu et le fait avancer dans son amour; la mort est l'heureux moment qui couronne et qui assure la durée éternelle de cet amour.

Quand vous considérez cette esquisse que je vous trace de la religion du cœur, elle vous semble, peut-être, au-dessus de vos forces; la confondant avec la plus haute dévotion, votre cœur découragé et flétri par de longues souffrances se croit incapable de jamais y aspirer, ou n'ose, peut-être, pas se dévouer à un état qu'il se peint comme le fruit d'une suite de combats, de violences, d'efforts, de privations, pareilles à celles dans lesquelles se sont écoulés les jours des anachorètes les plus austères.

Rassurez-vous, ame infortunée et timide, ce n'est pas là ce que je m'e propose. Non, en vous retraçant les charmes que nous offre cette religion lorsque le cœur est notre guide pour aller à elle, je n'ai fait que vous indiquer les ressources que Dieu réserve aux ames qu'il visite par l'affliction; ressources qu'elles peuvent trou-

ver sans sortir de leur état, sans se livrer à des pratiques extraordinaires, sans se singulariser; ressources qui naissent de la position même dans laquelle un événement malheureux vous a jetée. L'heureux du siècle à qui tout prospère, n'ose livrer son cœur à une religion qui, à la distance dont il la voit, ne lui laisse apercevoir que la croix qu'elle tient dans sa main; il redoute de quitter son bonheur actuel pour se jeter dans les bras de cette religion qui lui réserveroit une félicité dont il ne connoît point encore les charmes. Ainsi un voyageur timide au milieu d'une mer courroucée n'ose abandonner le frêle esquif dont il espère encore son salut, pour se faire sur les flots un chemin vers le rivage. Placé par votre malheur dans une position moins périlleuse, et désabusé des séductions de la vie heureuse, vous n'avez, après le triste naufrage que vous venez de faire, rien à abandonner, rien à quitter en vous livrant à cette religion; elle vous portera, malgré les dangers que vous croyez apercevoir, au port de la consolation et de la paix.

Cet état de paix, de consolation sera d'autant

plus doux pour vous qu'il ne vous enlèvera nullement au sentiment de votre douleur. Non, cette religion, en se présentant à vous avec toute la tendresse de la plus compatissante des mères, ne fera point cesser vos larmes. Mais au souvenir amer qui vous les arrache, elle viendra joindre le souvenir consolant de ce Dieu qui vous réunira dans son sein avec l'objet de vos pleurs. Ainsi lorsque le Seigneur voulut adoucir les regrets que l'infortuné Job donnoit à des enfans chéris enlevés par la mort au printemps de leur vie, ce ne fut point en effaçant de son cœur le sentiment paternel qui l'attachoit à eux, ni en l'ôtant au souvenir des douceurs de leur compagnie, comme il en avoit usé avec lui pour ses richesses qu'il lui avoit pour cela rendues au double; ce fut en élevant sa pensée vers l'instant et vers le lieu où il devoit se réunir à eux; ce fut, pour employer ses propres expressions, « en plaçant cet espoir en réserve au » milieu de son cœur (1) ».

(1) *Reposita est hæc spes mea in sinu meo. Job. 19.*

## LETTRE XXI.

Ce Dieu de consolation, auprès duquel le malheur est un titre à sa protection, comme le besoin en est un pour obtenir ses grâces, ce Dieu qui menace de toute son indignation ceux qui oseroient opprimer l'orphelin et la veuve dont il se déclare le défenseur et le père (1), ce Dieu voyoit combien la majesté qui l'entoure est terrible à de foibles mortels, combien sa grandeur devoit les remplir de crainte, à cause de l'impuissance où il se trouvent de jamais parvenir à en approcher dignement. Le cœur du malheureux ne s'ouvre qu'au malheur ; tout langage qui n'est pas dicté par le sentiment du malheur, toute expression qui n'en porte pas l'empreinte, lui est pénible et ne peut trouver qu'un accès difficile pour arriver jusqu'à lui ; ses yeux affoi-

(1) Psalm. 67.

blis par les larmes , appesantis par la douleur , souvent flétris par l'oubli , hélas ! trop souvent même par le mépris qu'il éprouve de la part de ses semblables , sont bien moins capables encore dans ce triste état de s'élever jusqu'à Dieu, de soutenir l'éclat de sa gloire. Dieu se trouvoit donc trop heureux pour l'homme infortuné , comme il se trouvoit trop grand pour le cœur de sa créature (1). Pour se rapprocher de l'homme , ce Dieu , la félicité même , se fait homme et il veut être le plus peiné , le plus affligé des hommes : c'est à ce prix qu'il veut acheter le droit de se faire écouter par le malheureux ; c'est du haut d'une croix à laquelle son amour pour lui l'attache , qu'il lui adresse des paroles de consolation , et qu'il lui demande l'entrée de son cœur. Ame affligée , voilà le seul véritable ami qui vous reste pour partager avec vous toutes vos peines , ami qui toujours prêt à vous recevoir dans ses bras , oublie ses maux pour s'occuper d'adoucir ceux dont il vous voit accablée. Ainsi dans les angoisses d'une agonie douloureuse les oublioit-il pour soutenir le

(1) Cant. 8.

larron par la pensée du Ciel, pour consoler une mère désolée, pour intéresser en faveur de ses bourreaux son Père céleste, pour offrir pour ses ennemis ce même sang dans lequel ils assouvissoient leur rage. Approchez de cet homme de douleur attaché à la croix, ne craignez pas d'être rebuté de lui à cause de votre indignité; ce Dieu d'amour qui s'immole pour vous, ne voit que votre douleur, ou s'il voit en vous une victime de la séduction du monde, une esclave des passions qui sont le partage des enfans d'Adam; votre faiblesse, votre misère, vos fautes mêmes sont un titre qui vous rendra plus facile encore son abord, comme il l'a rendu facile à une femme adultère (1), à une pécheresse publique (2), au chef des publicains (3). Semblable au père de ce prodigue dans lequel il a peint l'ame égarée par ses passions, dès qu'il vous verra diriger vos pas vers lui, cet ami généreux et sensible, ce père tendre et indulgent, courra à vous, se jettera à votre cou; il ne pensera

(1) Joan. 8.

(2) Luc. 7.

(3) Luc. 19.

aux malheurs qui vous ont ramenée à lui que pour répandre dans votre cœur le baume de ses consolations; bien loin de vous reprocher les égaremens dont un coup si douloureux a seul pu vous faire revenir, il ne s'occupera que de la guérison de vos maux, de l'adoucissement de ces peines auxquelles il doit votre retour; il vous conduira dans la solitude, selon l'expression de son Prophète, et là dans le silence du monde il parlera à votre cœur (1); votre ame semblable à une mer long-tems agitée, sentira renaître peu-à-peu le calme à la voix de celui à qui les vents et les flots mêmes obéissent; ses paroles retentiront jusqu'au fond de votre cœur, y porteront une paix dont vous ne croyez plus pouvoir sentir les douceurs au milieu des peines qui vous accablent. Oh que la voix de cet innocent agneau a de charmes pour l'ame lorsque séparée du commerce des hommes qui n'ont fait qu'aggraver ses peines, elle répand son cœur aux pieds du crucifix! Qu'elle éprouve de satisfaction cette ame, dans l'excès même de son malheur,

(1) Osee 2.

lorsqu'elle se plaint à lui de ses peines, ou lorsqu'elle écoute les paroles de vie qu'il adresse à son cœur affligé ! C'est là que ce Sauveur fait connoître à l'homme infortuné le mérite des souffrances : en voyant dans la passion de ce Dieu crucifié les suites funestes du péché, il apprend à mesurer la grandeur des supplices de l'enfer, qu'il espère éviter en souffrant sur la terre ; en réfléchissant sur l'innocence de cette adorable victime, il sent naître au fond de son cœur la résignation dans ses maux, il se soumet avec moins de résistance à des peines qu'un Homme-Dieu souffre avec lui et pour lui ; en considérant que c'est là ce même fils de l'homme qui est maintenant couronné de gloire et d'honneur dans le Ciel, et élevé à cause de sa passion au-dessus de toutes les créatures (1), il apprend à connoître le prix des souffrances qu'il endure, dont chaque instant lui obtiendra une gloire immense et éternelle (2) ; il apprend à comparer ces souffrances avec celles qui lui seroient réservées

(1) Hebr. 2.

(2) II. Corinth. 4.

dans le purgatoire où il ne trouveroit que des flammes expiatoires propres à le purifier de ses souillures, mais incapables, quand elles dureroient des siècles, d'augmenter jamais sa couronne; il apprend enfin, l'homme infortuné, aux pieds de ce Sauveur expirant sur une croix, que tout ce qu'un mortel est capable de souffrir dans ce lieu de larmes ne sauroit être comparé aux consolations et aux récompenses que Dieu lui réserve dans le séjour de sa gloire (1).

Je n'entreprendrai pas de vous indiquer ici tout ce que cet ami tendre vous dira toutes les fois que vous irez lui ouvrir votre cœur au pied de sa croix. Je n'ai pas l'intention de vous entretenir de la science du crucifix d'une manière spirituelle et ascétique. Puisse le Ciel vous inspirer une véritable confiance dans ce Sauveur crucifié; puissiez-vous voir en lui le véritable consolateur de l'affligé, l'ami du malheureux, ami sincère, compatissant, généreux! Puissiez-vous rester à ses pieds avec la sœur

(1) Rom. 8. 18.

de Lazare, et là écouter dans le silence les paroles de consolation qu'il vous fera entendre, les recevoir, comme vous en avertit l'Apôtre, non comme les paroles des hommes, mais comme les paroles d'un Dieu (1), paroles de vie éternelle (2), paroles qui ne peuvent manquer leur effet (3); puissiez-vous enfin, à l'exemple de la divine Marie, les conserver et les méditer au fond de votre cœur (4)! votre cœur s'attachera bientôt à ces leçons sublimes; ces paroles de vie le rempliront d'une sainte confiance sur le bonheur de l'objet qu'il regrette, et vos yeux habitués aux pleurs de l'affliction se rempliront des larmes de la plus douce reconnoissance envers celui qui punit avec la tendresse d'un père, qui console avec la toute-puissance d'un Dieu.

(1) I. Thessal. 2.

(2) Joan. 6.

(3) Is. 55.

(4) Luc. 2.

LETTRE XXII.

---

La pensée de cette joie inaltérable, de ce bonheur parfait qui nous est promis, et qui nous paroît encore plus désirable par l'espoir d'être réuni à ce que nous aimions ici-bas, cette pensée qui devrait être pour vous une source de consolation, vous rend quelquefois inquiet, et elle devient la source d'une nouvelle peine. Ah ! dites-vous, qui sait si elle ne me sera point fermée l'entrée de cette patrie où rien n'entrera que ce dont la pureté pourra soutenir l'éclat de la pureté même de Dieu ? La route qui y conduit n'est que pour le petit nombre ; pourrois-je assez m'aveugler sur ma misère et sur ma foiblesse pour présumer d'en faire partie ?

Hélas ! votre misère m'est assez connue ; vous venez de ce premier père qui a laissé à ses enfans l'héritage funeste du penchant au mal. La plante

dont la racine est corrompue ne sauroit être saine et pure ; mais si ce père infortuné vous a transmis de si malheureuses inclinations , le nouvel Adam , le régénérateur des mortels vous a acquis un héritage bien plus riche en miséricorde , que le premier ne pouvoit être fertile en colère ; cette *rédemption* copieuse (1), cette *surabondance de grâces* (2) ne nous a pas laissé lieu de nous plaindre de notre foiblesse ou de notre misère , puisqu'elles ne sauroient être si grandes , que les moyens de les vaincre ne soient infiniment plus puissans.

N'ont-il pas été plus puissans ces moyens de victoire , ne le sont-ils pas encore tous les jours pour tant de Chrétiens ! Le Ciel se remplit *d'une foule de Saints* , supérieure à tout ce qui peut se compter (3), et nous n'oserons pas y aspirer avec eux ! Et *pourquoi ne pourrions-nous pas ce qu'ils ont pu* ces enfans d'Adam , jeunes , foibles , délicats comme nous , et plus que nous (4) ?

(1) Psalm. 129.

(2) Rom. 5.

(3) Apoc. 7.

(4) August. Confess. VIII. 14.

Je sais qu'on ne dit que trop souvent que ce sont là des Saints, et qu'ils peuvent bien s'animer à la vue du paradis que Dieu leur tient préparé ; mais , ajoute-t-on , il n'en est pas ainsi de nous , dont la vie a si peu de rapport avec celle des Saints. Mais votre vie ne peut-elle donc pas l'avoir ce rapport avec la vie de ceux que vous voyez placés dans l'état où vous êtes ? L'exemple des Saints nous éblouit parce que nous considérons en eux les grâces extraordinaires , le don des miracles , les extases dont ils étoient favorisés ; mais ces grâces extraordinaires ne sont pas la cause , et encore moins l'essence de la sainteté. C'est par l'accomplissement des devoirs de leur état que les Saints se sont sanctifiés. Semblables au *serviteur bon et fidèle* qui loin de chercher toujours la compagnie de son maître , sait renoncer à l'honneur de sa présence pour appliquer toute sa pensée à bien remplir ses devoirs , quelque soit la nature plus ou moins honorable , plus ou moins agréable de ceux que son maître lui a imposés ; leurs jours étoient toujours également pleins devant le Seigneur , soit qu'ils se passassent dans la retraite et dans

l'oraison, soit que la volonté de Dieu appelât les Saints dans les affaires du monde ou dans les camps, à régler l'intérieur de leur famille, ou à exploiter les biens de la terre à la sueur de leurs fronts. C'est la manière dont ils se sont acquittés des actions les plus communes que nous devons étudier dans les Saints; parce que c'est par l'accomplissement des devoirs ordinaires de leur état que la plupart d'entr'eux ont acquis la sainteté; c'est, comme s'exprime un saint Père (1), *en faisant les choses communes d'une manière non commune* (2); et cet accomplissement des devoirs ordinaires qui nous sont imposés par la loi de Dieu, ne sauroit être pour nous, pas plus qu'il ne le fut pour eux, au-dessus des forces de l'homme. Est-il donc si pénible de remplir les préceptes d'une loi d'amour, ces préceptes dont l'infailibilité de Dieu même nous garantit la facilité (3)?

Oui, ils sont faciles ces préceptes, quoi qu'en puisse dire le malheureux esclave de ses passions,

(1) Saint Bernard.

(2) *Communia facere, sed non communiter.*

(3) *Mandata ejus gravia non sunt.* 1. Joan. 5.

qui par une longue et aveugle obéissance à leurs plus honteux caprices , s'est créé une nécessité imaginaire de les satisfaire, moins pour le plaisir, dont l'habitude a usé les attraits, que parce qu'il ne sait ce que c'est de s'y refuser. Qu'il est à plaindre cet homme, et d'autant plus à plaindre, qu'il veut méconnoître la facilité qu'il auroit de rompre ses chaînes! ainsi l'on déplore l'état de l'aliéné qui frémit des dangers que sa frénésie lui représente, tandis que tout est tranquille auprès de lui; ainsi l'on plaint le malade qui après une longue infirmité nous parle de la dureté de son lit, tandis qu'il est placé sur le duvet.

Mais si nous plaignons cet infortuné, c'est de son erreur que nous le plaignons, et non de la difficulté et de la rigueur de la loi qui lui est imposée par le Créateur, qui est toujours également facile, qui est toujours également douce (1). Oh! si cet infortuné étoit accessible à la voix de celui qui, peut-être sans le connoître, n'en est pas moins attendri sur son malheureux

(1) *Judicia Domini dulciora super mel.* Psalm. 18.

sort, je lui dirois avec ce vif intérêt que la charité chrétienne peut seule inspirer : efforcez-vous de rompre des chaînes qui seroient également brisées bientôt par la mort, mais qui le seroient trop tard pour votre salut ; quelque'impossible qu'il vous semble de surmonter ces funestes penchans, essayez seulement ; le plus petit effort de votre part, s'il est sincère, appellera à votre secours la force du Tout-Puissant ; *et si Dieu est avec vous, qui pourra vous résister ?* Croyez-en ce héros de la pénitence, « cet aimable Saint (1) qui nous a été mis devant les yeux pour nous apprendre dans l'abîme de nos ténèbres à espérer et à ne nous décourager jamais, puisque la source des miséricordes ne tarit point pour les cœurs pénitens (2) ». Pressé par les remords, et retenu à la fois par des vieilles habitudes, il ne se fut pas plutôt déterminé à obéir enfin à la voix du Ciel, qu'il sentit, comme il le dit lui-même, *la lumière de la sécurité remplir son cœur* (3). Animé

(1) Saint Augustin.

(2) Fénelon tom. 2, pag. 243.

(3) Confess. VIII. 12.

par un premier succès , vous ne tarderez pas à connoître les douceurs de la vie pénitente , et dans l'excès de la surprise que vous causera la facilité d'observer la loi divine , vous reconnoîtrez encore à l'exemple de ce saint pénitent combien il vous est doux alors de sacrifier des plaisirs , dont vous aviez jusqu'ici si fort redouté de devoir un jour vous priver (1).

Délivrés une fois de ce honteux esclavage , il ne nous reste plus qu'à remplir de la meilleure manière qu'il nous est possible , comme le firent les Saints , nos devoirs de chaque jour envers Dieu , envers le prochain , envers nous-mêmes ; à les remplir avec exactitude<sup>3</sup> , autant qu'il est donné à l'homme de le faire , et avec le désir de plaire à notre Souverain Maître ; à lui immoler nos penchans déréglés qui nous porteroient à nous éloigner de sa sainte loi ; à faire enfin de sa volonté la règle constante et universelle de la nôtre , en nous abstenant du mal , en pratiquant le bien conformément à notre état , en supportant par amour les peines et les tribulations que son amour nous envoie pour notre

(1) Confess. IX. 1.

avantage spirituel. C'est là la vraie sainteté, beaucoup plus commune parmi les Chrétiens qu'on ne le pense peut-être ; c'est elle qui doit nous conduire au Ciel, et elle nous y conduira sans doute, si nous la pratiquons, quelque soit l'heure à laquelle il plaira à Dieu de nous appeler à lui.

Cette route si aisée et si douce vous est rendue plus facile encore, à vous qui êtes livré désormais aux larmes et aux regrets. Le Seigneur vous accorde un nouveau gage de cette vie bienheureuse qu'il vous a promise, et ce gage c'est votre position même. Laissez aux heureux du siècle l'inquiétude sur leur sort à venir. Hélas ! il est déjà décidé ; *malheur aux riches* (1) ! Lorsque tout leur rioit, lorsque leurs jours s'écouloient dans le bonheur et dans la prospérité, ils se cro-yoient dans la sécurité ; jamais cependant ils ne furent plus près du précipice (2). Ces jours de bonheur ont passé pour vous, comme pour Job, avec la célérité de l'aigle, avec la rapidité du trait (3) ; ils ont fait place à des jours de tristesse et de

(1) *Vae vobis divitibus*. Luc. 6.

(2) *Quia habetis consolationem vestram*. Luc. ib.

(3) Job. 9.

doulcur; avec lui vous vous nourrissez de soupirs et de larmes (1). C'est de vous qu'il est écrit: *Bienheureux ceux qui pleurent* (2). C'est la parole d'un Dieu qui vous promet une consolation sans fin, c'est sur lui-même que vous devez vous reposer de l'arrivée de votre bonheur éternel (3).

---

## LETTRE XXIII.

---

La vie du Chrétien est une vie détachée de la terre; ce détachement est la condition moyennant laquelle il est admis à suivre son maître. Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne sauroit être son disciple (4). Les regards du Chré-

(1) Job. 3.

(2) *Beati qui lugent.* Matth. 5.

(3) *Quoniam ipsi consolabuntur.* Ibid.

(4) Luc. 14.

tien doivent se porter vers le Ciel avec son cœur  
 (1). Cette condition est en effet la seule essen-  
 tielle à la sanctification du Chrétien ; les richesses,  
 les biens , les honneurs, la prospérité elle-même  
 ne sauroit lui nuire , si son cœur n'en est pas  
 l'esclave (2). Mais qu'il est difficile d'être dans  
 l'abondance , et d'être détaché des biens qui  
 nous entourent ! qu'il est difficile d'être heureux  
 et de ne pas chercher sa consolation dans une vie  
 qui ne nous présente que des roses ! Il existe de  
 ces vrais fidèles dont le cœur est inaccessible à  
 tant de charmes, que le bonheur ne corrompt  
 pas , que la prospérité n'a pu séduire ; mais que  
 ces fidèles, que ces Saints qui ont vaincu de pareils  
 attraits, les plus dangereux de tous, sont rares !  
 L'Esprit-Saint ne dédaigne pas d'être leur pané-  
 gyriste ; encore nous défie-t-il en quelque sorte  
 d'en trouver : *Qui est celui-là ? et nous le louerons*  
 (3). Notre expérience ne nous apprend que trop  
 cette vérité , et celui de nous qui a goûté les  
 douceurs de la prospérité, sait avec quelle facilité,

(1) Coloss. 3.

(2) Eccli. 31.

(3) *Quis est hic, et laudabimus eum.* Eccli. ibid.

dans le sein du bonheur ; notre nature repousse l'idée de ce renoncement qui est pourtant indispensable. Trop heureux , disons-le malgré qu'il en coûte à la nature , trop heureux , lorsque la miséricorde divine vient nous tirer de ce sommeil funeste de la prospérité, dont le terme étoit la mort éternelle : trop heureux lorsque cette divine bonté, en nous enlevant à un état dont nous ne savions pas profiter pour notre avantage , brise des chaînes qui auroient peut-être été remplacées par celles de la réprobation éternelle ; lorsque le malheur , en appelant nos regards et nos désirs vers ce séjour où nous retrouverons l'objet de nos regrets , donne à nos yeux et à notre cœur cette direction qui devrait distinguer tout Chrétien qui est ressuscité avec Jésus-Christ à la vie de la foi (1).

(1) Coloss. 3.

---

 LETTRE XXIV.
 

---

*Quelqu'un de vous est-il dans la tristesse ? qu'il prie* (1). Ce remède à la tristesse nous est suggéré par l'Esprit-Saint ; il est donc infaillible. Ce n'est pas seulement un moyen de sanctifier la tristesse qu'il nous indique, c'est un moyen de la soulager. Mais hélas ! le seul nom de prière vous épouvante, et vous redoutez un remède qui vous paroît au-dessus de vos forces. L'Esprit-Saint, dites-vous, parloit ici aux âmes parfaites, à ces esprits sublimes et forts de la force même de Dieu, qui se plaisoient dans les peines (2), qui en souhaitoient l'accroissement (3), qui n'en redoutoient que le terme (4). Non, âme infortunée, cet oracle ne regarde pas seulement ce petit

(1) *Tristatur aliquis vestrum ? orat.* Jac. 5.

(2) *Placeo mihi in angustiis.* II. Cor. 12.

(3) *Amplius, Domine, amplius.* Saint François Xavier.

(4) *Aut pati, aut mori.* Sainte Thérèse.

nombre d'ames choisies , et, s'il s'adresse à elles aussi , ce n'est pas dans le moment où ces sentimens élevés les rendent en quelque sorte supérieures aux infirmités humaines. C'est dans la tristesse , c'est lorsqu'elles sentent leur foiblesse, qu'il les invite à se tourner vers Dieu , qu'il leur indique ce moyen comme le seul capable de leur procurer un vrai soulagement. Ah ! dites-vous encore , quel est celui qui , dans l'excès de l'affliction , peut se présenter devant le trône de Dieu , se remplir de l'idée de sa majesté ; lui adresser ses vœux , lui parler et occuper son cœur d'autre chose que de son malheur même ? Non , Dieu n'exige pas de nous ces dispositions ; aussi bien n'est-ce pas de nos lèvres qu'il demande un hommage dans ces heures d'angoisses : la prière ne consiste pas toujours dans la répétition des paroles ou des formules qu'on nous a apprises ; cette prière , il est vrai , seroit souvent insupportable dans l'affliction. Ce qu'il nous demande , c'est de nous tourner vers lui , c'est d'ouvrir notre esprit aux leçons de la foi qui nous apprend qu'il est alors à nos côtés ; c'est de le prendre lui-même pour notre confident

dans ces peines que nous ne cessons de répéter à des amis, quelque-fois peu sensibles, et toujours incapables de nous consoler d'une manière durable. Ainsi le Roi Prophète livré aux peines les plus cuisantes ne trouve plus de consolation (1) : le sommeil l'a abandonné; en proie à une noire tristesse, il se voit assailli par les craintes les plus terribles, et il est rempli d'effroi : dans ce triste état, il pense à son Dieu, il se tourne vers lui, et il trouve en lui la consolation et le calme (2). Hélas ! Si Dieu ne nous l'ordonnoit, oserions-nous nous présenter à lui avec un cœur aussi peu capable de se pénétrer de ses grandeurs ? Son amour sembloit redouter ces effets du sentiment de notre misère; il dissipe lui-même nos craintes. *Écoutez, dit-il, ó mon peuple, c'est votre Dieu qui vous parle; ce n'est pas des sacrifices que je vous demande; faites-moi connoître vos besoins, venez à moi dans le jour de la tribulation, vous trouverez en moi un père, un ami, un consolateur, un libérateur* (3). L'homme affli-

(1) *Renuit consolari anima mea.* Psalm 76.

(2) *Memor fui Dei, et delectatus sum.* Ibid.

(3) *Audi, popule meus, et loquar: Deus tuus ego sum. Non in sacrificiis tuis arguam te, non accipiam de domo tua vitulos,*

gé qui répand son cœur au pied des autels, à l'ombre de la croix, envisage le malheur sous des traits bien différens de ceux sous lesquels il se présente aux yeux du monde ! Que le poids de l'adversité est allégé pour l'âme sur qui descend la rosée des divines communications ! qu'il est éloquent le silence de l'âme affligée devant son Père céleste, et qu'il a de pouvoir sur le cœur de Dieu ! C'est alors qu'il se plait à lui faire entendre sa voix divine, cette voix du bien-aimé qui, en voyant son amie dans la peine et dans la tristesse, arrive à l'instant, et frappe à la porte de son cœur. Ce ne sont pas les longues prières qui l'ont attiré, ce ne sont pas des vœux exprimés en mille manières différentes. Le cœur de sa bien-aimée est dans l'anertume, elle est livrée à l'affliction ; elle ne forme qu'un désir, *que mon bien-aimé vienne* (1) ! si elle ne peut élever sa voix foible et languissante, il l'entendra cependant, car il est près d'elle (2), il n'attend que l'instant où elle l'appelle pour venir. C'est

*neque de gregibus tuis hircos. Invoca me in die tribulationis, eruum te, et honorificabis me. Psalm. 49.*

(1) *Veniat dilectus meus. Cant. 5*

(2) *Ibid. 2.*

l'épouse même des cantiques qui nous instruit ainsi des bontés du Seigneur, et c'est après qu'une heureuse expérience les lui a fait connoître; *je ne me suis pas plutôt adressée à mon bien-aimé*, dit-elle, *qu'il est venu à moi* (1).

« Accoutumez-vous, vous dirai-je enfin avec le  
» vertueux et doux Evêque de Cambrai, à entre-  
» tenir Dieu non des pensées que vous formerez  
» tout exprès avec art pour lui parler pendant un  
» certain tems, mais des sentimens dont votre  
» cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence, et  
» si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que  
» vous le goûtez, que vous êtes ravie de l'aimer;  
» qu'il est bien bon de se faire tant aimer par un  
» cœur si indigne de son amour; dans cette ferveur  
» sensible le tems ne vous durera guères, et votre  
» cœur ne tarira point; il n'aura qu'à épancher de  
» son abondance, et qu'à dire ce qu'il sentira. Mais  
» que direz-vous dans la sécheresse, dans le dé-  
» goût, dans le refroidissement? vous direz tou-  
» jours ce que vous aurez dans le cœur; vous direz  
» à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en  
» vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux,

(1) *Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus. Ibid. 7.*

» qu'il vous ennuie, que sa présence ne vous touche  
» point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus  
» vils amusemens, que vous ne serez à votre aise  
» que lorsque vous serez loin de lui, et plein de  
» vous-même ; vous n'aurez qu'à lui dire tout le  
» mal que vous connoîtrez de vous-même ; vous  
» demandez de quoi l'entretenir ? Eh ! n'y a-t-il pas  
» là beaucoup trop de matière d'entretien ? en lui  
» disant toutes vos misères, vous le prierez de les  
» guérir... Ainsi vous aurez toujours amplement à  
» parler à Dieu, ou de ses miséricordes ou de vos  
» misères ; c'est ce que vous n'épuiserez jamais  
» dans ces deux états ; dites-lui sans réflexion tout  
» ce qui vous viendra au cœur, avec une simpli-  
» cité et une familiarité d'enfant dans le sein de  
» sa mère (1) ».

(1) Fénelon IV. Lettr. 175.

## LETTRE XXV.

O vous qui vous plaignez de votre insensibilité, de vos dégoûts dans la prière, qui vous reprochez même d'outrager la majesté de celui devant qui vous vous trouvez si indifférent, venez, entrons ensemble dans le jardin de Gethsemani, voyons-y notre modèle, notre maître, en prière devant son Père. Dans le silence de la nuit, dans ce tems qu'il avoit destiné lui-même pour le repos de la créature, où le sommeil trompe par quelques instans de calme l'affliction des plus malheureux, ce divin Sauveur veilloit en proie aux plus terribles angoisses. Son ame est remplie de la plus noire tristesse, et son imagination l'augmente encore par les idées qu'elle lui présente. La justice de son Père irritée qui s'appesantit sur lui, les peines et les tourmens que ses ennemis lui préparent, l'inutilité de sa passion pour un

grand nombre d'hommes, l'ingratitude de ces mêmes hommes pour qui il va mourir, le malheur éternel de tant d'âmes qu'il chérit, et dont sa mort va encore augmenter les supplices, voilà les idées qui se présentent à son esprit. Sa divinité semble l'abandonner; elle n'agit en lui que pour le soutenir miraculeusement en vie parmi ces douleurs mortelles, et concourt ainsi à le tourmenter. A cette vue accablante, Jésus n'a d'autre ressource que la prière; il se jette à genoux et veut prier; mais un ennui mortel le saisit; la prière lui devient à charge, il n'y trouve plus de goût, et ce moyen de consolation lui est ôté. Dans cet état désolant, il va du moins se surmonter pour accepter ses peines; il va se conformer à la volonté de celui dont la main divine se fait sentir d'une manière si terrible; mais sa passion vient se présenter à lui avec les couleurs les plus vives, et lui cause une crainte proportionnée aux maux qu'il se voit préparés: il n'ose pas recevoir ce calice: il se jette la face contre terre, et avec une voix mêlée de sanglots, le visage inondé de pleurs (1), il ne peut demander

(1) *Preces supplicationesque... cum clamore valido et lacrymis offerens*, Hebr. 5.

que la délivrance de ses maux. *Oh mon Père* ; quels sentimens ce nom dut-il exciter dans son cœur ! *ô mon Père, tout vous est possible, éloignez de moi ce calice* (1). Son cœur n'osoit rien ajouter ; cependant cette prière n'offre que l'expression de sa volonté, et il étoit venu sur la terre pour faire celle de son Père (2) : *ne faites cependant pas*, ajoute-t-il, *ce que je veux, mais ce que vous voulez* (3). C'est là tout ce que la résignation à la volonté de son Père peut obtenir. Cette prière dictée par la partie supérieure, et à laquelle la nature et la partie inférieure avoient si peu de part, ne lui rend pas le calme. Il le cherche auprès de ses Apôtres, et il essaie de trouver dans leur tendresse et dans leur pitié un soulagement à tant de maux. Hélas ! ils étoient peu capables de lui en offrir ; la tristesse qu'avoient excitée en eux les paroles et les prédictions de leur maître, avoit rempli leurs cœurs ; et l'abattement dans lequel ils étoient plongés, joint aux fatigues de la veille, les avoit entraînés au sommeil ; ils n'avoient pu être retenus par les

(1) Marc. 14.

(2) Joan. 6.

(3) Marc. 14.

exhortations que venoit de leur faire Jésus en leur recommandant de prier et de veiller. A la vue de l'insouciant tranquillité de ses Apôtres, quel nouveau glaive dut percer le cœur tendre et sensible de Jésus!

Le saint homme Job couvert d'un ulcère affreux, couché dans les immondices, insulté par sa femme, trouve des amis qui viennent à lui; et le voyant incapable de toute autre consolation dans l'excès de la douleur qui l'inonde, ils restent avec lui sept jours et sept nuits en partageant ses peines dans un morne silence (1). Les amis de Jésus ne peuvent pas lui offrir cette foible consolation durant l'espace d'une heure! Cet abandon livre de nouveau Jésus à lui-même; les idées de tristesse reviennent, la crainte augmente, l'ennui redouble; il a fait le sacrifice de sa volonté, mais ce sacrifice coûte trop à la nature qui hésite, comme si elle vouloit retirer le consentement; il se prosterne encore; il veut prier de nouveau, mais l'ennui l'accable; il veut offrir son sacrifice à son Père, la nature résiste, il faut un nouvel effort pour la surmonter (2). Cet effort

(1) Job. 2.

(2) *Intensius orabat*. Luc. 22. 43. juxta Græc.

lui coûte une sueur de sang, et tout ce qu'il peut en obtenir, c'est de dire: *ô mon Père, si ce calice ne peut s'éloigner sans que je le boive, que votre volonté se fasse*; encore faut-il qu'un Ange descende du Ciel pour le soutenir dans cette prière. La nature terrassée, mais non encore vaincue, revient à la charge, et il ne peut que répéter ces mêmes mots (1).

Voilà donc toute la prière d'un Homme-Dieu! voilà de quelle manière le *Prêtre éternel* offre à Dieu le grand sacrifice qui opère la rédemption du genre humain, et sa prière entremêlée de répugnances, de dégoûts, d'ennuis, accompagnée par la tristesse et par la crainte, *est exaucée à cause de son mérite* (2)! Craindrez-vous après cela, ame affligée, d'offenser Dieu en vous présentant à lui avec les regrets, avec l'insensibilité, avec les révoltes de la nature! ou bien prétendrez-vous être plus forte que votre Sauveur!

(1) *Abiit tertio, eundem sermonem dicens*, Matth. 26.

(2) Heb. 5.

## LETTRE XXVI.

Nous avons déjà déploré la triste situation de ces infortunés qui conduits par l'amour de la nouveauté, ou par un esprit de haine contre la doctrine de l'Eglise romaine, ont renoncé à la croyance de cet état d'expiation qui laisse à l'âme encore souillée de taches vénielles, ou chargée de la peine due à ses fautes passées, le moyen d'aspirer à la félicité éternelle par les peines passagères qu'elle souffre après sa mort. Leurs regrets secs et arides ne peuvent être adoucis par cette onction divine que répandent sur les plaies du cœur fidèle les prières qu'il adresse à Dieu pour ses frères trépassés. La croix qui, plantée sur le tombeau de nos amis, parle encore en leur faveur un langage de miséricorde et de pardon, lorsqu'ils attendent dans le sommeil de la mort la voix du dernier ange, cet arbre protecteur ne

couvre point de son ombre bienfaisante les tombes de ces infortunés ! tout en elles porte l'empreinte d'une triste immutabilité dans la destinée de ceux qu'elles renferment ! En renonçant à la pensée de toute expiation dans la vie future, celui qui pleure la perte d'une personne chère à son cœur, renonce à toute espérance de lui être encore de quelque utilité, et que reste-t-il au malheureux si l'espérance lui est ravie !

Les regrets du vrai fidèle ne ressemblent en rien à ces regrets infructueux ; ils n'ont point partagé avec ceux-ci l'arrêt de stérilité lancé contre l'arbre cité dans l'Évangile (1). Lorsque l'insensibilité qui annonce le règne de la mort sur les dépouilles terrestres d'un objet chéri, paroît mettre un terme irrévocable à ces relations qui formoient notre bonheur, d'autres rapports nous sont conservés, rapports bien consolans pour le cœur qui aime, et bien avantageux à l'objet aimé. Par eux nous travaillons à sa vraie félicité, tandis que nous satisfaisons le plus doux de nos penchans, celui qui porte

(1) Matth. 21.

vers lui notre pensée. C'est ainsi que la providence bienfaisante de Dieu a voulu que la prière, cette ressource sublime qui reste toujours au malheureux, nous servit à la fois pour diminuer les souffrances des personnes que nous regrettons, et pour adoucir les peines que leur perte devoit nous causer. C'est ainsi que l'Esprit-Saint, en nous apprenant par l'organe de son Église la manière de prier pour les trépassés, a voulu que ces prières nous rappellassent à chaque instant aux idées les plus sublimes et les plus propres à nous consoler. Arrêtez-vous quelques momens à ces considérations, ame affligée qui pleurez la perte d'une personne chérie ; puisque vous avez le bonheur de professer cette vraie croyance qui nous maintient en communion de secours avec les âmes de nos frères trépassés, venez avec moi dans ces maisons de prières , seul endroit sur la terre qui leur soit encore commun avec nous ; approchons de ces autels auprès desquels elles vivent encore dans la mémoire de l'Église et de ses ministres, qui ne cessent d'y invoquer les miséricordes divines sur ceux des fidèles

qui dorment dans le sommeil de la paix. Ne nous y abandonnons pas à ces idées de douleur , de crainte des jugemens de Dieu , d'irrévocabilité de ses arrêts éternels , qui se présentent les premières à notre imagination , et qui privent bien des cœurs de toute la suavité cachée dans l'accomplissement de ces derniers devoirs.

En offrant à Dieu le sacrifice de l'Agneau sans tache , le seul capable de fléchir sa justice , mais capable aussi lui seul d'obtenir le pardon de tous les crimes du genre humain , si la rédemption n'avoit déjà été opérée sur le Calvaire , l'Église forte des droits qu'a le fils de Dieu à la miséricorde de son Père , se présente au Tout-Puissant avec une entière confiance en sa bonté. En nous occupant d'abord des idées du bonheur céleste qu'elle demande au Seigneur pour ses enfans trépassés , elle semble vouloir rappeler à Dieu que c'est dans l'intérêt même de sa gloire qu'elle lui demande ce repos éternel pour des âmes qu'il a créées , afin qu'elle puissent un jour y célébrer ses louanges : *requiem æternam dona eis , Domine ; et lux perpetua luceat eis : te*

*deceat hymnus Deus in Sion, et tibi reddetur votum in Jerusalem* (1).

L'Église proteste encore, en demandant à Dieu ce repos, qu'elle se fonde sur l'étendue de sa miséricorde, et sur sa disposition à pardonner, qualités qui le distinguent de ses créatures: *Deus, cui proprium est misereri semper et parcere* (2); *Deus indulgentiarum Domine* (3); *Deus veniae largitor, et humanae salutis amator* (4); *fidelium Deus omnium Conditor et Redemptor* (5).

Dans la lecture des livres saints, par laquelle l'Église veut instruire ses enfans, elle emprunte les paroles mêmes des Apôtres, et elle choisit parmi les instructions qu'ils adressoient aux fidèles.

(1) Seigneur, accordez leur le repos éternel; que la lumière éternelle brille à leurs yeux. C'est vous qu'il convient de louer dans les Cieux, c'est à vous que nous y adressons nos cantiques. *Dans l'Introït de la Messe.*

(2) O Dieu à qui seul il appartient d'avoir toujours pitié des hommes, et de pardonner. *Oraison pour le jour du trépas.*

(3) O Dieu, Seigneur du pardon. *Oraison pour les anniversaires.*

(4) O Dieu qui vous plaisez à pardonner, et qui animez le salut des hommes. *Oraison pour les messes quotidiennes.*

(5) O Dieu qui avez créé et racheté tous les fidèles. *Oraison pour tous les trépassés.*

de leur tems, celles qu'elle juge les plus propres à adoucir nos regrets. Tantôt en nous parlant le langage de la douleur, elle verse avec nous des larmes sur nos frères, mais elle répand en même tems dans nos cœurs le baume de la consolation, en portant nos pensées vers le Ciel, où nous serons un jour réunis à eux dans le sein de Dieu: *hoc enim vobis dicimus in verbo Domini, quoniam ..... mortui, qui in Christo sunt, resurgent primi. Deinde nos qui vivimus, qui relinquimur, simul rapiemur cum illis in nubibus obviam Christo in aëra et sic semper cum Domino erimus* (1). Tantôt elle nous représente les âmes de nos frères comme déjà revêtues de la robe d'immortalité, célébrant dans le Ciel le triomphe qu'elles ont remporté sur la mort par leur participation à la victoire de Jésus-Christ: *mortui resurgent incorrupti... Deo autem gratias, qui*

(1) Nous vous déclarons comme l'ayant appris du Seigneur, que ceux qui sont morts en Jésus-Christ ressusciteront d'abord; puis nous autres qui serons vivans et qui aurons été réservés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, et ainsi nous serons à jamais avec le Seigneur. *Épître pour le jour du trépas.*

*dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum* (1). Ailleurs elle nous fait entendre une voix céleste qui nous entretient du bonheur de l'homme qui meurt dans le Seigneur : *audivi vocem de coelo dicentem mihi : scribe : beati mortui qui in Domino moriuntur* (2).

L'Église renouvelle ensuite à Dieu la prière qu'elle lui a faite par la bouche du prêtre montant à l'autel, pour obtenir le repos des fidèles trépassés, et lui rappelle la promesse qu'elle en a reçue dans ses livres saints, que le juste seroit toujours présent à sa pensée et qu'il le délivreroit des accusations de ses ennemis : *requiem aeternam dona eis Domine... In memoria aeterna erit justus, ab auditione mala non timebit* (3). Appuyée sur cette promesse, elle demande que les fidèles pour lesquels elle prie, jouissent du

(1) Les morts ressusciteront dans un état incorruptible... c'est pourquoi rendons grâces à Dieu qui nous donne la victoire par Jésus-Christ notre Seigneur. *Épître pour le jour de tous les trépassés.*

(2) J'entendis une voix qui venoit du Ciel et qui me dit, écrivez : heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. *Épître pour les messes quotidiennes.*

(3) La mémoire du juste sera éternelle ( devant le Seigneur ); quelque mal qu'il entende, il sera sans crainte. *Graduel des messes des morts.*

bonheur de la lumière éternelle ; *mereantur evadere judicium ultionis, et lucis aeternae beatitudine perfrui* (1).

L'Église, pour rendre utiles à ses enfans les exemples qu'ils ont sous les yeux de l'instabilité des choses de la terre, mêle ici comme dans le reste de l'office des morts, les avertissemens aux vivans avec les prières qu'elle offre pour les trépassés; elle saisit cette occasion pour rappeler aux premiers les jugemens de Dieu ; elle leur peint la consternation du pécheur au dernier jour; elle demande pour eux le pardon et la grâce de la conversion avant ce moment terrible. Elle adresse pour cela à son époux ces paroles touchantes : Souvenez-vous, o Jésus, que c'est pour nous que vous êtes venu au monde, rappelez-vous des pas que vous a coûté la brebis égarée, des peines que vous avez enduré pour elle ; que ces travaux ne lui deviennent pas inutiles. Vous avez pardonné à Madeleine, vous avez exaucé le larron , n'avons-nous donc pas les mêmes motifs d'espérer en votre miséricorde (2) ?

(1) Dans le trait des messes des morts.

(2) *Dies irae.*

En s'occupant d'instruire et de toucher les vivans par des leçons si puissantes , il semble cependant que l'Église ait cherché à rassurer nos cœurs , par les paroles mêmes de son époux , contre la crainte des jugemens de Dieu à l'égard de ceux que nous pleurons. Parmi les Évangélistes qui les rapportent , elle choisit toujours l'Apôtre de l'amour , comme celui qui parle le mieux le langage du cœur : ici elle nous fait entendre Jésus qui nous annonce qu'il n'est point de mort pour ceux qui écoutent sa voix : *mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint vivent* (1) ; là elle nous représente le salut du Chrétien comme l'objet des désirs du Père céleste , et comme celui de la venue sur la terre du fils éternel de Dieu : *haec est autem voluntas Patris mei, qui misit me: ut omnis qui videt Filium, et credit in eum, habeat vitam aeternam* (2). Ailleurs c'est Jésus qui nous rassure sur le salut de nos

(1) Les morts entendront la voix du fils de Dieu , et ceux qui l'entendent vivront. *Évangile pour le jour de tous les trépassés.*

(2) La volonté de mon Père qui m'a envoyé est que quiconque voit le Fils et croit en lui , ait la vie éternelle. *Évangile pour les messes d'anniversaire.*

frères, parce que, nous dit-il, celui qui sera uni à moi dans le sacrement de l'Eucharistie, aura pour son partage la vie éternelle : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam aeternam* (1); enfin dans la messe pour le jour du trépas, entrant plus particulièrement dans les sentimens de douleur qui occupent ses enfans, l'Eglise leur peint le fils de Dieu occupé à consoler une sœur plongée comme eux dans la plus profonde affliction par la perte d'une frère qu'elle aimoit tendrement, et en leur rappelant cette histoire touchante par laquelle nous avons commencé ces réflexions, l'Eglise les dispose à recevoir l'onction des consolations divines, seules capables d'adoucir la douleur de leurs plaies (2).

Si nous suivons l'Eglise dans les autres prières dont elle accompagne le sacrifice qu'elle offre pour les trépassés, nous la verrons encore occupée de demander le repos pour eux, tantôt en les présentant à Dieu comme enfans d'Abraham,

(1) Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, a la vie éternelle. *Évangile pour les messes quotidiennes.*

(2) Joan. 11. *Évangile pour le jour du trépas.*

et héritiers avec lui de la gloire éternelle qu'il lui a promise : *Domine Jesu Christe rex gloriæ,.... fac eas, Domine, de morte transire ad vitam, quam olim Abraham promisisti et semini ejus* (1) : tantôt en s'adressant à l'Agneau sans tache qui est présent sur ses autels, et en lui rappelant sa rédemption dont elle le supplie de leur faire sentir les effets : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona eis requiem*. Enfin au moment où le sacrifice se consomme elle répète encore cette belle prière par laquelle elle a commencé, elle implore de nouveau pour eux le repos de la gloire éternelle ; et, animée par une sainte hardiesse que lui donne la pensée du sacrifice qui vient de s'accomplir en sa faveur, elle ne veut cette fois présenter à Dieu d'autre titre pour être exaucée, que celui de sa bonté même : *Lux aeterna luceat eis, Domine, cum Sanctis tuis in aeternum, quia pius es : requiem aeternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis cum San-*

(1) Seigneur Jésus-Christ, Roi de gloire..... faites passer ces âmes pour qui nous vous prions, de la mort à cette vie que vous promîtes à Abraham et à sa race. *Offertoire pour la messe des morts.*

*ctis tuis in aeternum, quia pius es* (1). Elle réitère encore ses instances après la communion, et elle termine ses demandes par ce nom adorable, dont l'entremise, d'après la promesse de Dieu même (2), nous assure le succès de nos prières: *per Dominum nostrum Jesum Christum filium tuum.*

*Requiescant in pace!* Qu'ils reposent en paix! Ce sont les dernières paroles qui retentissent dans le temple de Dieu. Que d'idées consolantes renferment ces mots, soit que vous pensiez à celui qui les exprime, soit à celui auquel ils s'adressent, et au moment dans lequel ils lui sont adressés. Le ministre qui les fait entendre au peuple, est l'homme sacré à qui l'Église a confié le soin d'annoncer la parole de Dieu; la foi avec laquelle les fidèles se sont fait une heureuse habitude d'écouter les paroles de l'Évangile qu'ils entendent de sa bouche, ajoute je ne sais quoi de rassurant aux vœux que sa voix forme maintenant pour le repos, et pour la paix de nos

(1) Que la lumière éternelle brille sur ces âmes, ô Seigneur, dans l'assemblée de vos Saints par un effet de votre bonté. Que cette même bonté leur accorde le repos éternel. *Communion pour les messes des morts.*

(2) Joan. 16.

frères trépassés ; et quelle espérance ne nous donne-t-elle pas la pensée que ces vœux montent au ciel avec les prières de la victime qui vient d'être immolée, et qu'ils sont adressés à un Dieu qui ne sait rien refuser à celui qui demande avec la confiance de tout obtenir (1) ?

---

## LETTRE XXVII.

---

Les sentimens que l'Eglise cherche à nous inspirer dans l'office qu'elle récite pour le repos des trépassés, ne sont pas moins consolans, ni moins doux pour le cœur affligé, que ceux que reveillent en lui les prières dont elle accompagne le sacrifice auguste de l'Autel. Occupons-nous un instant de cet office; quelle occupation plus douce dans votre douleur, que celle de vous entretenir de ce qui peut obtenir le repos à l'objet dont vous pleurez la séparation? Votre cœur pour-

(1) *Omnia quaecumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis. Marc. 11.*

roit-il refuser de se livrer aux sentimens contenus dans ces prières, l'ouvrage de Dieu lui-même qui les a dictées à ses Prophètes?

Dieu, en suggérant au cœur de l'homme, dans ces tristes circonstances, la prière (1) comme l'unique soulagement à ses maux, et en lui faisant trouver dans cet acte de religion le double avantage de concourir au bonheur de l'objet qu'il pleure et d'adoucir sa propre peine, a voulu que les formules de prières que l'Église lui offre dans cette situation, partageassent sa journée; et que dans les deux différentes parties dont elle se compose, le cœur affligé reçût la nourriture dont il a besoin. Le soir l'Église l'entretient de la perte qu'il vient de faire; le matin elle le dispose à la pensée du bonheur qui est réservé à l'ame fidelle, bonheur qu'elle accélère par ces mêmes prières.

Connoissant les deux puissans ressorts du cœur humain, la tristesse et l'espérance, l'Église veut le soir nourrir le cœur affligé du pain de la douleur et le partager elle-même avec lui; le matin elle lui offre le calice d'une joie toute céleste,

(1) Jac. 5.

que le Seigneur tient préparée l'ame fidelle (1). C'est ainsi que David nous annonçoit des pleurs au soir de notre vie mortelle, et nous promettoit une sainte joie au matin de notre résurrection céleste avec notre Sauveur (2).

Dans cet esprit, l'Église nous parle, au commencement de son office, de la confiance que nous devons avoir en Dieu au milieu de nos peines: elle nous exhorte à cette sainte confiance par l'exemple du Prophète qui en s'humiliant devant le Seigneur et en l'appelant à son secours a été délivré par lui de ses maux: *Circumdederunt me dolores mortis .... tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi; humiliatus sum, et liberavit me* (3).

Pour mieux soutenir notre courage, elle porte doucement nos pensées vers le terme de nos maux, vers la vie éternelle, ce véritable séjour des vivans, des amis de Dieu qui essuyera lui-même les larmes des yeux de ses serviteurs: *Con-*

(1) Matth. 25.

(2) *Ad vesperum demorabitur fletus et ad matutinum laetitia.* Psalm. 29

(3) Les douleurs de la mort m'ont environné: la tribulation et la douleur me sont échues en partage, et j'ai invoqué le nom du Seigneur; je me suis humilié et il m'a délivré. Psalm. 114.

*vertere anima mea in requiem tuam .... eripuit oculos meos a lacrymis .... placebo Domino in regione vivorum* (1).

Elle nous parle de notre exil pour nous rappeler que notre séparation d'avec Dieu aura un terme, ainsi que celle des âmes souffrantes : *Incolatus meus prolongatus est! .... ad Dominum cum tribularer clamavi, et exaudivit me* (2).

Elle nous peint le Seigneur comme occupé sans cesse à veiller sur les âmes affligées qui tournent leurs regards vers lui : *Non dormitabit, neque dormiet qui custodit Israel. Dominus protectio tua: Dominus custodit te ab omni malo* (3).

Elle nous entretient des richesses de la bonté de Dieu, des trésors de sa miséricorde envers les hommes pécheurs : *Apud te propitiatio est... speret Israel in Domino, quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.*

(1) O mon âme, entrez dans le lieu de votre repos : le Seigneur a délivré mes yeux des larmes qu'ils versaient : je serai agréable au Seigneur dans la région des vivans. Psal. 114.

(2) Que le tems de mon exil est long ! dans ma détresse j'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé. Psal. 119.

(3) Celui qui garde Israël ne s'assoupira point, il ne s'endormira point, le Seigneur est votre défense ; le Seigneur vous préserve de tout mal, Psal. 120.

*Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus* (1).

Elle nous rappelle enfin que nous sommes destinés à chanter éternellement avec les Anges du Ciel les miséricordes de Dieu et la fidélité de ses promesses; qu'il se charge lui-même de nos dettes envers sa justice pour faire triompher cette miséricorde infinie : *In conspectu Angelorum psallam tibi; adorabo ad templum sanctum tuum et confitebor nomini tuo super misericordia tua et veritate tua .... Dominus retribuet pro me: Domine misericordia tua in saeculum* (2).

Ensuite l'Église nous entretient de l'objet que nous avons perdu sur la terre; elle nous fait entendre d'abord l'oracle venant du Ciel qui nous parle du bonheur caché dans la mort du juste :

(1) C'est à vous qu'il appartient de pardonner; qu'Israel espère dans le Seigneur, car c'est auprès de lui qu'on trouve la miséricorde et une abondante rédemption; lui-même rachètera Israel de toutes ses iniquités. Psal. 129.

(2) Je vous exalterai par mes cantiques en la présence des anges: je vous adorerai dans votre temple, et je rendrai des actions de grâces à votre nom à cause de votre miséricorde et de votre vérité..... Le Seigneur répondra pour moi..... Seigneur votre miséricorde est éternelle. Psal. 137.

*Audivi vocem de coelo dicentem mihi: beati mortui, qui in Domino moriuntur* (1).

L'Église nous rappelle la douceur de ce divin Pasteur qui ne sait chasser aucune des brebis qui vont à lui: *Eum, qui venit ad me, non ejiciam foras* (2).

En parlant au nom des ames pour lesquelles elle prie, l'Église exalte les grandeurs du Seigneur qui les a distinguées durant leur vie par tant de grâces, en les admettant au nombre de ses enfans; et pour mieux lui payer en leur nom le tribut de leur reconnoissance, elle emprunte les expressions de cette créature tout céleste, la Mère des fidèles, qui a pu dire la première et avec plus de raison que toute autre, que le Seigneur l'avoit traitée avec une miséricorde proportionnée à sa toute-puissance: *Magnificat anima mea Dominum.... quia fecit mihi magna qui potens est* (3). En offrant à Dieu pour tous ses

(1) J'entendis une voix qui venoit du Ciel et qui me dit: heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. Apoc. 14.

(2) Je ne chasserai point dehors celui qui vient à moi. Joan. 7.

(3) Mon ame glorifie le Seigneur, parce qu'il a fait en moi de grandes choses, lui qui est tout-puissant. Luc. 1.

bienfaits des actions de grâces telles qu'elles sont sorties de la bouche de la plus sainte parmi les créatures , l'Eglise semble vouloir acquitter la dette de reconnaissance dont l'ame fidelle étoit redevable au Seigneur , et réparer la tiédeur avec laquelle cette ame s'en étoit peut-être acquittée elle-même durant sa vie. L'Eglise nous rappelle encore par là à l'idée bien consolante , que par la participation que chacun de ses enfans a aux mérites des autres , ils sont riches des richesses de leurs frères , et que nous devons remercier nous-mêmes le Seigneur des bienfaits accordés à Marie non-seulement à cause des fruits que nous en avons recueilli , mais encore pour la part que nous en retirons par cette heureuse communion de biens qui règne parmi tous les enfans du Père céleste.

## LETTRE XXVIII.

En passant de l'office du soir à celui du matin, l'Église qui veut disposer nos ames aux sentimens les plus élevés de la foi, nous invite d'abord à venir rendre nos adorations à celui devant lequel la mort perd toute sa puissance, à celui qui veut être appelé le Dieu des vivans et non le Dieu des morts (1): *Regem, cui omnia vivunt, venite adoremus* (2). Elle veut que cette pensée et celle de la bonté infinie du Tout-Puissant nous inspirent une sainte joie, mêlée toutefois d'un vif regret des infidélités dont nous nous sommes trop souvent rendus coupables, à l'exemple de ce peuple qui, à cause de sa résistance à la voix divine, a mérité d'être reprouvé: *Venite, exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro*;

(1) Luc. 20.

(2) Venez, adorons le Roi, devant qui toute créature est vivante.

*praeoccupemus faciem ejus in confessione et in psalmis jubilemus ei . . . non repellat Dominus plebem suam . . . venite, adoremus et procidamus ante Deum, ploremus coram Domino qui fecit nos, quia ipse est Dominus Deus noster . . . hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra (1).*

Ensuite l'Église nous fait entrer dans les sentimens qui doivent nous animer pour rendre utiles à nous-mêmes les prières que nous adressons au Seigneur pour les trépassés. Si dans le psaume V. elle nous arrête un instant sur le sort épouvantable de l'homme de sang, de l'homme qui s'est joué durant sa vie de la bonté divine qui l'attendoit à pénitence; si elle invoque sur l'impie les jugemens terribles d'un Dieu irrité, l'Église en passant rapidement sur le tableau du

(1) Venez; louons le Seigneur avec allégresse, célébrons par nos transports le Dieu de notre salut. Hâtons-nous de prévenir sa présence en reconnaissant sa gloire. Faisons éclater notre joie par des cantiques en son honneur . . . . Le Seigneur ne rejettera point son peuple . . . venez, adorons, prosternons-nous, pleurons en la présence du Seigneur qui nous a fait, car il est le Seigneur notre Dieu, nous sommes son peuple; nous sommes les brebis de son bercail . . . . Si vous entendez aujourd'hui sa voix n'endurcissez pas vos cœurs. Ps. 94.

pécheur mort dans son endurcissement, ne veut que rendre plus frappant le contraste de la sévérité de Dieu avec sa miséricorde ; elle veut tout à-la-fois nous porter à une douce confiance sur le sort de ceux qui se sont endormis dans le Seigneur , et nous inspirer à nous-mêmes la componction qui seule peut disposer le Seigneur à accueillir nos prières ; mais une componction mêlée d'espérance et de douceur.

Les méchants sont pour vous un objet d'abomination , nous fait-elle dire à Dieu, mais pour nous, c'est l'excès de vos miséricordes qui nous ouvrira l'entrée de vos tabernacles (1). Jugez-les, ajoute-t-elle, ces hommes d'impiété qui vous ont irrité ; mais pour ceux qui mettent en vous leur espérance , c'est la joie céleste, c'est votre compagnie, ô mon Dieu, qui sera leur partage pour toute l'éternité (2). C'est là cette vraie componction qui charme les yeux d'un Dieu, parce qu'elle l'honore sur-tout dans sa miséri-

(1) *Virum sanguinum et idolum abominabitur Dominus; ego autem in multitudine misericordiae tuae introibo in domum tuam.* Psalm. 5.

(2) *Judica illos, Deus... quoniam irritaverunt te, Domine : et lacerentur omnes, qui sperant in te; in aeternum exultabunt : et habitabis in eis.* Ibid.

corde suivant l'avis de l'Apôtre ; componction tranquille et consolante, telle que peut la sentir un cœur déjà placé sous la sauve-garde de la bonne volonté de Dieu ; un cœur que Dieu vient de récompenser d'une couronne composée de la bonté même de Dieu : *ut scuto bonae voluntatis tuæ coronasti nos*. Pour calmer la colère de Dieu contre le pécheur , le Prophète nous apprend à lui opposer avec confiance l'état de notre misère : *Domine , ne in furore tuo arguas me , neque in ira tua corripas me. Miserere mei , Domine , quoniam infirmus sum* (1). Et qui vous glorifiera donc , ajoute le Prophète , si vous ne nous rendez la vie de l'ame , si vous n'écoutez nos gémissemens et nos soupirs : *Non est in morte qui memor sit tui ; in inferno autem quis confitebitur tibi ? Laboravi in gemitu meo etc.* (2). Si les efforts de l'ennemi du genre humain nous effraient ,

(1) Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère ; ayez compassion de moi, Seigneur, parce que je suis foible. Psalm. 6.

(2) Il n'y a personne après la mort qui puisse se souvenir de vous ; qui pourra dans l'enfer chanter vos louanges ? Je me suis fatigué à force de gémir etc. Ibid.

l'Esprit-Saint vient lui-même nous rassurer par l'alliance de la justice et de la force de Dieu avec sa patience, alliance dont l'effet est de nous soutenir et de nous défendre: *Deus iudex justus, fortis et patiens, gladium suum vibravit, arcum suum tetendit, et paravit illum* (1).

Dans les psaumes du second nocturne l'Église nous rappelle les bienfaits du Seigneur (2), l'assistance que nous devons en espérer dans nos besoins (3), la confiance avec laquelle nous devons nous approcher de lui, et nous attendre à ressentir l'effet de ses miséricordes dans la terre des vivans (4), où il réserve à l'ame fidelle une place parmi les princes de son peuple: *Collocet eum Dominus cum principibus populi sui*. Eh! quel est le Chrétien qui n'ait senti renaitre au fond de son cœur le calme et la paix lorsqu'en priant son Dieu pour une amie chérie qu'il pleure, il se représente, d'après l'oracle du Prophète, la miséricorde divine marchant à la suite

(1) Dieu, ce juge de justice, de force et de patience..... s'est armé de son glaive, il a tendu son arc, et il l'a préparé. Ps. 7.

(2) Ps. 22.

(3) Ps. 24.

(4) Ps. 26.

de l'homme sans jamais l'abandonner, le suivant pas-à-pas de crainte qu'il ne s'égare dans le chemin qui le conduit à la maison du Seigneur dont il fera sa demeure pendant l'éternité: *Misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ, et ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum* (1). Quelle autre voix que celle de l'espérance a pu s'élever dans son ame, lorsque d'après les paroles d'un prophète aussi infaillible que le Dieu qui l'inspiroit, il s'est dit à lui-même: toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité: *universæ viæ Domini misericordia et veritas* (2), lorsqu'il a pu ne pas craindre de trop dire en disant à Dieu que la grandeur même et le nombre de ses crimes sont un titre de plus auprès de lui pour en obtenir le pardon: *propter nomen tuum propitiaberis peccato meo: multum est enim*; lorsqu'il a pu défier même son ennemi (3), et lui demander de nouvelles attaques

(1) Votre miséricorde me suivra tous les jours de ma vie, afin que je puisse habiter dans la maison du Seigneur dans toute la longueur des tems. Ps. 22.

(2) Ps. 24.

(3) Ibid.

pour obtenir de nouveaux triomphes : *si exurgat adversus me prælium, in hoc ego sperabo* (1) et sûr déjà du succès, il chante le cantique de la victoire : *Quoniam abscondit me in tabernaculo suo, in die malorum protexit me in abscondito tabernaculi sui : circuivi et immolavi in tabernaculo ejus hostiam vociferationis, cantabo, et psalmum dicam Domino* (2). Dans l'ivresse de sa joie l'ame ainsi victorieuse croit déjà voir de ses yeux la couronne qui lui est réservée dans la terre des vivans : *Credo videre bona Domini in terra viventium* (3). A cette vue un nouveau courage la ranime, et dans ses transports, attendez le Seigneur, s'écrie-t-elle, combattez courageusement, que votre cœur reprenne sa force, attendez le Seigneur : *expecta Dominum, viriliter age, confortetur cor tuum, et sustine Dominum.*

(1) Si on me livre des combats, ils deviennent pour moi un objet d'espérance. Psalm. 26.

(2) Il m'a caché dans son pavillon ; au jour de la calamité il m'a protégé dans le secret de son tabernacle ; je me suis tourné de divers côtés, et j'ai immolé dans son tabernacle une hostie de jubilation ; je chanterai et je dirai des psaumes au Seigneur.

(3) J'ai une confiance certaine que je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivans.

Cet office nous trace ensuite le tableau de Jésus souffrant, tableau le plus propre à nous empêcher de succomber à l'affliction, ainsi que nous en avertit l'Apôtre. L'Église nous présente avec ce même Apôtre l'image de notre Sauveur dans le psaume XXXIX. L'Homme-Dieu y parle de ses travaux et de ses souffrances. J'ai attendu le Seigneur et il m'a exaucé: *Expectans expectavi Dominum, et intendit mihi*; les sacrifices et les holocaustes ne sauroient vous appaiser, o mon Père; me voici prêt à faire votre volonté: *Sacrificium et oblationem noluisti . . . holocaustum et pro peccato non postulasti; tunc dixi: ecce venio*. Des maux sans nombre m'entourent, je suis prêt à succomber sous le poids des péchés dont je me suis chargé; o Seigneur, daignez venir à mon secours: *Circumdederunt me mala quorum non est numerus . . . cor meum dereliquit me; complaceat tibi, Domine, ut eruas me*. C'est encore le sujet du psaume suivant. Le Prophète y relève d'abord les avantages que nous procure la méditation fréquente des souffrances du fils de Dieu qui a daigné se faire homme et pauvre pour nous sauver, et

pour nous enrichir. Heureux celui qui s'occupe des souffrances du pauvre, il recevra du Seigneur le secours dans le jour du danger; le Seigneur le soutiendra, il le délivrera de ses ennemis, et il ne l'abandonnera pas sur le lit de douleur: *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die mala liberabit eum Dominus etc.* (1). Dans le transport de son admiration à la pensée de ces souffrances de l'Homme-Dieu, le Prophète s'écrie en son nom: ayez pitié de moi Seigneur, voyez les péchés dont je suis chargé: *Ego dixi: Domine miserere mei, sana animam meam, quia peccavi tibi.* Les ennemis du Sauveur ont conspiré contre lui; ils le défient de ressusciter selon sa promesse: *Inimici mei dixerunt mala mihi . . . . adversum me cogitabant mala mihi . . . . numquid qui dormit non adjiciet ut resurgat?* Un homme avec lequel il partageoit son pain, a formé le dessein de le trahir: *homo pacis meae in quo speravi, qui edebat panes meos, magnificavit super me supplantationem.* Mais vous me res-

(1) V. le P. Berthier au psaum. XL. v. 1.

suscitez , o mon Dieu ; mes ennemis ne se rejouiront pas longuement de ma mort ; vous me protégerez à cause de mon innocence , et je serai avec vous à jamais : *Tu autem, Domine, miserere mei, et resuscita me . . . non gaudebit inimicus meus super me; me autem propter innocentiam suscepisti, et confirmasti me in conspectu tuo in aeternum.*

Le psaume qui suit nous peint encore Jésus accablé des flots de la justice divine , et animé néanmoins de la plus vive confiance par la pensée de la gloire éternelle qui l'attend : *Omnia excelsa tua et fluctus tui super me transierunt* (1). En faisant ainsi parler Jésus souffrant lui-même , elle veut que ce soit de la bouche du plus affligé des hommes que notre cœur affligé reçoive cette consolante leçon , que le séjour de la vie présente est le tems des miséricordes de Dieu , et qu'après la nuit de la mort viendra le tems de chanter ses louanges , ce tems où nous pourrons dire à Dieu avec toute l'effusion de notre cœur : vous êtes mon Sauveur qui

(1) Tous vos orages et vos flots sont venus fondre sur moi. Psalm. 41.

m'avez reçu avec vous: *In die mandavit Dominus misericordiam suam , et nocte canticum ejus . . . dicam Deo , susceptor meus es (1).*

L'Église mêle à ces psaumes les plaintes par lesquelles le saint homme Job, délaissé sur un fumier en proie aux plus cuisantes douleurs, nous instruit de la vanité des choses humaines, et de la fragilité de la vie de l'homme. Ce sont ces plaintes qui forment le sujet de toutes les leçons de cet office. Dans les réponses, qui sont comme l'expression des sentimens que la lecture des livres saints a dû exciter en nous, règne cet esprit de componction, de crainte, de pénitence, qu'inspire la méditation du néant des biens de la terre. L'Église nous peint à la fin de ses nocturnes, comme elle l'a fait à l'autel, le jour des vengeances de Dieu, et cherche par là à nous inspirer cette componction dont tout semble nous prêcher la nécessité: *Libera me , Domine , de morte aeterna , etc.*

Les derniers psaumes, par lesquelles elle ter-

(1) Durant le jour Dieu a commandé sa miséricorde, et pendant la nuit je chanterai son cantique: je lui dirai, c'est vous, qui m'avez accueilli. Ps. 41.

mine l'office du matin , sont comme le chant qui annonce l'aube du jour bienheureux de l'éternité ; l'Église les commence en nous parlant de la gloire qui est réservée aux restes inanimés des objets que la mort nous a enlevés : *exultabunt Domino ossa humiliata* (1). Elle nous entretient des biens qui nous sont réservés , ainsi qu'à eux , dans la céleste Jérusalem , de la joie qui remplira le cœur de ses habitans : *Beatus quem elegisti, et assumpsisti; inhabitabit in atriis tuis: replebimur in bonis domus tue, sanctum est templum tuum, mirabile in aequitate. . . . exitus matutini et vespere delectabis . . . clamabunt, etenim hymnum dicent* (2). Elle nous annonce que la félicité de cet heureux séjour auquel Dieu veut nous admettre dans sa miséricorde , nous dédommagera amplement de tout ce que nous aurons pu quitter avec la vie : *Quo-*

(1) Les os humiliés tressailleront d'âlegresse devant le Seigneur. Ps. 50.

(2) Heureux celui que vous avez choisi et pris à votre service; il habitera dans vos parvis. Nous serons comblés des biens de votre maison ; votre temple est saint ; il est admirable par la justice qui y règne ..... vous répandrez la joie sur l'aurore et sur le coucher du soleil.....; tout poussera des cris de joie , et fera retentir le bruit de ses cantiques. Ps. 64.

*niam melior est misericordia tua super vitas : labia mea laudabunt te, et labiis exultationis laudabit os meum* (1). L'ame heureuse désire que tous les hommes connoissent le Seigneur , que la malédiction portée sur la terre par suite du premier péché , cesse enfin pour faire place à des fruits d'adoration , de louange , de joie , de crainte filiale : *Cognoscamus in terra viam tuam , in omnibus gentibus salutare tuum ; confiteantur tibi populi , Deus , confiteantur tibi populi omnes , terra dedit fructum suum . . . metuunt eum omnes fines terrae* (2).

Délivrée , comme Ezéchias , de la mort à laquelle elle étoit condamnée à cause de ses fautes , l'ame emprunte le langage de ce Prince , loue son Dieu , qui , selon l'expression énergique du Prophète , a jeté ses iniquités derrière soi , et lui offre un tribut éternel de louanges et de remer-

(1) Parce que votre miséricorde est d'un plus grand prix que la vie même , mes lèvres vous loueront , ma bouche s'ouvrira pour vous louer par des chants d'alégresse. Ps. 62.

(2) Que nous connoissions vos voies sur la terre , et que nous sachions que vous êtes le salut de tous les peuples..... Que les peuples célèbrent votre gloire , Seigneur , que tous les peuples célèbrent votre gloire ; la terre a produit son fruit..... , que toutes les contrées de la terre craignent le Seigneur. Ps. 66.

cimens: *Eruisti animam meam ut non periret, projecisti post tergum tuum omnia peccata mea... Psalmos nostros cantabimus cunctis diebus vitae nostrae in domo Domini* (1).

L'âme dans cet heureux état invite avec ardeur toutes les créatures à bénir avec elle son céleste Bienfaiteur: *laudate Dominum de cælis..... laudate Dominum de terra* (2). Elle le bénit comme son Créateur, comme son roi, comme celui qui met en elle ses complaisances; c'est un cantique nouveau que son nouvel état de bonheur éternel lui inspire; et c'est dans l'assemblée des Saints qu'elle le chante: *Cantate Domino canticum novum, laus ejus in Ecclesia Sanctorum; laetetur Israel in eo qui fecit eum, et filiae Sion exultent in rege suo . . . quia beneplacitum est Domino in populo suo* (3). Elle forme le souhait que les

(1) Vous avez délivré mon âme: vous l'avez empêchée de périr; vous avez jeté derrière vous tous mes péchés pour ne les plus voir..... nous chanterons vos cantiques tous les jours de notre vie dans la maison du Seigneur. Is. 38.

(2) O vous habitans du Ciel, louez le Seigneur....., êtres terrestres, louez le Seigneur. Ps. 148.

(3) Chantez au Seigneur un cantique nouveau: il doit être loué dans l'assemblée des Saints. Qu'Israël se rejouisse en celui qui l'a fait, et que les enfans de Sion tressaillent d'alégresse en présence de leur roi....., parce que le Seigneur met ses complaisances dans son peuple. Ps. 149.

louanges que les créatures offrent à leur Dieu , puissent égaler la mesure de sa grandeur : *laudate eum secundum multitudinem magnitudinis ejus ; omnis spiritus laudet Dominum* (1).

Reconnoissant enfin que le bonheur éternel de ses enfans est un effet de la rédemption et des grâces qui en sont découlées , l'Église nous suggère les expressions par lesquelles le père du Précurseur témoignoit au Seigneur sa reconnaissance pour ce grand événement qui réunit le Ciel et la terre , qui ouvre aux hommes les portes du séjour éternel. Réfléchissez à la grandeur du bienfait que Dieu a accordé dans l'excès de ses miséricordes à cette personne chérie qu'il a admise à sa connoissance , à son amour , et à une participation aussi surabondante des fruits de la rédemption , de préférence à tant de malheureux infidèles qui sont dans les ténèbres et dans le royaume de la mort , à tant d'hérétiques en qui une déplorable obstination rend infructueuse la vocation au Christianisme , qui devient pour eux un nouveau sujet de condamnation.

(2) Louez le Seigneur selon l'excellence de sa grandeur....., que tout ce qui respire loue le Seigneur. Ps. 150.

Comment ensuite n'entreriez-vous pas dans les sentimens de ce saint Prophète pour remercier le Seigneur de sa bonté infinie à l'égard de cette ame privilégiée? Il l'a traitée d'une manière bien plus favorable que ces infortunés; il l'a délivrée des mains de ses ennemis; il lui a donné les moyens de le servir dans la sainteté et la justice; il l'a visitée dans sa miséricorde pour l'éclairer et la conduire dans la route de la paix éternelle: *Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi, in sanctitate et justitia coram ipso, omnibus diebus nostris . . . Per viscera misericordiae Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto, illuminare his, qui in tenebris et in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis* (1). Il l'a établie dans le royaume de son fils, de ce fils qui délivre de la mort et accorde une vie éternelle à tous ceux qui croient en lui: *qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet, et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in aeternum* (2).

(1) Luc. 1.

(2) Celui qui croit en moi vivra quand même il seroit mort, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Joan. 11.

## LETTRE XXIX.

Le sacrifice auguste de l'autel, ce gage de la tendresse et de la prédilection de notre Dieu pour ceux de ses enfans qu'il a voulu réunir à lui par la loi nouvelle, offre des pensées trop consolantes au fidèle qui le considère avec l'œil de la foi, pour que je puisse me résoudre à abandonner ce sujet, qui nous avoit déjà occupés dans les lettres précédentes. Je veux vous le présenter encore sous un autre aspect, qui n'est pas moins intéressant pour le cœur sensible et affligé. Nous l'avons déjà envisagé tel que l'Église l'offre à Dieu pour le repos de ses enfans trépassés qui sont dans la souffrance; considérons-le maintenant tel que l'Église l'offre au Seigneur pour le remercier des ses bienfaits, tant de ceux qu'il a versés sur tous les hommes en général, comme le mystère de la rédemption, que de

ceux dont il a comblé ses enfans déjà glorifiés dans les cieux. Ce seront des accens de joie , qu'elle fera retentir dans votre cœur désolé , mais cette joie y trouvera place sans en bannir des regrets qui lui sont chers ; bien plus elle les adoucira , en donnant à vos pensées l'essor vers cette habitation divine, où ils cesseront enfin par la réunion avec l'objet qui les cause maintenant.

Ce Dieu qui connoît notre misère, *qui s'est souvenu , que l'homme n'est que poussière* (1), auroit-il pu dans l'institution du plus grand des mystères, qui distinguent la plus douce des lois, oublier que les hommes pour qui il l'instituoit, ne sont que trop souvent sujets à la tristesse, et à l'affliction ; ou auroit-il voulu, en appelant à sa participation les heureux seulement, en exclure la plus grande partie des humains pour qui il l'a établi ? Loin de vous de telles craintes ! dans cet auguste mystère, celui qui immole et celui qui est immolé, le sacrificateur et la victime, est un Dieu ; mais un Dieu qui s'est fait

(1) *Recordatus est quoniam pulvis sumus. Psalm. 102.*

homme pour souffrir et pour consoler ceux qui souffrent, qui appelle à lui tous ceux qui sont dans la peine, et qui les appelle pour les soulager.

Cet Homme-Dieu, au moment de quitter la terre pour préparer à ses enfans une place dans le séjour de la gloire, a cédé à ses Apôtres le droit ineffable de lui succéder dans l'office de sacrificateur; et il a voulu qu'une succession non interrompue d'hommes divins (qu'on me passe cette expression) fût établie par eux; qu'en tout tems, et en tout lieu ils pussent offrir une victime pure, une victime sans tache, une victime infinie. L'habitude nous fera-t-elle envisager ce bienfait d'un œil indifférent, et presque insensible? Ah, s'il n'étoit accordé qu'à un seul homme sur la terre, et en un seul lieu de célébrer ce mystère, quels seroient nos vœux et nos désirs, s'écrie le dévot A Kempis, en approchant de celui qui seroit revêtu d'un caractère aussi redoutable, en visitant l'endroit où Dieu se rendroit ainsi présent aux mortels! Hélas, ajoute-t-il, la multiplication presque infinie des faveurs divines ne doit-elle donc produire d'autres ef-

fets que de nous donner de l'indifférence pour la bonté de notre Dieu (1) ?

Il n'entre pas dans mes vues de vous entretenir de cet auguste mystère d'une manière dogmatique ; je ne m'arrêterai même pas à vous le faire envisager tout à-la-fois comme le testament de la nouvelle alliance, par lequel Jésus-Christ nous laisse en héritage tous les droits qu'il a acquis à la miséricorde divine ; comme le sacrifice véritable dont tous les autres n'étoient que la figure, qui seul a pu réunir et réconcilier la terre avec le Ciel, l'homme avec Dieu, le coupable avec la justice éternelle ; comme le premier des sacremens, qui sanctifie nos cœurs de la manière la plus puissante et la plus aimable par l'union de l'homme avec son Créateur, par la participation de l'homme à la Divinité même : je me bornerai à vous entretenir de ce que l'Église en apprend à tous ses enfans, de ce qu'elle veut insinuer à tous les fidèles par les prières qu'elle y joint, et par les cérémonies dont elle l'accompagne.

(1) *Imit. Christ.* IV.

Le ministre du Seigneur se présente à l'autel, qui va devenir un nouveau Calvaire : sur cette montagne sainte *Dieu se rendit obéissant à la voix de l'homme* (1) pour en recevoir la mort, dont celui-ci, exécuteur aveugle de la justice éternelle, avoit prononcé l'arrêt; sur l'autel il va obéir encore à cette voix pour descendre des Cieux, et pour se donner à ceux-là mêmes pour qui il va s'immoler.

Le prêtre ne se distingue des autres fidèles ni par les symboles des grandeurs humaines, ni par les marques de la majesté du Dieu qui l'envoie : la croix qui orne ses vêtemens ne lui rappelle que les abaissemens et les souffrances de celui qui l'a choisi pour son ministre; elle lui apprend que c'est en les retraçant en soi, qu'il doit correspondre à la grâce de son élection.

Les fidèles annoncent par leurs chants le commencement du sacrifice (1). Les paroles inspirées que l'Église leur suggère, nous disposent à entrer dans les sentimens propres des mystères en mémoire desquels le sacrifice est

(1) Josue 10.

(2) Dans l'Introït.

offert. Ce ne sont pas seulement les triomphes de son époux et ceux des saints que l'Église célèbre par des chants. Elle chante ce qu'elle croit, elle chante les besoins de ses enfans; c'est par des chants qu'elle implore la pitié du Très-Haut; la tête couverte de cendre, le fidèle chante l'aveu de ses crimes, comme il chante l'acceptation des peines que l'Église lui impose. C'est que dans les prières de l'Église tout est l'expression de l'amour (1).

Du pied de l'autel, et tandis que les fidèles chantent les louanges de Dieu, le prêtre répète le psaume par lequel David exprimoit d'avance les sentimens de l'Homme-Dieu livré à ses persécuteurs : « Jugez-moi, dit-il, ô Seigneur, et prenez en main ma cause contre une nation sans miséricorde; délivrez-moi de l'homme injuste et artificieux. Puisque vous êtes, ô mon Dieu, ma force, pourquoi m'avez-vous rejeté, et pourquoi mes jours se passent-ils dans l'amertume, tandis que l'ennemi m'afflige? Envoyez votre

(1) La raison ne peut que parler, a dit un profond Auteur, c'est l'amour qui chante, et voilà pourquoi nous chantons nos symboles. DE MAISTRE. *Essai sur le princ. génér. etc.* XV. not. 3.

lumière et votre vérité; elles me conduiront et me feront arriver sur votre sainte montagne et dans vos tabernacles, et je m'approcherai de l'autel du Seigneur, du Dieu qui remplit de joie ma jeunesse (1) ». Cet autel du Seigneur, où l'homme va être admis à la communication intime avec son Dieu par la participation de son corps et de son sang, nous rappelle l'union éternelle, où Dieu sera toujours avec nous (2): mais ce n'est que par l'adversité qu'on peut y arriver; et le Roi Prophète, et après lui le prêtre nous apprend-t-il ici autre chose, si non ce que nous annoncent les Apôtres : *que c'est par beaucoup de tribulations que nous devons entrer dans le royaume de Dieu* (3)? Mais si ce langage est le seul que puisse employer le ministre de Dieu au moment de monter à l'autel où il va s'unir à lui, en est-il de plus consolans et de plus propres à relever le courage de l'homme affligé?

Après ce psaume, dans lequel le prêtre emploie le langage du Prophète, il va nous parler

(1) Dans le psaume *Judica me Deus*; traduction de P. Berthier.

(2) Apoc. 21.

(3) Act. 14.

lui-même. Eh! quelles seront les paroles de cet homme chargé d'une mission divine, placé en quelque sorte entre le ciel et la terre, entre Dieu et le néant? Quelles peuvent être les leçons sublimes par lesquelles il va instruire les fidèles prosternés autour de lui? Hélas! ce ministre du Très-Haut est homme, et comme tel il est pécheur; il veut que nul de ses frères ne l'ignore, et il veut bien le leur rappeler lui-même; il en fait pour cela l'aveu public et solennel, et en leur apprenant *les péchés nombreux, dont il s'est rendu coupable*, il les conjure de se réunir aux chœurs des élus pour devenir avec eux ses intercesseurs auprès de Dieu (1); et il ne dédaigne pas de les entendre invoquer sur lui la pitié de ce Dieu qui, riche dans ses miséricordes, promet aux pécheurs pénitents le pardon de leurs crimes et une vie éternelle (2).

Pendant cette confession publique du prêtre, les fidèles invoquent encore la pitié du Dieu trois fois saint (3), et la langue étrangère qu'on

(1) *Confiteor etc.*

(2) *Misereatur etc.*

(3) *Kyrie eleison.*

emploie dans ces invocations, semble rappeler à l'homme, que depuis l'établissement de la nouvelle loi *il n'est plus de distinction de langage ou de nation auprès de Dieu, qu'il est le Maître et le Père de tous, et que tous ceux qui l'invoquent, ont part aux richesses de son amour* (1). La pensée de cette réunion de toute sorte de nations dans le sein d'une même religion qui est le résultat de la venue de l'Homme-Dieu sur la terre, pourroit-elle nous trouver indifférens, nous qui devons à cette vocation universelle le bonheur d'appartenir au royaume de Dieu, bonheur réservé avant la venue du Sauveur au seul peuple élu? Pourrions-nous ne pas ouvrir nos cœurs aux sentimens de la plus vive reconnoissance, ou refuser de nous unir au prêtre lorsqu'il fait éclater sa joie, en empruntant, pour remercier ce Dieu Sauveur, le langage par lequel les Anges annoncèrent aux pasteurs le bienfait de sa naissance, et avec elle le règne de la paix, *de cette paix* céleste et durable, qui devoit être offerte indistinctement à tous les hommes de bonne volonté (2)?

(1) Rom. 10.

(2) Dans le *Gloria in excelsis Deo*.

Le cœur plein de ces pensées consolantes , le prêtre se tourne vers ses frères, et les salue en employant les termes les plus énergiques et les plus consolans à-la-fois dans la bouche de l'envoyé de Dieu : le Seigneur soit avec vous (1); il s'adresse à ce même Dieu, il le conjure de confirmer ce souhait, en leur accordant toutes les grâces dont ils ont besoin , et en leur faisant ressentir les effets de l'intercession de ses élus (2).

Les fidèles écoutent ensuite les leçons que leur ont laissées les Apôtres et les Prophètes(3); tantôt cette lecture leur apprend les moyens de correspondre à tant de grâces dont le Seigneur les comble; tantôt elle leur rappelle leurs obligations envers Dieu , envers leurs semblables , envers eux-mêmes ; ailleurs elle contient les éloges des justes et des Saints , dont l'Église leur propose les exemples; ici ce sont les plaintes de Dieu sur l'ingratitude d'un peuple qu'il avoit comblé de ses bienfaits; là c'est le tableau du bonheur qu'il prépare à ses serviteurs.

(1) *Dominus vobiscum.*

(2) Dans les oraisons.

(3) Dans l'épître.

A cette lecture succède l'expression des sentimens qu'elle a dû exciter en nos cœurs, et l'Église les annonce selon leur nature par des chants de joie ou de tristesse, par des gémissemens ou par des louanges (1): aucun des sentimens qui peuvent rapprocher notre cœur de la Divinité ne sauroit être étranger à ce sacrifice, le centre et la perfection de notre culte. Ce sacrifice nous invite également à l'admiration sur l'anéantissement d'un Dieu fait homme dans le sein d'une Vierge (2), et à l'amour pour un Dieu enfant qui naît dans une crèche (3); à la reconnoissance envers un Dieu qui se manifeste aux idolâtres (4), et à la tendresse envers un Dieu qui s'offre à son Père en qualité de pécheur (5); au repentir de nos crimes durant le Carême, et à la pitié envers un Dieu souffrant dans le tems de la Passion; à la foi dans la Résurrection du Sauveur, et aux desirs dans son Asceusion au Ciel; à la joie dans la communication de sa divinité à la Pentecôte,

(1) Dans le graduel.

(2) Durant l'Avent.

(3) Aux fêtes de Noël.

(4) Aux fêtes de l'Épiphanie.

(5) A la Purification.

à la gratitude dans la fête du Saint-Sacrement ;  
à la confiance filiale dans les fêtes de Marie,  
et aux sentimens de courage dans les triomphes  
de ses élus.

Cependant l'envoyé de Dieu se dispose à remplir sa mission apostolique ; c'est la loi nouvelle dont il va renouveler la promulgation , et c'est par les paroles de notre divin Maître lui-même qu'il va nous l'apprendre. Ce n'est point parmi les éclairs et la fumée , au milieu des feux du Ciel , que cette loi s'annonce , ainsi que la loi ancienne donnée à un peuple matériel par une écriture matérielle (1). Aussi supérieure à la première , que le Fils de Dieu l'est au législateur du peuple d'Israel , cette nouvelle loi est publiée par la voix , parce qu'elle est elle-même la voix et la parole éternelle , et cette voix , cette parole , c'est le Fils de Dieu , qui est à-la-fois la loi et le législateur ; il est *cette parole , qui étoit dans le commencement , qui s'étant fait chair a habité parmi nous , et nous a choisis pour être*

(1) Hebr. 12. Exod. 19. et seq.

*les témoins de sa gloire: parole pleine de grâce et de vérité, qui a voulu nous donner part à cette plénitude en nous associant à sa génération divine (1).*

La lumière, qui brille auprès du diacre promulgateur de cette sublime parole, est une lumière douce et paisible, conservée soigneusement dans l'Église depuis le jour (2), où elle l'a tirée du caillou, image de cette pierre angulaire (3) qui est elle-même *la vraie lumière, dont tout homme, qui vient dans ce monde, est éclairé* (4). La fumée, qui entoure ce nouveau Sinaï est celle de l'encens offert à la *Parole de Dieu*, à ce Fils éternel qui daigne parler aux hommes. Dans quel autre principe, que dans la haine de tout sentiment de piété et de dévotion, a pu trouver sa source cette aversion pour toute forme extérieure de culte, qui a porté nos infortunés frères séparés à bannir les cérémonies de l'Église de leurs actes les plus solennels de religion ! En vain l'esprit cherche-

(1) Joan. 1.

(2) La veille de la Résurrection.

(3) Matth. 21. I. Petr. 2.

(4) Joan. 1.

t-il à s'ouvrir aux divines leçons des livres saints, si le cœur n'en est le guide, et comment le pourroit-il être, s'il ne trouve rien que de stérile et de froid dans le culte extérieur? Les créatures inanimées qui sont autant de moyens destinés à porter nos sens vers la Divinité, semblent par rapport à nos frères égarés avoir reçu en partage la malédiction de la stérilité. Doués d'une triste insensibilité, ou livrés à un aveuglement coupable, les auteurs de ces doctrines délétères, en se refusant à Dieu le plus doux de ses titres, celui de Dieu des cœurs (1), ont réussi à se rendre l'approche de la Divinité bien plus difficile et plus pénible, quand même elle seroit accessible autrement que par la voie de la vérité, dont ils se sont écartés.

(1) *Deus cordis mei. Ps. 72.*

## LETTRE XXX.

Si la majesté brille dans les chants et dans les cérémonies augustes, par lesquelles l'Église dispose ses enfans à l'accomplissement du sacrifice redoutable, le silence qui leur succède, et qui cache en quelque sorte le mystère de Dieu, n'est pas moins auguste ni moins imposant. Le prêtre et son peuple ont solennellement accepté la loi divine, qui vient d'être promulguée, en professant leur foi dans ce symbole qui nous rappelle tous les bienfaits de Dieu, et l'obligation que nous avons d'y correspondre en obéissant à ses préceptes (1); le ministre du Dieu vivant cesse tout-à-coup de faire retentir sa voix dans l'assemblée des fidèles; il semble en quelque sorte entrer dans la nuée qui entoure le trône

(1) Dans le *Credo*.

du Très-Haut; le peuple, qui attend son retour, est seulement averti d'unir ses prières à celles qu'offre le prêtre: *Orate fratres*, priez, mes frères. Que ces mots sont sublimes sur les lèvres de l'envoyé du Seigneur! Cet être privilégié ne dédaigne pas d'interrompre le cours de ses communications avec la Divinité pour se recommander aux prières des pécheurs: il leur donne le nom de frères, ce nom tendre qui ne leur rappelle pas seulement les liens de la charité qui les unit à lui, mais la paternité divine qui les accueille tous sans distinction dans son sein. Il ne peut y avoir de fraternité que là où l'on trouve un être supérieur, en qui tous ceux que se disent frères, reconnoissent les droits d'un Père commun; et les hommes ne sauroient être tous frères, qu'autant qu'il est un père au-dessus d'eux, et d'une condition supérieure à la leur. Que dire de ces infortunés qui ont voulu établir une fraternité mensongère, en secouant toute dépendance paternelle, et en niant jusqu'à l'existence de leur Père divin! Et quelle horrible fraternité, que celle qui renonçant à-la-fois à la Divinité et à

la vérité, ne sauroit reconnoître d'autre supériorité, et par là d'autre paternité, que celle de l'esprit de mensonge par qui elle se laisse diriger (1) !

Le prêtre est enfin rendu aux hommes : pénétré des grandeurs et des miséricordes de Dieu, il revient à eux pour les publier, pour élever les pensées et les cœurs de ses frères au-delà des espaces (2), et les conduire dans le séjour des bienheureux afin qu'ils y unissent leurs voix à ces intelligences célestes, qui ne cessent de bénir le Dieu trois fois saint (3), et d'exalter les excès de sa miséricorde, qui brillent dans le bienfait de la rédemption (4).

Le prêtre reprend le silence : c'est durant ce silence que le Verbe tout-puissant de Dieu descend sur l'autel, comme *durant le silence du milieu de la nuit il descendit de son trône éternel dans le sein d'une Vierge* (5). Le ciel et la terre vont se confondre ; l'autel devient le séjour du

(1) *Vos ex patre diabolo estis.* Joan 8.

(2) *Sursum corda.*

(3) *Sanctus, Sanctus, Sanctus, etc.*

(4) *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

(5) Sapien. 18.

Très-Haut, et les fidèles s'unissent aux Anges pour adorer la Divinité cachée qui l'habite. Durant ces instans précieux le prêtre offre le Dieu qu'il tient entre ses mains pour le salut des hommes. Fort des mérites infinis de la victime sainte qui lui permet d'en disposer, il ne craint point, tout en avouant ses péchés, de demander pour lui et pour ses frères une place dans le royaume éternel à côté de ces élus qui y goûtent déjà les douceurs d'une récompense sans terme accordée à leurs travaux et à leurs souffrances (1). Ce n'est plus l'humble prière du publicain qui n'osoit lever les yeux vers le Ciel; c'est la demande hardie de la mère des enfans de Zébédée (2), une prière dictée par une sainte confiance, qui ne craint pas de désigner les places qu'elle y demande à côté des Apôtres et des Martyrs, à côté des Ignace et des Alexandre, des Félicité, et des Perpétue, et de tant d'autres héros, dont les vertus et les souffrances sont l'objet de la vénération de l'Église (3).

(1) *Nobis quoque peccatoribus, etc.*

(2) Matth. 20.

(3) *Partem aliquam, et societatem largiri digneris cum tuis sanctis Apostolis, et Martyribus, etc.*

Le silence mystérieux qui couvrait les communications redoutables de l'homme de Dieu avec son Créateur, cesse enfin : le ministre de Dieu le rompt pour publier à haute voix l'annonce de l'éternité bienheureuse (1). A entendre ces paroles consolantes, j'ai pensé plus d'une fois le voir revenir du séjour de gloire qu'habite l'Éternel, le cœur plein des idées de la félicité sans terme qui y règne, et en revenir pour l'annoncer, cette félicité, au peuple fidèle qu'il avoit laissé, ainsi que Moïse, au pied de la montagne mystérieuse.

*Pour tous les siècles des siècles !* il est, hélas ! une éternité pour les méchants, comme pour les bons ; mais une éternité, annoncée de l'autel même de la réconciliation en la présence et de la part de l'Agneau qui s'y sacrifie pour notre amour, pourroit-elle être autre qu'une éternité de bonheur, une éternité d'amour ?

Toujours animé de cette sainte hardiesse, que lui donne la cession des droits infinis de la victime sainte pour demander à Dieu tous

(1) *Per omnia saecula saeculorum.*

les secours, toutes les grâces dont il a besoin, le prêtre invite les fidèles, il les encourage à s'unir à lui : « Prions, leur dit-il, et en conformité des préceptes de notre Sauveur, et » dociles aux leçons de ce divin Instituteur, » ne craignons pas de dire : oh notre Père, » qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite, etc. (1) ». On dirait, qu'il commande bien plus, qu'il ne supplie en l'entendant parler de la sorte au Dieu terrible et tout-puissant : eh ! quel coupable osa seulement demander une légère commutation de sa peine, je ne dirai pas à un souverain irrité, mais à un ami, à un frère, avec cette assurance que montre le prêtre en demandant à Dieu le pardon, l'oubli de ses crimes ? Il lui dicte même la loi en lui prescrivant la mesure qu'il doit garder en l'accordant : « pardonnez-nous nos » péchés, dit-il, comme nous les pardonnons » à ceux qui nous ont offensés ». Quelle proportion y a-t-il donc entre l'outrage que l'hom-

(1) *Pater noster*, etc.

mê fait à son Dieu , et l'offense qu'il reçoit de son semblable pour que le pardon de l'un serve de mesure à l'oubli de l'autre ? Mais , le sang de l'Homme-Dieu unit ses cris à la voix du pécheur , et lui communique sa toute-puissance ; la justice même de Dieu est contrainte de céder. Délivrez-nous , poursuit-il , des pièges du tentateur « délivrez-nous du mal », et avec l'instance de celui qui croiroit n'avoir pas assez expliqué , non les grâces qu'il demande , mais les ordres qu'il viendrait de donner , « délivrez-nous , ajoute-t-il , de tout mal passé , présent » et à venir , et donnez-nous la paix , en sorte » que nous soyons exempts de tout péché , et » rassurés contre toute inquiétude (1) ».

Sûr d'un accueil favorable à sa demande , il en porte la réponse aux fidèles , en leur annonçant la paix du Seigneur (2) ; et il ratifie solennellement au nom de celui qui l'envoie , la promesse d'une éternité bienheureuse par l'union des espèces consacrées (3).

(1) *Libera nos , quaesumus , Domine , etc.*

(2) *Pax Domini sit , etc.*

(3) *Haec commixtio , etc.*

Le sacrifice touche à son terme ; le baiser de paix vient en annoncer la consommation , et en indiquer les heureux résultats. Le divin Agneau est conjuré , par ses propres mérites et par la foi de l'Église, d'en faire ressentir les effets à tous ses membres (1).

A la prière, par laquelle le prêtre demande à Dieu cette paix, il ajoute la suivante, une des plus belles, que les hommes puissent adresser à leur Rédempteur : « Seigneur Jésus-Christ fils » du Dieu vivant, qui, par la volonté de votre » Père et la coopération du Saint-Esprit, avez » donné la vie aux hommes en mourant pour » eux, délivrez-moi par votre saint corps et » votre précieux sang de toutes mes iniquités » et de toute sorte de maux ; faites que je sois » toujours inviolablement attaché à votre loi, » et ne permettez pas que jamais je me sépare » de vous (2) ».

Il le prie encore de lui faire trouver dans la participation de ce corps adorable une défense ,

(1) *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem: Domine Jesu Christe, qui dixisti, etc.*

(2) *Domine Jesu Christe, Fili Dei vivi, etc.*

et un remède pour l'ame et pour le corps (1); il ranime enfin sa foi, son humilité et sa confiance, en répétant cet aveu sublime du centenier qui lui valut de la part du Sauveur un éloge que nul des enfans d'Israël n'avoit mérité (2): « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez » dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon ame sera guérie (3) ».

Après le sacrifice, le prêtre demande au nom de son peuple la continuation de ces bénédictions que la venue du Seigneur a répandues sur lui et sur eux: il leur annonce ensuite la fin de la prière (4), et en invoquant sur eux la bénédiction divine, il semble les charger d'une mission pareille à celle que le Sauveur donna à l'obsédé des Geraséens qu'il venoit de délivrer, lorsqu'il lui dit: *allez, et annoncez aux hommes les miséricordes de Dieu, et les grâces que vous venez d'en recevoir* (5): il semble encore leur rappeler l'exemple des gardes qui, après s'être

(1) *Perceptio Corporis tui, etc.*

(2) Matth. 8.

(3) *Domine, non sum dignus, etc.*

(4) *Ite, missa est.*

(5) Luc. 8.

trouvés présens comme eux *au spectacle* du sacrifice de l'Homme-Dieu , descendoient la montagne sainte , en publiant ses grandeurs , et les merveilles dont ils avoient été témoins (1).

---

## LETTRE XXXI.

---

J'ai cherché à vous faire connoître les sentimens dans lesquels l'Église désire que vous entriez , en offrant avec elle le sacrifice d'un Dieu qui s'immole pour obtenir le bonheur éternel à ceux que vous pleurez. Mais hélas ! pourquoi faut-il que votre cœur ne sorte presque jamais du sanctuaire de propitiation , sans éprouver de la tristesse ? Permettez que j'en accuse votre zèle même pour le repos de cette ame chérie , zèle très-louable sans doute dans son principe ,

(1) Luc. 23.

mais mal dirigé par l'empressement et par l'inquiétude que vous joignez aux vœux que forme votre cœur. - Je sais combien est pardonnable cette inquiétude, combien cet empressement est excusable, lorsque la personne qu'il concerne mérite si fort vos regrets, et lorsque ses besoins sont peut-être aussi pressans. Mais si cette inquiétude et cet empressement ne lui sont d'aucune utilité, si même ils empêchent que vous ne vous présentiez devant votre Dieu avec cette paix et ce recueillement, sur lesquels il aime si fort à arrêter ses regards, pourquoi ne vous prierai-je pas de surmonter, autant que votre position vous permet de vous occuper de vous-mêmes, des dispositions qui causent votre tourment et peuvent retarder l'effet de vos vœux? Si votre esprit abattu étoit capable dans ces tristes momens de recevoir les avis de l'amitié, je voudrois lui rappeler ici les paroles de ce saint Evêque dont le nom est si familier aux personnes affligées, dont les leçons sensibles et compatissantes trouvent si bien la voie qui conduit au plus profond du cœur. Les esprits bienheureux, nous dit-il, sont sans cesse oc-

cupés de notre bonheur, et notre salut est l'objet de leurs vœux les plus ardents : les soins qu'ils donnent n'en sont pas pour cela moins tranquilles ; ces soins n'altèrent jamais la paix dont ils jouissent en la présence de leur Dieu.

Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, nous dit-il encore dans son langage naïf et touchant ; mais les abeilles remplissent leurs ruches de miel, et les premiers n'en font pas (1). Le Sauveur lui-même sembloit avoir eu vue l'empressement qui vous porte sans cesse à accumuler prières sur prières pour secourir les trépassés, et qui en rend nécessairement la récitation inquiète et par là bien moins recueillie, lorsqu'il avertissoit ses disciples de ne pas croire que la ferveur de la prière consistât dans la multitude des paroles : *laissez aux infidèles*, leur disoit-il, *cette abondance de paroles par laquelle ils pensent s'assurer le succès de leurs demandes* (2). Parlons donc peu dans nos prières ; c'est le Sauveur lui-même

(1) Saint François de Sales Introdect. III. p. ch. 10.

(2) Matth. 6.

qui nous l'ordonne. Notre esprit sera bien plus calme lorsqu'il ne sera pas impatient d'achever une prière pour en commencer une autre; il sera bien mieux disposé lorsqu'il s'occupera de bien prier, plutôt que de prier beaucoup; notre cœur sera bien plus capable de goûter les sentimens que l'Église cherche à nous inspirer par les prières que nous avons considérées. Notre ame, en priant ainsi, sentira renaître la paix et la tranquillité qui l'avoient abandonnée; et le retour de la paix et de la tranquillité produira en elle la plus douce confiance au succès de sa prière. La prière ne portera plus pour elle des fruits de tristesse, et dans le sentiment de la douceur qu'elle goûtera en priant, elle répétera avec le Prophète, pénétrée de reconnoissance: je me suis adressée à mon Dieu, et le calme et la consolation sont revenus au fond de mon cœur (1).

(1) Psalm. 76.

LETTRE XXXII.

---

Cette consolation qui accompagne la prière de l'ame qui cherche son Dieu dans le recueillement , pour fléchir sa justice en faveur d'une personne chérie , ne sauroit calmer entièrement, dites-vous , la tristesse qui s'empare de vous lorsque votre esprit s'arrête à l'idée des peines dont vous demandez pour elle la délivrance. La paix , le recueillement ajoutent au contraire quelquefois à l'amertume des pensées, auxquelles vous vous trouvez alors entièrement livrée. Ainsi un saint Roi à qui le Prophète venoit de présenter au nom de Dieu même la coupe de l'affliction , se plaignoit de ce que le calme et le recueillement lui rendoient plus affligeant encore l'arrêt porté par le Seigneur (1). Ah ! si la prière,

(1) *In pace amaritudo mea amarissima.* Isai. 38.

si la société de votre Dieu, lors même que votre cœur se présente à lui dans la tranquillité et dans le calme, ne vous offre que des pensées tristes et affligeantes, c'est que votre esprit ne sait s'occuper en sa présence que des misères et des besoins de l'homme, sans jamais s'élever jusqu'aux miséricordes et aux bontés de son Créateur. Peu habitué à traiter avec lui d'une manière grande et généreuse, vous ne savez presque vous adresser à Dieu que pour lui demander des remèdes et des grâces, et jamais pour lui offrir les expressions désintéressées de votre reconnoissance, de votre gratitude ; semblable en cela aux Juifs du désert, qui, dès qu'ils voyoient descendre à terre la nourriture qu'ils avoient demandée en murmurant, se courboient pour la ramasser sans jeter un regard vers le Ciel d'où elle leur étoit venue. Cette habitude de n'aller à Dieu que dans nos besoins, règle également nos démarches dans les besoins de nos amis trépassés ; et notre cœur ne sait s'occuper d'eux devant le Seigneur que pour lui demander leur délivrance. Si vous saviez quelquefois, dans ces momens où vous êtes avec votre Dieu, porter vos regards vers les bienfaits qu'il

a prodigués à la personne que vous pleurez ; si vous saviez considérer les bénédictions dont il l'a prévenue dans sa miséricorde (1), en l'aimant de toute éternité, et en la portant de toute éternité dans son cœur (2), en l'appelant à la vraie religion , en l'admettant à participer dans les sacrements de l'Église d'une manière si particulière aux mérites de son Sauveur , en la faisant vivre de cette vie céleste et divine qui est cachée dans l'Eucharistie , en lui donnant pour mère celle qui l'avoit enfanté lui-même dans le tems ; si vous repassiez dans votre esprit toutes les grâces dont il l'a comblée , une douce reconnoissance inonderoit votre cœur ; l'attachement tendre et malheureux qui a fait votre bonheur, et qui vous fait verser aujourd'hui tant de larmes, vous porteroit à aimer davantage le bienfaiteur de cette ame chérie ; le sentiment de la miséricorde de Dieu envers elle rempliroit et élèveroit insensiblement votre esprit et votre cœur vers cette source de bonté , et le feroit reposer dans le sein de Dieu où l'objet que vous regrettez est déjà heureux et sûr de son bonheur éternel.

(1) Psalm. 20.

(2) Jerem. 31.

Que si des taches non encore effacées retiennent cette ame loin du séjour où rien de souillé ne sauroit entrer, votre prière, votre action de grâces pour les bienfaits dont le Seigneur l'a comblée seront cependant tout aussi douces à son cœur qui, séparé encore de son Dieu, n'en sent pas moins tout le poids de la reconnoissance, n'en est pas moins embrasé pour lui d'un amour qui lui rend insupportables ses propres souillures, parce qu'elles sont insupportables aux yeux de son Seigneur. Dans l'impuissance d'acquitter elle-même cette dette de sa reconnoissance, elle voudroit avec le Prophète inviter toutes les créatures à louer le Seigneur, à le glorifier avec elle (1); et dans la joie qu'elle ressent en vous voyant occupé à satisfaire en partie au besoin qu'elle a de le remercier, ses peines deviennent moins cuisantes, ses tourmens perdent en quelque sorte de leur force. Votre douleur prendra par là l'heureuse habitude d'aller se soulager dans le cœur même de cette aimable Providence devant laquelle il n'est point de trépas pour ses créatures; c'est là que votre ame se

(1) Psalm. 33.

trouvera réunie à l'objet qu'elle ne trouve plus ici-bas.

Mais si vous avez le bonheur de vous unir réellement dans le sacrement de son amour à ce Dieu dont la possession formera la félicité de cet objet chéri pour toute l'éternité , oh ! que vos momens sont précieux alors pour son bonheur , et pour votre consolation ! C'est alors que pour payer la dette de sa reconnoissance vous pouvez offrir une victime d'un mérite infini : c'est alors que vous êtes uni à ce Dieu auquel la mort qui vous l'a ôté vient de l'unir aussi : c'est en lui que vous pouvez vous retrouver ! N'allez pas craindre que cette pensée puisse offenser votre Dieu au moment de sa venue dans votre cœur ! Il voyoit bien ce Dieu de bonté l'empressement de Marie et de Marthe pour la résurrection de Lazare , et son cœur n'en fut pas pour cela moins touché de l'accueil qu'elles lui firent , lorsqu'il se rendit sur leur demande à l'habitation où elles pleuroient ce frère tendrement aimé.

## LETTRE XXXIII.

Vous avez déjà vu combien l'exemple de Jésus qui pleure sur la tombe de son ami, et les leçons divines qu'il adresse à ses disciples attristés par la pensée d'une séparation prochaine, offrent d'idées consolantes à l'ame affligée; combien la vue d'un Dieu souffrant, qui meurt sur un gibet pour son amour, peut lui inspirer de résignation et de force dans ses peines; vous avez dû sentir combien la religion sainte que vous avez le bonheur de professer, est riche en consolations, soit dans le secours qu'elle vous offre pour adoucir vos peines, soit dans ceux qu'elle vous permet d'offrir vous-même pour alléger et pour abrégier les souffrances de ceux dont vous pleurez la séparation. Nous sommes loin cependant d'avoir épuisé les ressources de cette religion divine; nous pouvons même dire que

nous n'avons fait qu'effleurer un sujet si riche et si fécond ; tant que nous n'avons pas porté nos regards et nos pensées vers ce mystère qui contient la source de toute consolation, vers ce sacrement adorable qui , en assurant aux hommes la présence de leur Dieu jusqu'à la fin des siècles, rend le sort du Chrétien si préférable à celui des justes de l'ancienne loi ; qui , par la plus intime communication avec Dieu, lui offre la participation la plus heureuse à tous les trésors de la Divinité elle-même, et accomplit en quelque sorte pour lui cette promesse par laquelle le père du mensonge avoit séduit la mère des humains : *vous serez comme des dieux* (1).

O âme infortunée, je n'entreprendrai point de vous parler à fond des consolations, des douceurs, de tous les biens que Dieu réserve à tous ceux qui s'unissent à lui dans ce sacrement par lequel, pour me servir des expressions que l'étonnement, l'admiration, et la reconnaissance suggéroient à un Père de l'Eglise, » le Dieu bon, le Dieu très-bon, le Dieu infiniment bon, le Dieu toute bonté a voulu

(1) *Eritis sicut Dii* Gen. 3.

» répandre sur nous comme un débordement  
» des richesses de son amour pour les hom-  
» mes (1) » : ce n'est point. mon dessein de  
vous entretenir des secours tout particuliers qui  
vous sont offerts pour votre sanctification ,  
lorsque vous vous unissez dans ce mystère  
d'amour à celui qui est l'auteur même de toute  
sainteté , et qui ne désire rien avec plus d'ar-  
deur que de vous combler de tous ses dons ,  
de vous enrichir de toutes ses richesses. Que  
votre foi, que votre cœur soient vos guides ;  
que le sentiment même de votre misère et de  
vos besoins vous conduise vers ce divin bien-  
faiteur : vous sentirez assez tôt par une expé-  
rience bien consolante ce que je ne saurois vous  
exprimer que trop faiblement.

Ah ! craindriez-vous que ce sacrement , qui  
transporte sur la terre les délices du Ciel , puisse  
être peu compatible avec l'affliction qui régnera  
désormais dans votre cœur ? ou que les larmes  
d'une douleur profonde à laquelle il vous coû-  
teroit trop de renoncer , quand même vous le  
pourriez , soient capables de souiller la robe nu-

(1) Joan. Dam. l. 4. de fid. orth. c. 4.

ptiale avec laquelle vous devez paroître au banquet de votre Sauveur? Non, rassurez-vous : si cette institution admirable qui nous assure la compagnie de notre Sauveur parmi nous, est fille de son amour pour les hommes, elle ne l'est pas moins de sa douleur et de son affliction. C'est dans un moment où son ame est remplie d'une tristesse mortelle qu'il institue ce sacrement (1); bien plus, ce sont des disciples accablés de tristesse qui les premiers sont admis à sa participation (2). Voici le motif que nous donne de ce miracle de l'amour l'Apôtre bien-aimé à qui il fut donné de lire alors dans le cœur embrasé du Sauveur: « Jésus, nous dit-il, » sachant que le tems étoit venu où il alloit » quitter ce monde pour passer au royaume » de son Père, après avoir toujours aimé les » siens qui étoient dans ce monde, il les aime » jusqu'à la fin ». Pour s'assurer en quelque sorte dans nos cœurs un souvenir qui adoucisse les peines qu'il sent à l'instant de son départ, *toutes les fois*, nous dit ce tendre ami,

(1) *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Matth. 26.

(2) *Tristitia implevit cor vestrum.* Joan. 16.

*que vous le ferez , ressouvenez-vous de moi , pensez à moi* (1). Ce souvenir , ce dernier vœu de l'amitié au moment de la séparation , c'est la seule grâce que Jésus demande à ses bien-aimés ; cette idée de revivre souvent dans la pensée de ses amis semble pouvoir seule offrir quelque remède à son affliction. S'il est des créatures qui aient un droit plus spécial d'approcher de ce gage d'amour , ne sont-ce pas les âmes affligées , ces âmes qui partagent ces dispositions de Jésus , et de ses Apôtres ?

Non content encore de vous présenter dans ce sacrement le moyen de contracter avec lui l'alliance la plus tendre , la plus intime , et la plus consolante tout à-la-fois , il veut que vous puissiez toujours aller à lui dans vos peines , et qu'à tout instant vous sachiez où le trouver : il habite pour cela dans nos églises , et de-là il vous appelle , il vous presse d'aller chercher auprès de lui aux pieds de ses autels les consolations dont votre cœur a besoin. Ce n'est pas pour les riches de la terre , pour les heu-

(2) *Hoc facite in meam commemorationem.* LUC. 22.

reux du siècle que ce Roi des rois reste parmi les hommes; entraînés par leurs passions, éivrés de prospérité et de plaisir, ils fuient cette lumière qui les éclaireroit sur l'état déplorable de leur ame! C'est aux malheureux qu'il adresse ses invitations; c'est eux qu'il appelle, qu'il engage à aller à lui; c'est d'eux qu'il aime à se voir entouré. Qui pourroit vous empêcher de vous rendre à sa voix, de lui ouvrir votre cœur, de l'entretenir de vos peines? Craignez-vous que ce consolateur ne vous parle un langage trop sublime et trop difficile; que ses leçons soient des leçons austères et pénibles, dont la perfection soit au-dessus de votre faiblesse? Oh que vous rendez mal justice à la tendresse avec laquelle le cœur de cet ami compatissant et seussible se fait tout à tous! Il auroit pu sans doute parler ce langage aux Apôtres affligés de son départ; il eût pu les entretenir de la nécessité de savoir renoncer à toute consolation; il eût pu leur apprendre à connoître le prix de l'état de désolation: et qui eût eu plus de droit de le faire que lui dont le cœur étoit abreuvé d'amertume et

d'ennui , lui qui alloit endurer des peines dont jamais nulle créature ne pourra mesurer l'étendue ? Mais ce n'est pas ainsi qu'il veut soulager la tristesse de ses bien-aimés : *votre faiblesse* , leur dit-il , *ne vous permet pas de supporter des leçons trop élevées* (1) ; il porte leurs pensées vers les consolations divines que le Paraclet versera en abondance dans leurs cœurs (2).

(1) *Non potestis portare modo.* Joan. 16.

(2) *Cum autem venerit ille spiritus veritatis, docebit vos*  
Ibid.

LETTRE XXXIV.

---

Convaincue des avantages que renferment les croix, vous reconnoissez toutes les richesses spirituelles dont votre malheur pourroit être la source; et, trop ingénieuse à ajouter de nouveaux regrets à celui qui remplace dans votre cœur l'objet que vous pleurez, vous vous affligez d'avoir si mal profité de ce trésor qui vous étoit offert. « Que celui-là seroit avancé dans la sainteté, dites-vous, qui eût su recevoir de la main paternelle de son Dieu la croix dont il m'a chargée! Que le Ciel seroit facile à obtenir pour celui qui auroit su profiter d'une aussi rude épreuve! Mais, hélas! tous les instans qui se sont écoulés depuis, ont été des instans de regrets: non-seulement des répugnances continuelles m'éloignoient de plus en plus d'un acquiescement parfait à la volonté de Dieu, mais mon ame se révolte à la

seule pensée de cesser un moment de désirer ce bonheur dont je jouissois, de renoncer aux moyens de me le rendre, s'il étoit un remède à la mort. Mes lèvres bien loin de s'ouvrir à des expressions de conformité et de résignation, ne savent que répéter les tristes accens du Prophète dans l'affliction. « Qui me rendra ces tems heureux, m'écrié-je avec lui, ces beaux jours de ma jeunesse dans lesquels le Seigneur lui-même me sembloit occupé à me combler de bonheur? Mon cœur éivré de tant de douceur ne pouvoit voir à cet état d'autre terme que celui de ma vie, et il ne savoit se figurer le terme de celle-ci qu'aux époques les plus reculées. Hélas! que ces tems se sont bientôt écoulés; mon bonheur a disparu; il a été emporté par les vents sans laisser aucune trace après soi, si non le vide le plus désolant (1) ».

« Pourquoi faut-il donc que mon esprit connoisse le prix de la tribulation, et que mon cœur cependant refuse d'y souscrire? »

Je vous comprends: dans le malheur qui vous éprouve, au milieu des croix qui vous entou-

(1) Job. 29. 30.

rent, vous désirez pouvoir dire avec l'Apôtre que vous vous plaisez dans vos afflictions (1); vous croyez même cette disposition nécessaire pour glorifier le Seigneur dans vos peines, pour ne pas perdre le fruit de tant de souffrances. Mais ces mêmes souffrances étoient-elles inutiles pour David qui, bien loin de se répandre en actions de grâces dans ses malheurs, à peine réussissoit à garder le silence (2), afin de se préserver ainsi d'éclater en murmures et en plaintes (3)? Notre Sauveur pourroit-il cesser d'être un modèle de perfection, lorsque, au lieu d'accepter avec reconnaissance le calice de sa passion, il insiste dans le jardin des Oliviers à demander sa délivrance?

Non, ce n'est pas l'indifférence de la nature qui constitue la résignation dans la souffrance; un Chrétien peut être résigné au milieu des répugnances qu'il éprouve, au milieu des vœux qu'il forme pour sa délivrance, au milieu même des moyens qu'il prend pour y réussir, lorsque

(1) II. Corinth. 12.

(2) *Obmutui et non aperui os meum.* Psalm. 38.

(3) *Ut non delinquam in lingua mea.* Ibid.

après avoir dit à son Dieu: *éloignez de moi ce calice* (1), il ajoute au fond de son cœur avec son divin Maître: *mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne* (2).

---

## LETTRE XXXV.

Vous craignez de perdre le mérite de la résignation parce qu'elle n'est pas volontaire. S'il dépendoit de moi, dites-vous, de recevoir ce calice, non, je ne pourrois m'y résoudre. Mais si votre résignation étoit une acception spontanée de votre croix, votre volonté seroit faite; or ce n'est pas cette volonté, mais celle de Dieu qui doit être accomplie. L'acceptation peut être for-

(1) *Transfer calicem hunc a me.* Marc. 14.

(2) *Non quod ego volo, sed quod tu.* Ibid.

cée, elle peut être telle que votre volonté s'y refuse, qu'elle s'y oppose, qu'elle ne puisse aucunement y consentir : c'est là la position dans laquelle vous pouvez dire à Dieu avec Jésus : *que ma volonté ne se fasse point, mais la vôtre* (1). Qu'il est donc charitable ce Père qui ne vous consulte pas dans le choix des remèdes qui vous sont utiles.

Il faut bien que je les souffre, ajoutez-vous, puisqu'il ne se peut autrement, et en parlant ainsi, vous craignez que cette nécessité de souffrir ne diminue votre mérite. Jésus disoit-il autrement : *si ce calice ne peut passer* (2) ? Ces mots dans la bouche du Sauveur qui ne pouvoit ignorer quelle étoit la volonté de son Père, s'expliquent par ceux-ci : *puisque ce calice ne peut passer sans que je le boive* ; n'est-ce pas mot à mot ce que vous vous reprochez trop souvent de dire dans la peine ?

Les dispositions que Dieu exige de nous dans la souffrance des croix, sont bien différentes de celles qu'il demande dans les offres spontanées

(1) *Non mea volutas, sed tua fiat.* Luc. 22.

(2) *Si non potest hic calix transire.* Matth. 26.

du cœur ; il veut que celles-ci soient accompagnées de joie : *chaque fois que vous donnez, que votre visage soit gai* (1), il veut qu'on ne donne que de bon cœur : *Dieu aime celui qui donne avec joie* (2). Or les dispositions reprouvées par l'Esprit-Saint dans les présens de l'homme : *non avec tristesse ou comme par nécessité* (3), sont précisément celles qui accompagnoient l'acceptation que Jésus fit de sa passion : *mon ame est triste.... si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite*. Cette acceptation est précédée par la tristesse et elle n'est décidée que par la nécessité. N'allons donc pas chercher cette résignation plus sublimée en apparence qui nous rend presque insensibles à ce qui déplaît dans l'adversité ; cette résignation est trop élevée pour notre foiblesse sans un miracle de la grâce, ou si nous pouvons l'atteindre, c'est moyennant un travail beaucoup plus difficile qu'il ne nous est utile. Admirons la fermeté de saint André sur la croix, de saint Laurent sur les brasiers ; mais tant que

(1) *In omni dato hilarem fac vultum tuum. Eccli. 35.*

(2) *Hilarem datorem diligit Deus. II Corinth. 9.*

(3) *Non ex tristitia aut ex necessitate. Ibid.*

nous trouvons dans Jésus souffrant un modèle plus à la portée de notre foiblesse , n'envions plus à ces héros leurs sublimes sentimens ; supportons notre misère, osons même nous y complaire dans cette misère, qui rend les sentimens de notre cœur semblables à ceux de Jésus. Si après cela notre cœur peut s'ouvrir à d'autres sentimens , que ce soient des sentimens de reconnaissance envers Jésus qui a daigné se revêtir lui-même de notre foiblesse pour nous encourager à supporter les peines qui en sont inséparables (1).

(1) Hebr. 4.

## LETTRE XXXVI.

IL est impossible à un Chrétien pénétré des sentimens de religion qui distinguent le vrai fidèle, de parler d'adversité et de peine sans tourner ses regards vers celle dont le nom seul est si propre à répandre la douceur dans le cœur le plus affligé, vers celle qui est par excellence la consolation des malheureux (1). Ah! si l'homme s'élevoit au-dessus des sens, quelle dignité, quels avantages ne trouveroit-il pas dans l'état d'adversité, dans lequel Jésus est son modèle, et Marie sa consolation!

Ame affligée, ce n'est point par la citation de ce que les Saints nous apprennent sur les douleurs cachées dans l'invocation de Marie, ce n'est pas non plus par le récit des miracles sans nombre qui ont prouvé aux malheureux la part que cette tendre mère de pitié prend à leur po-

(1) *Consolatrix afflictorum.* Eccles.

sition , que je veux diriger vos pas au pied du trône de ses miséricordes. Votre esprit peu habitué peut-être avant le malheur avec les grandes vérités de la solide dévotion , peu familiarisé avec le langage de cette piété éclairée qui offre tant de ressources au Chrétien fervent , votre esprit , dis-je , n'est pas disposé encore à serendre à ces témoignages , quelques illustres , quelques éclatans qu'ils soient , où à offrir un hommage aveugle , appuyé uniquement sur la loi des exemples. Allez donc à elle , ô vous qui n'avez point encore goûté les douceurs qu'on éprouve quand on l'invoque , qui n'avez point encore cherché à mesurer l'étendue de son amour , qui craignez peut-être de ne pouvoir trouver de place dans ce cœur tout embrasé de l'amour de celui qui réunit à son égard la double qualité de son Créateur et de son Fils ; allez à elle , pour la suivre dans toutes les circonstances où l'Évangile vous parle de cette divine Mère ; par-tout vous la trouverez plongée dans la douleur et dans les larmes , ou occupée à essuyer celles qui coulent des yeux du malheureux.

A peine Dieu l'éleva-t-il à cette dignité dont

la sublimité fait l'objet de l'étonnement des intelligences célestes, que le Fils du Très-Haut, qui vient habiter dans son sein, l'associe aux souffrances et aux opprobres dont la satiété devoit, selon le Prophète, être son partage sur la terre. Le plus saint des époux ne peut méconnoître la fécondité d'une épouse qu'il devoit croire vierge; et que sa vertu devoit lui faire croire la plus sainte des vierges; et, malgré le respect qu'elle lui inspire, elle est sur le point, sans un miracle du Ciel; d'en être abandonnée comme une femme coupable. Son Fils, l'objet de ses adorations et de ses tendresses, n'est pas plutôt né, que, afin de le dérober aux poursuites d'un tyran qui répand, pour l'atteindre, des flots de sang innocent, elle n'a d'autres ressources que la fuite, et une fuite accompagnée de deux circonstances les plus propres à en augmenter la peine, de la pauvreté et de la rigueur de la saison. Si l'Évangile nous la peint dans le temple, c'est afin d'y offrir pour les hommes le Fils de son amour: si elle se trouve à Cana, ce n'est ni la joie ni les fêtes qu'elle y cherche, elle y est pour s'y occuper des besoins de ceux qui l'y

appellent , pour prévenir ce qui pourroit leur donner un sujet de peine, et obtenir de son fils pour cela un premier miracle. Ah ! si Marie s'occupoit dès-lors avec tant de soins des peines d'autrui, que fera-t-elle pour nous qui avons été déclarés ses enfans ? pour nous, dont l'adoption a été scellée par le sang de son Fils bien-aimé ? Non , sur le Calvaire même, aux pieds du Fils de Dieu expirant sur la croix, elle n'oublie pas ses chers enfans : c'est là qu'elle devient véritablement leur mère , qu'elle les enfante parmi les douleurs les plus cuisantes de son cœur, parmi les angoisses de la plus cruelle agonie. C'est ainsi que Rachel enfantoit Benoni le fils de sa douleur.

Que Dieu nous a bien manifesté la connoissance profonde qu'il a du cœur de sa créature , en lui donnant dans ses malheurs pour protectrice et pour mère la mère de son fils. Infiniment grand et infiniment heureux par nature , le Créateur savoit combien la distance immense qui le sépare du néant de l'homme, devoit éloigner celui-ci de son Seigneur ; il savoit combien le cœur humain, avili par une longue suite de disgrâces, auroit dû sentir de difficulté

à s'approcher de la source de la félicité même; il savoit combien tout ce qui ne parle pas à l'homme affligé le langage de l'affliction, lui est à charge dans cette situation pénible. Pour s'attacher l'homme, Dieu devient homme et homme de douleur : de crainte que sa divinité cachée dans le fils de l'homme ne pût rebuter encore le mortel, il se choisit une mère parmi les simples créatures, et c'est elle qu'il présente aux mortels comme leur refuge, comme leur consolation; c'est elle qu'il établit l'interprète de leurs larmes comme de leurs besoins. Dieu, l'Homme-Dieu, la mère de l'Homme-Dieu, et le simple mortel forment ainsi une chaîne dont chaque anneau est amour : amour d'un Dieu pour son fils, amour d'un fils pour sa mère, tendresse d'une mère pour les enfans que son cœur a adoptés : et dans cette divine Mère, par qui nous allons à Dieu, il veut que tout parle aux malheureux le langage de la confiance; que prosterné aux pieds de ses autels le cœur affligé voie en elle la simplicité compatissante de la jeune vierge, et cette tendresse plus sensible et plus exercée que donne la maternité.

C'est à elle que nous pouvons dire avec bien plus de confiance encore que les Égyptiens ne le disoient au fils de Jacob (1) : notre salut est entre vos mains ; c'est elle en effet qui nous a donné le Sauveur ; c'est elle qui l'a offert en sacrifice pour nous ; c'est par elle que les mérites de ce sacrifice nous sont appliqués (2). Elle est cette aide que Dieu a voulu donner à son fils pour renouveler le monde, comme il avoit voulu donner au premier homme *une aide semblable à lui* dans la première des femmes (3) ; et quelle grandeur, quelle sainteté, quel pouvoir cette ressemblance avec le fils de Dieu ne suppose-t-elle pas ? On diroit que la providence de Dieu a pris un soin tout particulier pour pénétrer les hommes de l'idée si consolante de cette ressemblance accordée à une simple créature avec le fils de l'Éternel. L'Apôtre que Dieu choisit pour écrire l'histoire de la Divinité de son Verbe, nous raconte-t-il sa venue sur la terre ? Nous avons vu, dit-il, nous

(1) Gen. 47.

(2) *Totum nos habere voluit per Mariam*. S. Bern. Serm. de Nat. Virg.

(3) *Faciamus ei adiutorium simile sibi*. Gen. 2.

mêmes ce Verbe resplendissant de la gloire de Dieu son Père ; il étoit PLEIN DE GRACE (1). Nul parmi les mortels n'eût osé après cela appliquer sans crainte d'exagération un éloge semblable à la pure créature ; Dieu a prévu notre crainte ; un Ange a été envoyé du Ciel qui le premier appelle Marie PLEINE DE GRACE (2), et les hommes s'empressent sur son exemple de célébrer cette plénitude de grâce à laquelle tous ont été admis à participer.

Que celui qui craindrait dans ses afflictions d'invoquer cette bonne et tendre mère, pénètre, s'il le peut, dans le cœur de Marie lorsqu'elle immole pour lui à la justice divine son fils chéri, et qu'il se dise ensuite à soi-même : comment celle qui n'a pas épargné son fils bien-aimé, et qui l'a livré pour moi, ne seroit-elle pas disposée à accorder tout ce qui dépend d'elle, à m'obtenir tout ce qui m'est nécessaire (3)? Comment seroit-elle sourde aux cris de ma douleur, celle qui avant que je pusse les for-

(1) *Vidimus gloriam ejus..... Plenum gratias.* Jo. I. 14.

(2) *Ave gratia plena.* Luc. I. 28.

(3) Rom. 8.

mer, avoit déjà acquis par le plus douloureux des sacrifices le droit de m'appeler son fils et de m'aimer avec la tendresse d'une mère? Comment laisseroit-elle mes maux sans remède et sans consolation, celle qui se dit elle-même la mère de la sainte espérance, la mère du bel amour (1)?

Si dans ce cœur tout embrasé d'amour pour les hommes il est une place réservée pour quelque créature, n'en doutez pas, ame infortunée, c'est à vous qu'elle appartient. Chez les grands du siècle on assure le succès d'une recommandation en relevant les richesses de celui qu'on recommande, l'élévation de son ame, son amabilité, les agrémens de sa personne; c'est que leur grandeur n'étant qu'empruntée, ils ne sauroient en faire rejaillir les effets sur autrui sans s'appauvrir eux-mêmes, et leur protection n'aime à se faire sentir que là où des qualités semblables lui assurent un retour et un profit. Les titres qui peuvent nous rendre recommandables à Marie, sont bien différens de

(1) Eccli. 24.

ceux du monde; c'est la misère qui prend la place des richesses; la pusillanimité et le découragement celle de la grandeur d'ame, l'affliction et le malheur celle des agrémens et de l'amabilité. *O la plus sainte des créatures*, ainsi l'invoque tous les jours l'Eglise à la fin de ses offices du matin et du soir, en empruntant les expressions d'un de ses plus grands Docteurs (1): *venez au secours des misérables, soyez le soutien des pusillanimes, consolez ceux qui pleurent* (2).

Si c'est là votre position, elle renferme les titres qui vous assurent sa protection: par votre malheur, par vos peines vous devenez plus cher à Marie qui retrouve en vous la ressemblance avec son Jésus; vous êtes pour elle un objet de prédilection: ainsi un jeune inconnu devint cher à Raguel par la ressemblance de ses traits avec ceux de Tobie son ami, et en fut accueilli avec tendresse avant même qu'il apprit qu'il en étoit le fils.

(1) August. serm. 18. de Ss.

(2) *Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, referte flebiles.* Eccles. in suffrag Ss.

## LETTRE XXXVII.

Mais pourquoi craindrois-je de porter vos pensées jusqu'au consolateur divin qui nous a été promis par Jésus même , au moment où il alloit mourir pour nous (1)? Sans doute les paroles de ce consolateur sont sublimes ; les Apôtres eux-mêmes n'étoient pas capables de les comprendre avant le départ de leur Maître (2). Mais s'il est quelqu'ame qui puisse espérer d'être admise à entendre ses leçons , ne sera-ce pas celle qui est dans l'affliction et dans la peine? Celle qui , placée dans une douloureuse solitude , a reçu de Dieu même la promesse d'être assistée et consolée par lui (3)? Or cette consolation , cette assistance , Dieu l'exerce par la commu-

(1) Joan. 14.

(2) *Non potestis portare modo.* Joan. 16.(3) *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* Ose. 2.

nication de son Esprit , par l'union que cet Esprit-Saint établit entre Dieu et l'homme lorsque l'homme reçoit la grâce sanctifiante.

Il est propre de la bonté de chercher à se répandre (1). Dieu qui est la bonté par essence , a donc voulu se communiquer à l'homme. Il lui a accordé à cet effet , en le créant , la faculté de connoître et la faculté d'aimer. Destiné par son Créateur à appliquer son entendement à connoître Dieu, et sa volonté à l'aimer , l'homme devoit trouver son bonheur dans cette connoissance et dans cet amour ; mais l'entendement , aveuglé par l'effet du premier péché , trompa l'homme , et lui fit croire dignes de son amour des objets qui ne pouvoient le rendre heureux ; la volonté à son tour égara l'entendement en l'éloignant de la vérité qui auroit mis un frein à ses inclinations déréglées ; l'erreur prit la place de la vérité dans l'esprit de l'homme ; les passions remplacèrent dans son cœur l'amour de la justice ; l'homme abandonna son Créateur , et se chercha des dieux dans les créatures. Les

(1) *Bonum est diffusivum sui.* S. Thom. Summa. p. 1. q. 5. art. 4.

déréglemens les plus abominables s'ensuivirent, et les vices les plus honteux couvrirent la face de la terre (1). Dieu eut pitié de sa créature ; il avoit déjà choisi un envoyé qui l'avoit fait connoître au peuple élu. Moïse l'avoit annoncé à Israel , et il avoit proclamé en même tems le précepte d'aimer ce Dieu qui venoit de se manifester à son peuple : *Écoutez , Israel , je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai délivré de la terre d'Égypte* (2) ; *c'est moi que vous aimerez* (3). Mais cette communication ne suffit pas à sa bonté infinie. Voulant déployer dans la plénitude des tems les richesses de sa miséricorde par une communication plus intime , il envoie sur la terre son fils dont la mission est *de faire connoître le nom de Dieu aux hommes, afin de leur communiquer ce même amour dont Dieu a aimé son fils* (4).

Après donc avoir appris aux hommes la loi divine par ses leçons autant que par ses exem-

(1) Rom. I.

(2) Deuter. 5.

(3) Ibid. 6.

(4) *Notum feci eis nomen tuum, et notum faciam, ut dilectio qua dilexisti, me in ipsis sit.* Joan. 17.

ples, et après les avoir reconciliés avec son Père par le sacrifice de sa vie mortelle, le Fils de l'Éternel leur envoie l'Esprit d'amour, l'Amour divin, l'Amour-Dieu qui unit de toute éternité le Fils avec son Père, et il l'envoie afin qu'il se communique et s'unisse aux hommes en prenant possession de leurs cœurs, pour y faire régner l'amour de Dieu, et afin qu'ils deviennent par là semblables à Dieu; car la propriété de l'amour est d'assimiler ceux qui aiment à l'objet aimé; c'est ce qui faisoit dire à un saint Docteur de l'Église : si vous aimez les choses terrestres, vous êtes terrestre vous-même; si vous aimez Dieu, que dirai-je....? vous êtes Dieu (1).

Cette communication de l'Esprit-Saint aux hommes a été faite d'une manière solennelle le cinquantième jour après la résurrection du Rédempteur; mais ce prodige ne cesse de se renouveler tous les jours. Dès que l'ame renonce aux inclinations déréglées qui la portoient vers le mal, et dès qu'elle déteste sincèrement l'offense faite à Dieu, l'Esprit divin vient lui-même

(1) *Deum diligis, quid dicam? Deus es.* August.

en effacer les souillures (1), et lui rendre la vie de grâce qu'elle avoit perdue par le péché, en sorte qu'elle vit alors par l'Esprit de Dieu qui demeure en elle, comme le corps vit par l'ame qui lui est unie (2). C'est cet Esprit qui demande, qui prie en l'ame (3), qui l'éclaire, et lui donne l'impulsion vers le bien (4); en la rendant victorieuse des passions qui la tyrannisoient (5), il l'établit dans la justice et dans l'amour. Dans cet heureux état la paix règne au fond de son cœur, et avec la paix une joie qui lui étoit inconnue jusqu'alors (6).

Avec la vie que l'Esprit-Saint donne à l'ame, elle en reçoit le don de la crainte filiale de Dieu, les dons de piété et de science, de force et de conseil, d'entendement et de sagesse (7).

(1) *Ipse est remissio omnium peccatorum.* Eccles. Orat. in Sab. Pentec.

(2) *Ezech. passim. Spiritus est qui vivificat.* Joan. 6. *Spiritu vivimus.* Gal. 5.

(3) *Spiritus postulat pro nobis.* Rom. 8.

(4) *Ubi erat impetus Spiritus illuc gradiebantur.* Ezech. 1.

(5) *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas.* II. Cor. 3.

(6) *Est regnum Dei justitia, et pax, et gaudium in Spiritu Sancto.* Rom. 14. *Fructus Spiritus est charitas, gaudium, pax.* etc. Gal. 5.

(7) *Isai. 11,*

Les mondains appréhendent de se livrer à l'action de l'Esprit de Dieu , de peur d'être entraînés alors malgré eux dans une route contraire à leurs désirs corrompus. Ainsi lorsqu'Augustin pressé par sa conscience demandoit à Dieu la pureté, il redoutoit cependant de se voir condamné à l'avenir à des privations qui lui paroissent insupportables , et dans sa foiblesse il ajoutoit à sa première demande celle de ne pas être exaucé de si tôt (1). Tant l'homme charnel est incapable de comprendre la suavité des opérations de l'Esprit divin (2) ! Ignore-t-il donc que si l'amour exerce son empire là où il s'établit, c'est en attirant à lui la volonté, et non malgré la volonté qu'il l'exerce ? Je m'abstiendrai malgré moi d'une action défendue, si je n'ai que de la crainte pour celui qui me la défend ; mais si j'aime celui qui la défend, ce n'est plus malgré moi que je m'abstiens de cette action, c'est pour plaire à l'objet que j'aime, et je me plais dans la privation même, par rapport à l'objet pour l'amour duquel je m'abstiens.

(1) Conf. August. l. VIII. c. 7.

(2) I. Cor. 2.

» Qu'il m'est doux maintenant , s'écrie Augustin  
» converti , de me priver des satisfactions qui  
» m'avoient entraîné jusqu'à ce moment et d'a-  
» bandonner des plaisirs que j'avois si fort re-  
» douté de perdre. Vous même , ô mon Dieu ,  
» suavité éternelle, les avez chassés de mon cœur  
» pour y occuper leur place » (1). Instruit ainsi  
par sa propre expérience « ne croyez pas , nous  
» dit-il ailleurs , que Dieu vous attire malgré  
» vous; l'ame peut être attirée aussi par l'amour.  
» Quelqu'un dira peut-être que , s'il y a attrait ,  
» la volonté n'a pas de part ; loin de là , nous  
» pouvons être attirés aussi par notre volonté ,  
» bien plus par notre plaisir. Montrez un fruit  
» à un enfant , vous l'attirez , et c'est par le  
» plaisir que vous l'attirez , c'est sans violence ,  
» c'est par les liens du cœur. Or croirons-nous  
» que Dieu ne puisse pas nous attirer ainsi lui-  
» même (2) » ?

Ame chrétienne , avez-vous jamais bien réfléchi sur tout ce que cet article de notre foi nous offre de consolant à croire et à espérer ,

(1) Conf. August. l. IX c. 1.

(2) August. tract. 26 in Joan.

ou la croyance de la communication du Saint-Esprit seroit-elle pour vous une de ces vérités stériles sur lesquelles vous vous reprocheriez d'élever le moindre doute, mais que vous n'auriez jusqu'ici que trop négligé d'approfondir ? Plus docile à l'avenir à la voix de cet ami divin , considérez quelquefois la grandeur du don qui vous est offert ; méditez chacun des fruits que l'Esprit-Saint porte en vous , lorsqu'il y établit sa demeure (1), et voyez si vous pouvez trouver ailleurs un consolateur plus capable d'adoucir les maux qui vous accablent.

Hélas ! le souvenir de vos chûtes passées vous fait craindre peut-être que le cœur qui a été le temple du démon , ne puisse être une demeure agréable à l'Esprit de Dieu ? Ah ! n'allez pas offenser sa bonté infinie par de pareilles craintes. Les crimes de Madeleine l'ont-elle donc empêchée de voir cet Esprit regner en elle avec toutes les richesses de sa miséricorde , au point qu'elle mérita les éloges du fils même de Dieu (2) ?

(1) Les fruits de l'Esprit-Saint sont la charité , la joie , la paix , la patience , la bénignité , la bonté , la longanimité , la mansuétude , la fidélité , la modestie , la continence , la chasteté. *Gal.* 5.

(2) *Dilexit multum*, *Luc.* 7.

Après qu'une longue suite d'années passées dans les déréglemens les plus honteux avoit fait contracter à Marie d'Égypte une funeste habitude du mal , son cœur repentant ne devint-il pas le temple de l'Esprit-Saint ? Et quel temple ! Assiégé par toutes sortes de pensées impures son cœur peut à peine résister à une aussi terrible épreuve ; cependant l'Esprit-Saint règne dans ce cœur , et dès-lors les tentations humiliantes qui l'affligent, tournent au profit de l'ame pénitente , et lui procurent une plus abondante communication de l'Esprit de Dieu.

Ces exemples , ceux de tant d'autres saints pénitens , ne sont-ils pas assez rassurans pour le pécheur repentant , lorsqu'il pense à la sainteté infinie de celui qui veut s'unir à lui ? L'Esprit de Dieu n'épargnera pas les miracles pour augmenter notre confiance. Marguerite de Cortone avoit profané , par une vie licencieuse , un corps qui étoit destiné à être le temple de l'Esprit-Saint ; non seulement cet hôte divin vient habiter en elle après sa conversion , mais il veut que la peine de la corruption , prononcée contre les corps de tous les descendans du premier

homme , soit suspendue , après sa mort , pour ce corps qui avoit été instrument de péché , tandis que cette loi est appliquée à la plupart des hommes , de ceux même dont la vie avoit été la plus irréprochable.

Et n'allez pas croire que la communication du Saint-Esprit soit seulement le partage des ames que de longues années de ferveur ont conduit à la plus haute sainteté ; elle appartient à toute ame , qui n'est pas en état de mort aux yeux de Dieu ; à toute ame qui a eu le bonheur de renaitre dans le baptême par l'eau et l'Esprit-Saint(1), ou qui, si elle a eu le malheur de perdre les fruits de cette seconde naissance, a reçu dans le sacrement de Pénitence cet Esprit-Saint qui est lui-même le pardon des péchés. La communication du Saint-Esprit est augmentée dans l'ame par le sacrement de Confirmation qui lui donne le courage nécessaire pour combattre les ennemis de son salut, par celui de l'Eucharistie qui donne à l'ame l'Auteur même de la grâce , et enfin par les autres sacremens dans lesquels l'ame trouve des secours tous particuliers selon ses besoins.

(3) Joan. 3.

La bonté de cet Esprit sanctificateur va plus loin encore. La bénédiction que l'Église donne aux élémens , à la nourriture de l'homme et à tant d'autres objets destinés à son usage, en fait comme autant de voies pour nous attirer une plus grande abondance de l'Esprit de Dieu. C'est ce dont les expressions que l'Église emploie dans ces occasions ne nous permettent pas de douter :

« Que par l'invocation de votre saint nom , l'Esprit-Saint soit présent par tout où sera répandue l'eau , et le sel que nous vous prions de sanctifier (1). Que dans tous les lieux où seront portés ces rameaux d'olivier, leurs habitans reçoivent votre bénédiction (2). Bénissez ces cendres dont nous allons couvrir nos têtes, afin que nous puissions obtenir le pardon de nos péchés , et les récompenses promises aux pénitens (3). Bénissez cet encens, afin que par tout où quelque chose sera portée de ce qui appartient à ce mystère de sanctification, la vertu de votre grandeur s'y fasse sentir (4) ».

(1) Dans la bénédiction de l'eau.

(2) Dans l'office du Dimanche des rameaux.

(3) Dans l'office du jour des Cendres.

(4) Dans l'office du Samedi-Saint.

Combien cette multitude de secours que l'Église Catholique appuyée aux traditions les plus reculées offre à ses enfans, et que dans leur déplorable aveuglement nos frères séparés affectent de mépriser, n'est-elle pas consolante pour celui qui vit de la foi? Mais aussi quelle haute idée ces saintes pratiques ne nous donnent-elles pas du désir infini qu'a l'Esprit de Dieu de se communiquer aux hommes, puisqu'il n'est pas d'objet si indifférent que la bénédiction de l'Église ne puisse faire servir à notre avancement spirituel?

Pénétrez-vous donc de la sublimité de votre vocation, habituez-vous à la pensée de la dignité à laquelle vous êtes appelée, à la présence en vous de l'hôte divin qui veut se faire lui-même votre consolateur dans vos afflictions. Cette heureuse habitude ne vous assurera pas seulement les consolations le plus solides et les plus durables; elle vous rendra en même tems facile et douce la pratique de toutes les vertus. La pensée que Dieu est présent en vous, vous rendra familière l'idée de votre petitesse; en considérant que votre corps est le temple de l'Esprit-Saint (1),

(5) I. Cor. 6.

vous sentirez la nécessité de la pureté, et l'énormité du crime qui livre ce temple divin à des souillures abominables aux yeux de celui qui l'habite; le besoin d'éloigner de vous toute occasion de l'offenser vous fera sentir le prix de la mortification de vos sens, et vous fera renoncer à leurs désirs déréglés. La grandeur du bien que vous possédez en vous-même vous rendra méprisables ceux que le monde vous offre, et vous disposera aisément aux privations que Dieu dans ses vues d'amour exige de vous. La sublimité de votre vocation à la communication divine vous pénétrera de respect pour vos semblables qui y sont appelés comme vous, et l'amour du prochain sera pour vous un besoin bien plus qu'un devoir. Mais c'est dans la pratique de l'obéissance sur-tout que se fait sentir la douceur de l'action de l'Esprit divin, lorsqu'il a établi la demeure dans l'ame. S'il ne nous est pas donné de goûter encore la douceur de cette vertu par notre propre expérience, mesurons-la du moins sur la facilité, sur le plaisir que l'homme, lorsqu'il aime un objet terrestre, trouve à obéir à ses volontés, par l'empressement avec lequel l'a-

mour nous fait alors prévenir jusqu'aux moindres désirs de la personne aimée. Et si telle est la douceur de l'obéissance commandée par l'amour matériel, combien sera plus grande celle qu'on éprouve en obéissant à l'Esprit de Dieu, qui est l'amour parfait et essentiel, qui nous aide et opère avec nous l'obéissance? Engagée dans les voies de cette vertu et fortifiée par les charmes mêmes que la pratique vous en offre, vous sentirez enfin toute la vérité de l'oracle saint, que jusqu'alors la foi seule avoit pu vous empêcher de revoquer en doute; vous sentirez, dis-je, combien il est facile de garder la loi de Dieu (1). *O loi sans tache qui convertissez les âmes, vous écrierez-vous alors en partageant les transports du Prophète, loi fidèle qui donnez la sagesse aux simples, loi droite qui répandez la joie dans les cœurs, loi brillante qui éclairez les yeux, loi sainte qui subsistez éternellement, loi vraie qui vous justifiez par vous-même; vous êtes plus désirable que l'or, plus douce que le miel (2).* « Vous faites, o loi divine, le bonheur de ceux qui

(1) *Mandata ejus gravia non sunt.* I. Joan. 5.

(2) Psal. 118. Trad. du P. Berthier.

» marchent dans la route que vous leur tracez ;  
 » vous mettez dans l'ame cette latitude et cette  
 » liberté sainte qui est le caractère des vrais en-  
 » fans de Dieu ; vous inspirez la prudence pour  
 » se précautionner contre tous les dangers du  
 » salut ; vous consolez au milieu des tribulations  
 » les plus amères ; vous éclairez l'esprit des sim-  
 » ples , et vous leur faites connoître des verités  
 » supérieures à toute l'intelligence humaine ;  
 » vous allumez dans les cœurs le feu de l'amour  
 » divin , et ce ne sont-là que les préliminaires de  
 » la grande et éternelle récompense qui est de-  
 » stinée dans le ciel à ceux qui vous observent  
 » (1) ».

(1) P. Berthier au v. 12. du Ps. 18.

## LETTRE XXXVIII.

Après avoir élevé votre esprit vers celui qui ne connoît point de tems, vers celui dont les affections et les pensées sont éternelles, comme il est lui-même éternel ; je ne chercherai pas à les reporter dans l'espace, ni dans les tourbillons d'un monde sujet à des vicissitudes, à des changemens. C'est aux consolateurs humains à essayer de séparer l'affliction d'avec le malheur qui l'a causé ; à parler de remède ou de terme aux larmes, tandis qu'il n'est point de remède, qu'il n'est point de terme sur la terre à la perte qui les fait couler. Mais il est un autre baume que je présente à votre cœur ; il n'en fermera pas les plaies ; je sais combien elles vous sont chères ; il adoucira seulement ce qu'elles ont de trop cuisant. Ce baume c'est la bienfaisance envers vos frères malheureux, cette bienfai-

sance , fille aînée de la charité par qui nous devenons en quelque sorte semblables à cet Homme-Dieu , dont il est écrit, *qu'il passa en faisant du bien* (1). Les satisfactions qui en dérivent , sont inconnues à l'heureux du siècle qui , lorsqu'il entend parler des besoins du pauvre , les range dans son esprit au nombre de ces besoins imaginaires que se forment sa délicatesse et ses vices ; son ame presque toujours inaccessible par là à l'idée de la vraie misère , est également inaccessible à la vraie sensibilité ; c'est aux yeux du malheureux qu'elles ont du prix ces satisfactions qu'on goûte en soulageant le malheur.

Exercée par une triste expérience à la connoissance du malheur , votre ame sentira bien plus le prix des secours qui en éloignent ou en diminuent les impressions dans autrui. C'est dans le réduit habité par la misère et par les souffrances, que se trouvent cachées pour vous des jouissances auxquelles celles des grands du monde n'ont rien de comparable ; c'est près d'une jeune mère que l'excès du besoin vient de

(1) *Pertransiit benefaciendo* Act. 10.

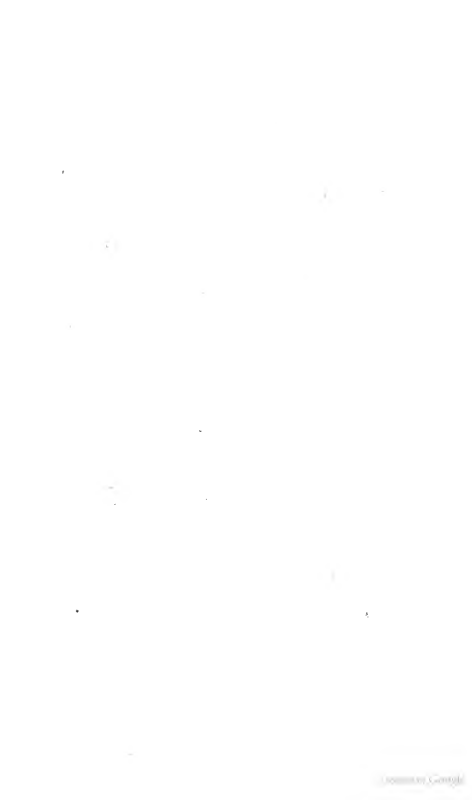
priver du lait qui devoit appaiser les cris de son enfant; l'infortunée ne peut lui répondre que par des larmes, qui trompent cruellement les lèvres innocentes que la faim presse. C'est au sein d'une famille dont les pleurs et les sanglots sont désormais l'unique ressource, ressource des enfans pour demander du pain, ressource du père pour s'épargner un refus trop déchirant pour son cœur. C'est enfin près de l'être souffrant, auquel l'infirmité qui le retient sur sa triste couche, ôte jusqu'au moyen d'exciter la pitié du passant par l'aspect de sa misère.

Dieu, qui se réserve lui-même le soin de nourrir les petits des animaux qui réclament son secours (1), a voulu céder à l'homme les jouissances qui accompagnent ce soin envers la créature raisonnable. Il a voulu, dans la bienfaisance, laisser à l'homme riche le moyen de ressembler à son Auteur, comme il avoit laissé au pauvre celui de lui ressembler dans sa misère; et, tandis que la foi vous découvre dans le pauvre la personne de votre Sauveur qui regarde comme fait à lui-même ce qu'on a fait

(1) Psalm. 146.

à ses frères souffrans, la reconnoissance montre en vous l'image de Dieu à ce pauvre, lorsqu'il vous voit exaucer au nom de la Divinité la demande par laquelle il a appris dès son enfance à demander à Dieu le pain du jour. Oh ! qu'elles sont précieuses alors au cœur affligé les bénédictions sorties de la bouche de cette mère dont l'enfant prêt à expirer reçoit une nouvelle vie des secours que votre main lui accorde, les prières qu'adresse pour son bienfaiteur ce malade délaissé, ou ce père qui peut apaiser encore une fois la faim de l'innocence avec le pain que vous lui avez procuré. Combien de fois des yeux accoutumés aux larmes de la douleur ont répandu à ce touchant spectacle des pleurs de joie, dont ils avoient cru ne pouvoir plus sentir les charmes ! Qu'elles sont touchantes les caresses de l'orphelin qui, privé de ses parens à un âge où il ne sait encore parler de ses besoins que par ses cris, trouve d'autres bras qui le reçoivent, et peut goûter encore avec vous ces douceurs de l'amour filial que son cœur innocent ne devoit plus connoître sur la terre. Il est donc, vous direz-vous alors, en voyant à vos

genoux des créatures innocentes qui pleurent de reconnoissance et de joie , il est donc des êtres que je puis soustraire au malheur , que je puis rendre à cette joie dont la source est tarie pour moi. Vous vous plaisez , en les quittant , à comparer l'étendue de votre malheur , auquel il n'est plus de remède , avec le malheur que vous venez de faire cesser ; et , tandis que votre affliction se nourrit de l'idée de la différence qui est entre l'un et l'autre , le bonheur que vous venez de procurer à des infortunés acquiert un nouveau prix à vos yeux. Ame infortunée , cherchez dans le sein paternel de Dieu les consolations solides de la religion , élevez vers lui votre esprit : mais , lorsque forcé par sa foiblesse à s'abaisser , il cherchera un lieu où se reposer sur la terre , que ce soit dans l'habitation de la pauvreté et des souffrances. Votre cœur ulcéré et inaccessible jusque-là à tout autre sentiment qu'à celui de la tristesse , pourra s'ouvrir encore à la joie , et il trouvera encore deux objets dignes de le remplir le reste de sa vie , Dieu et les malheureux que Dieu a confiés à vos soins.



---

# T A B L E

## DES MATIÈRES,

---

|                                                                                                                                                  |               |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| <u>LETTRE I. Les pleurs que fait couler la perte des personnes qui nous sont chères, sont autorisées par l'exemple de Jésus-Christ . . . . .</u> | <u>pag. 1</u> |
| <u>LETTRE II. Dans l'abandon des créatures, c'est à Jésus que nous devons recourir . . . . .</u>                                                 | <u>8</u>      |
| <u>LETTRE III. Imitation de Jésus . . . . .</u>                                                                                                  | <u>12</u>     |
| <u>LETTRE IV. Sur les effets du tems . . . . .</u>                                                                                               | <u>15</u>     |
| <u>LETTRE V. La sensibilité est un don de Dieu . . . . .</u>                                                                                     | <u>18</u>     |
| <u>LETTRE VI. Défauts qui accompagnent ordinairement la sensibilité . . . . .</u>                                                                | <u>21</u>     |
| <u>LETTRE VII. Comment l'amour de la créature s'accorde avec l'amour de Dieu . . . . .</u>                                                       | <u>27</u>     |
| <u>LETTRE VIII. Espérance de la réunion éternelle . . . . .</u>                                                                                  | <u>30</u>     |
| <u>LETTRE IX. Résignation dans le cas où cette espérance n'est pas fondée . . . . .</u>                                                          | <u>34</u>     |
| <u>LETTRE X. Secours du ciel plus puissans que les attaques du démon à l'heure de la mort . . . . .</u>                                          | <u>38</u>     |
| <u>LETTRE XI. Sur la mort qui n'est pas précédée d'une préparation prochaine . . . . .</u>                                                       | <u>44</u>     |

|                                                           |          |
|-----------------------------------------------------------|----------|
| LETTRE XXXIV. Sur la résignation . . . . .                | pag. 216 |
| LETTRE XXXV. De la résignation qui n'est pas volontaire . | 219      |
| LETTRE XXXVI. La Mère de Dieu consolatrice des affligés   | 223      |
| LETTRE XXXVII. L'Esprit consolateur . . . . .             | 232      |
| LETTRE XXXVIII. La bienfaisance . . . . .                 | 247      |

V. TOSI Rev. Arciv.

*Se ne permette la ristampa,*  
BESSONE per la gran Cancelleria.

590559  
S<sup>ca</sup>

